AZIONALE
B. Prov.
XVII
2
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA

A PROVINCIALE

Armadio VIII

Palchetto 9.

Num.° d' ordine 21

121

1

6

Digitized by Google

B Prov
XVII
9

MÉMOIRES
DU DUC
DE VILLARS.
TOME III.

646624

MÉMOIRES

DU DUC

DE VILLARS,

PAIR DE FRANCE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES
DE SA MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE.

TOME TROISIEME.

A LA HAYE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.

MEMOIRES
DU
DUC DE VILLARS,
PAIR DE FRANCE,
MARE'CHAL-GE'NE'RAL.

AVANT que d'entrer dans le détail de la Campagne de 1707. où le Maréchal de *Villars* acquit un nouveau degré de gloire, il eſt néceſſaire de donner une idée de la ſituation des affaires & des ordres que le Roi donna au commencement de cette année pour la continuation de la Guerre. 1707.

1707. On a déja vu les intentions du Roi pour la paix; & comme il les avoit fait connoître aux Ennemis par l'Electeur de *Baviere* ſur la fin de l'année derniere : la réponſe qu'ils firent à ce Prince fit connoître au Roi qu'il ne devoit pas s'attendre à finir cette guerre par les voies d'accommodement, les Ennemis étant trop enflés des avantages qu'il avoient eu pendant la derniere Campagne : Sa Majeſté ne ſongea donc plus qu'à ſoûtenir la guerre, & à faire des nouveaux efforts pour obliger les Alliés à faire par la force, ce qu'ils avoit offert de faire par inclination.

Il fit état d'avoir cette Campagne pluſieurs Corps d'armée, tant la France avoit de reſſources pour remédier aux diſgraces qu'elle avoit eſſuyées pendant la Campagne derniere en Flandre, en Italie, & en Eſpagne.

Les Alliés de leur côté voulant ſoûtenir leur ſupériorité, prirent des meſures pour augmenter leurs Troupes. Avant que Mylord *Marlborough* retournât en Angleterre (ce fut le 25.

Novembre de l'année précédente,) il obligea les Hollandois d'augmenter leur Cavalerie de huit Maîtres par compagnie, ſous promeſſe qu'il obligeroit la Reine *Anne* d'augmenter auſſi les Troupes d'Angleterre. 1707.

Le Roi nomma les Généraux de ſes Armées pour la Campagne. L'Electeur de *Baviere* devoit commander en Flandre, & le Duc de *Vendôme* ſous lui. Le Maréchal de *Villars* en Allemagne. Le Maréchal de *Theſſé* en Dauphiné. Le Duc *d'Orleans* en Eſpagne, & le Maréchal de *Bervvick* ſous lui; & le Duc de *Noailles* en Catalogne.

Le Comte de *Medavi* étoit toujours en Lombardie avec un Corps de Troupes; mais il ne pouvoit réſiſter long-temps à l'effort de toute l'Armée des Ennemis, qui étoient maîtres de l'Italie depuis la perte de la Bataille de *Turin*, & il ne pouvoit d'ailleurs être ſecouru.

D'un autre côté, les Ennemis avoient aſſiégé le Château de *Milan*, défendu par le Marquis *de la Floride*, Officier Eſpagnol de beaucoup de

1707. mérite, & de grande réputation, qui avoit réſolu, lui & ſa garniſon, de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité.

Le Roi réſolut de ſauver de ſi braves gens, & de retirer de l'Italie ſes Troupes, commandées par le Comte de *Medavi*. Il envoya pour cet effet, avec des paſſeports du Prince *Eugene*, M. de *St. Pater*, Lieutenant-Général, à Milan, négocier une ſuſpenſion d'armes en ce pays, pour retirer la garniſon du Château de *Milan*, & faire revenir nos Troupes; ce que Mr. de *St. Pater* obtint facilement, parceque les Ennemis avoient deſſein d'employer les Troupes qu'ils avoient dans le Milanez, à l'expédition de Naples, où ils furent dès que le Château de *Milan* fut évacué & nos Troupes de retour en France.

L'enlevement de M. de *Beringhen*, premier Ecuyer du Roi, fait au commencement de cette année près de *Verſailles*, eſt un coup ſi hardi, & un évenement ſi extraordinaire, qu'on a cru en devoir donner ici tout le détail, pour faire voir les deſſeins des

Ennemis, & jusqu'où alloient leurs vûës. 1707.

Il est nécessaire de faire remarquer, qu'à la fin de la Campagne derniére, les Généraux Ennemis enorgüeillis de leurs progrès, s'étoient vantés de faire boire cette année à leurs Troupes du vin de Champagne sur les lieux.

Mr. de *Chamillard* reçut, au commencement de Janvier une Lettre anonyme du côté de Flandre, pour l'avertir que les ennemis prenoient des mesures pour tâcher d'enlever *Monseigneur le Dauphin* ou Messeigneurs les Ducs de *Bourgogne* & de *Berry*. Ce Ministre communiqua cette lettre au Roi qui n'y fit pas grande attention. Sa Majesté se contenta d'ordonner qu'on doublât les détachemens des Gardes du Corps qui accompagnoient ces Princes à la chasse, ou quand ils alloient dehors. Il ordonna en même-temps au Lieutenant-général de Police à *Paris*, de veiller aux étrangers qui étoient dans cette Ville, & à tous ceux qui y arriveroient : Cet avis n'étoit pas sans fondement comme on le va voir.

1707. Un Partiſan, nommé *Quientem*, avoit été Valet-de-pied du Prince de *Conty* lorſque ce Prince alla en Hongrie ; il avoit été depuis dans la Muſique de l'Electeur de *Baviere*, & fut enſuite du nombre de ſes Chaſſeurs. Quelques Princes d'Allemagne ont un grand nombre de ces Chaſſeurs, qui tiennent même lieu de Troupes dans le beſoin. Ce *Quientem* avoit quitté le ſervice de l'Electeur, & étoit revenu en France à la Paix de *Ryſwick*. Au commencement de cette guerre il avoit eu de l'emploi dans le Régiment de *Beringhen* Cavalerie, dont le fils de M. le Premier étoit Colonel. Sa mauvaiſe conduite dans ce Régiment l'en fit bientôt chaſſer. Il repaſſa chez les ennemis, où il ſe mit à faire le Partiſan. Il réüſſit dans ce métier, de manière qu'après pluſieurs ſervices qu'il rendit il parvint à avoir le titre de Colonel.

Les révolutions arrivées en Flandre par la perte de la bataille de *Ramillies*, & la quantité de Places que les Ennemis prirent, dont quelques-unes approchoient des frontieres de France,

donnerent l'idée à ce Partiſan, d'enlever ſur le chemin de *Verſailles* à *Paris*, Monſeigneur le *Dauphin*, ou quelque Prince du Sang; la connoiſſance qu'il avoit de ce Pays, où il avoit été pluſieurs fois, le détermina pour ce deſſein. Il propoſa ſon projet aux Généraux des Ennemis, qui l'approuverent & lui promirent une grande récompenſe. 1707.

Il prit pour ſon expédition ſeize Officiers & quatorze Dragons, pour leſquels on lui donna trois paſſeports de dix hommes chacun; il étoit porté par ces paſſeports que *c'étoit pour aller à l'Ennemi.*

Quientem avec ces Officiers & ces Dragons partit d'*Ath.* Ils entrerent en France par trois différentes routes, après être convenus des lieux où ils devoient aller. Il y en eut dix qui ſe poſterent dans le bois de *Chantilly*, dix à *St. Oüen*, & les dix autres à *Seve*, ſur le chemin de *Paris* à *Verſailles.*

Ces derniers ſe logerent en différent cabarets. L'un d'eux qui avoit la qualité de Lieutenant, entretenoit

1707. de grandes habitudes à Paris, où il ne couchoit jamais, pour échapper à la vigilance de M. d'*Argenſon*. Il paſſoit dans cette Ville pour un Maquignon & Marchand de chevaux; & il avoit vendu deux chevaux Anglois pour le perſuader. Il ſe promenoit de temps en temps dans la ruë de Séve, & ſur le pont qui traverſe la riviere de Seine, pour pouvoir donner le ſignal au neuf autres qui ſe tenoient au-delà du pont pendant le jour.

Ils virent paſſer le Duc d'Orleans, qui alloit à *Paris*; mais le jour étoit trop grand pour oſer rien entreprendre. Une heure auparavant Monſeigneur le *Dauphin* avec Monſeigneur le Duc de *Bérry* avoient paſſé ſur le pont de Séve, venant de chaſſer des Daims dans le bois de *Boulogne*; mais ces Princes étoient trop bien accompagnés. Enfin, ce ſoir même qui étoit le 24. Mars, à l'entrée de la nuit, celui qui étoit en ſentinelle dans la ruë de Séve, ayant vû arriver M. le Premier, qu'il ne connoiſſoit pas; mais à la clarté du flambeau

qui éclairoit le caroſſe ayant remarqué le Cordon bleu à Mr. de *Beringhen* les Armes du Roi au caroſſe, & la Livrée de ſa Majeſté, il le prit pour quelque Prince, & donna le ſignal aux neuf autres qui étoient au-delà du pont. Les Péagers qui l'avoient vû ce jour-là paſſer & repaſſer pluſieurs fois, le voyant arriver fort vîte, le ſoupçonnerent de quelque choſe, fermerent la barrière & l'arrêterent. Ils envoyerent avertir auſſi-tôt la Brigade du Grand Prévôt de l'Iſle qui eſt à Séve, & on le prit. 1707.

Pendant ce temps-là les neuf autres qui étoient au-delà du pont, virent venir M. le Premier qui étoit dans un caroſſe à ſix chevaux, n'ayant avec lui qu'un Valet-de-Chambre à cheval, un homme de Livrée qui portoit un flambeau, & un palfrenier ſur un ſeptieme cheval qui ſuit toujours les attelages du Roi en cas de beſoin. Ces neuf autres étoient poſtés entre le pont de Séve & *Paſſy*, près d'une maiſon appellée le *Point du jour*. Là ils arrêterent d'abord celui qui portoit le flambeau, qu'ils éteignirent.

1707. Le Partiſan, qui étoit de ce nombre, fit arrêter le carroſſe, prit ſans deſcendre de cheval M. le Premier par la manche, & lui dit qu'il l'arrêtoit par ordre du Roi. M. le Premier lui dit qu'il venoit de quitter Sa Majeſté, lui demanda qui il étoit, & s'il y avoit un Officier à qui il pût Parler ? Mais le Partiſan, ſans s'arrêter à lui répondre, le fit ſortir du caroſſe & monter ſur le ſeptiéme cheval qu'avoit le palfrenier.

Le Valet-de-chambre de M. le Premier, qui portoit ſon manteau, voulut le ſuivre, lorſqu'un des Cavaliers lui mit le piſtolet ſur la gorge & le menaça de le tuër s'il ſuivoit. M. le Premier demanda qu'on permît au moins que ſon Valet de chambre lui donnât ſon manteau, & on le lui jetta ſur les épaules.

Celui qui avoit été arrêté à Seve devoit ſervir de guide, & ſa détention fut cauſe qu'il y eut beaucoup de retardement dans leur marche. Ils tournerent le long des murailles du bois de Boulogne, d'où ils allerent à *St. Oüen*, où ils avoient laiſſé une

Chaiſe de poſte avec dix hommes; ils y mirent M. le Premier qui étoit déja fort fatigué; mais comme ils ne ſçavoient pas bien les chemins, ils employerent bien du temps à ſe rendre en ce lieu. 1707.

On apprit bien-tôt à Verſailles, par le Valet-de-chambre de M. le Premier, ce qui venoit de lui arriver; on en fit le détail au Roi, qui envoya ſur le champ ordre à M. de Chamillard, qui étoit à l'*Etang*, de faire expédier des Couriers aux Intendans pour garder tous les paſſages. Sa Majeſté fit partir en même temps un Exempt avec vingt Gardes du Corps pour ſuivre ce Partiſan. Mrs. des *Epines* & de *Louvain*, Ecuyers de la petite écurie, avec tous les autres Ecuyers & pluſieurs Pages monterent à cheval, & ſe rendirent tous au bois de Boulogne, ou le Valet-de-chambre de M. le Premier avoit dit qu'ils étoient. Après avoir battu le bois & n'avoir rien trouvé, ni pû rien apprendre, les Gardes du Corps s'en revinrent, & les Ecuyers pouſſerent en avant par différens chemins; les uns

1707. prirent la route de Normandie, les autres celles de Flandre & d'Allemagne.

On apprit depuis, que M. le Premier s'étant trouvé incommodé, & le Partiſan accablé de ſommeil, il avoit été obligé de faire une alte de trois heures, & de faire décrocher & baiſſer le derriere de la Chaiſe, afin que M. le Premier pût ſe repoſer plus commodément.

On prit dans la route trois ou quatre Cavaliers dont les chevaux n'avoient pû ſuivre. M. de *Louvain*, Ecuyer du Roi, qui témoigna dans cette occaſion plus de zèle & d'activité qu'aucun autre, en prit un dans la forêt de Chantily, & l'ayant remis aux Officiers de M. le Prince, pourſuivit ſa route.

Tous les Couriers avoient fait une ſi grande diligence, que le Partiſan *Quientem* entendit ſonner le tocſin de pluſieurs villages dès qu'il fut ſorti de la Forêt de *Chantilly*. Il commença pour lors à craindre que ſon entrepriſe ne réüſſit pas; cependant il alla ſans

être découvert jusques au-delà de *Ham*. 1707.

M. de *Louvain* qui le suivoit de près, arriva à *Ham* un moment après que *Quientem* eut passé. Il avertit M. de *Canisy*, Lieutenant de Roi & Commandant dans cette Place, qui fit sur le champ courre après un Maréchal de Logis & douze Dragons qui se trouverent à cheval & prêts à partir.

Ce Maréchal de Logis n'eut pas fait demi lieuë, qu'étant sur la hauteur, il apperçût de loin au chemin dans la plaine la Chaise de M. le Premier & le Partisan avec sa troupe réduite à six. De l'autre côté *Quientem* qui regardoit continuellement s'il n'étoit pas suivi, ayant vû sur la hauteur le Maréchal de Logis avec les Dragons qui venoient après lui, se mit le dernier pour faire l'arriere-garde.

Le Maréchal de Logis ayant vû cette manœuvre dit à ses Dragons de le suivre le plus vîte qu'ils pourroient, & qu'étant le mieux monté, il alloit s'avancer, & en même-temps il abandonna son cheval. Il eut bien-tôt joint le Partisan, auquel il appuya le

1707. piſtolet ſur la gorge : *Quientem* fut obligé de ſe rendre, ſe voyant le plus foible, & qu'il alloit être environné de toutes parts. Il fit arrêter la Chaiſe & ceux de ſa ſuite, qui ſe rendirent auſſi.

Mr. le Premier dit au Maréchal de Logis qu'il en avoit été très-bien traité, & recommanda qu'on ne fît mal à perſonne. On ramena à *Ham* M. le Premier & ces priſonniers. M. le Prémier fit ſouper avec lui le Partiſan, le fit conduire à *Verſailles*, & le logea à la petite écurie. Madame de *Beringhen*, qui avoit été au-devant de ſon mari, lui fit un préſent conſidérable ; & pour récompenſer la belle action du Maréchal de Logis, M. le Premier lui acheta une Compagnie de Dragons.

Il eſt certain que ſi le Partiſan n'eut pas eu la condeſcendance de s'arrêter, pour donner quelque repos à M. le Premier qui en avoit un grand beſoin, il auroit eu le temps de ſe ſauver, puiſqu'à demi lieüe de l'endroit où il fut pris, il auroit été en ſureté dans le bois : ce qui avoit obligé le

Maréchal de logis à faire cette diligence pour le joindre avant qu'il l'eût gagné. 1707.

Quientem & ſa troupe furent traités comme priſonniers de guerre, & envoyés en Champagne juſques à ce qu'ils puſſent être échangés : & ainſi ſe trouva vrai tout ce dont s'étoient vantés les Généraux Ennemis.

Cette entrepriſe fut régardée comme une des plus hardies qu'on eût jamais faite ; le Roi en eut un véritable chagrin ; & cela l'obligea de donner des ordres précis pour la garde des paſſages ſur les frontieres du Royaume.

Le Maréchal de *Villars* reſta tout l'hyver à la Cour. Il étoit deſtiné, comme on a déja dit, pour aller cette Campagne commander en Allemagne. La principale vuë qu'il avoit euë la Campagne derniere, en s'emparant de l'iſle du *Marquiſat*, étoit de prendre au commencement de celle-ci les Lignes de *Stolhoffen* ou de *Bihel*. Il propoſa ce projet au Roi, qui l'approuva ; & on prit pendant l'hyver quelques meſures en Alſace pour le faire réüſſir.

1707. Cette entrepriſe étoit de conſequence, & demandoit un grand ſecret, beaucoup de promptitude & d'intelligence. Il falloit trouver les moyens de faire prendre le change aux Ennemis, qui ayant beaucoup de Troupes dans ces lignes, les auroient renduës impénétrables, ſi on n'avoit trouvé le moyen de les ſéparer, en leur donnant des jalouſies de pluſieurs côtés; & c'eſt à quoi le Maréchal de *Villars* réüſſit par ſon habileté, comme on le va faire voir.

L'Armée de France qui devoit agir ſur le Rhin, étoit compoſée ſelon le premier état, de ſoixante-ſix Bataillons, & de cent-huit Eſcadrons. Le Maréchal de *Villars* qui en avoit le commandement, ſe rendit à *Straſbourg* le 10. de May, & tous les Officiers Généraux eurent ordre de s'y trouver le 12.

Dès que le Maréchal de *Villars* fut arrivé à *Strasbourg*, il fit paſſer le Rhin à quarante-cinq Eſcadrons & à dix Bataillons ſur le pont de *Kell*, aux ordres de M. de *Cheladet*, qui forma un Camp auprès du Village de *Kell*:

Il posta le reste de son Infanterie le long du Rhin, depuis *Offendorff* jusqu'à *Lauterbourg*, & depuis ce lieu jusqu'à *Weissenbourg*, dans les Lignes le long de la *Lauter*. 1707.

On avoit fait construire pendant l'hyver cinquante bateaux à *Strasbourg*, avec des haquets pour les transporter, dans le dessein de les joindre à d'autres qui étoient au *Fort-Louis* & qui furent menés par charrois, parceque l'Isle de *Dalunde*, dont les Ennemis étoient maîtres, coupoit la navigation du Rhin à ce Fort.

Le projet du Maréchal de *Villars*, étoit de se rendre maître des Lignes de *Stolhoffen*; & les ordres avoient été donnés de manière que tout ce qui étoit nécessaire pour cette entreprise étoit prêt lorsque ce Général arriva en Alsace.

Pour faire voir l'importance de ce projet, & combien ces Lignes étoient de consequence, il est bon de dire que le Prince de *Bade* les fit construire en 1703. Le Maréchal de *Villars* avoit tenté de les forcer pour passer en *Baviere*. Depuis qu'on avoit commen-

1707. cé ces Lignes, on n'avoit ceſſé d'y travailler ; & elles étoient dans un ſi grand point de perfection qu'on les regardoit comme imprénables, ce qui avoit donné la confiance au Prince de *Bade*, de faire bâtir ſa belle Maiſon de *Raſtat*, qui n'en eſt qu'à trois lieuës, & à laquelle il avoit employé neuf millions.

Ces Lignes ſervoient même de clôture à ſon Parc. Les Ennemis étoient maîtres de l'Iſle de *Dalunde*. Cette Iſle peut avoir trois quarts de lieuë de circonférence : elle étoit bien retranchée tout au tour, & occupée en dedans par pluſieurs canaux, avec de bonnes redoutes dans ſon centre. Les Ennemis la gardoient bien ſoigneuſement, parce qu'elle coupoit la communication du Rhin de *Strasbourg* au *Fort-Louis*.

Les Lignes de *Stolhoffen* ou de *Bihel*, (car on leur donne l'un & l'autre nom,) avoient leur droite appuyée au Rhin ; il y avoit ſur ce fleuve un Pont pour communiquer à l'Iſle, & les Lignes paſſoient enſuite au Village de *Stolhoffen*. Tout l'eſpace entre ce lieu

& le Rhin étoit inondé au moyen de bonnes digues maçonnées, que le Prince de *Bade* avoit fait faire par des Hollandois qu'il avoit fait venir exprès. 1707.

Ces inondations, quoiqu'impraticables d'elles-même, étoient encore défenduës par de bons retranchemens à redans, & de bonnes redoutes paliſſadées, de diſtance en diſtance. La Chauſſée qui conduit à *Stolhoffen*, étoit défenduë par des ouvrages de terre paliſſadées, ce qui rendoit toute cette partie des Lignes inacceſſible. Les même inondations continuoient depuis *Stolhoffen* juſqu'à *Bihel*, petit Bourg bien retranché par des ouvrages de terre paliſſadés. Les Lignes depuis ce lieu s'étendoient juſqu'aux montagnes, qui étoient retranchées juſques ſur le ſommet.

Comme les inondations ne régnoient plus depuis *Bihel* juſqu'à la montagne, où le terrain s'élevoit imperceptiblement, on avoit retranché cet intervalle avec plus de ſoin. Les parapets des Lignes étoient fort épais, les redoutes multipliées, les foſſés plus profonds,

1707. & les glacis ſi bien pratiqués, qu'on voyoit de tous côtés à la portée du mouſquet. Cet eſpace d'environ un quart de lieuë d'étenduë, étoit le ſeul endroit par où les Lignes puſſent être inſultées ; entrepriſe téméraire ſans la priſe de l'Iſle du *Marquiſat*.

Cette Iſle eſt ſituée vis-à-vis du *Fort-Louis*, & ſéparée de la terre du côté des Ennemis par la riviere de *Stolhoffen*, dans la quelle un bras du Rhin eſt entré. Depuis qu'on s'en étoit emparé, les Ennemis avoient fait ſur le bord de cette riviere un double retranchement en amphithéâtre, pour empêcher le paſſage de cette riviere qui couvroit le flanc des Lignes. Ces doubles retranchemens finiſſoient vis-à-vis l'extrémité de cette Iſle ; depuis cet endroit juſqu'à *Philisbourg*, les Ennemis avoient pluſieurs poſtes le long du Rhin, & des redoutes de diſtance en diſtance, qui défendoient le paſſage de ce fleuve. Toutes ces redoutes & les Lignes étoient munies d'Artillerie, & défenduës par une Armée qui devoit être de quarante-

quatre Bataillons & de ſoixante-douze Escadrons. 1707.

Voilà l'état où étoient les Lignes de *Wolhoffen*, lorſque le Maréchal de *Villars* entreprit de les enlever.

Si tôt que ce Général fût arrivé à *Strasbourg*, il fit voiturer au *Fort-Louis* les cinquante bateaux dont on a parlé. Le Comte de *Broglio*, Maréchal de Camp, qui avoit été employé en *Alſace* pendant l'hyver, avoit reconnu un bras du Rhin entre *Lauterbourg* & *Hagenbach*, qui ſéparoit l'Iſle de *Neubourg* des bords du Rhin du côté de France, & où l'on pouvoit, ſans être vû des Ennemis, cacher des bateaux pour y faire un pont; d'autant plus que les Allemans ſe contentoient de garder les bords du Rhin de leur côté, & n'avoient mis perſonne dans cette Iſle. Ce fut par cet endroit que le Maréchal de *Villars* projetta de faire paſſer le gros de ſes Troupes, pendant qu'il feroit faire de fauſſes attaques par l'Iſle du *Marquiſat*, & par celle de *Dalunde* ou *Talonde*, & qu'il marcheroit avec un Corps de Troupes de l'autre côté du Rhin droit

1707. aux Lignes de *Bihel*, dans le deſſein d'y attirer la plûpart des Troupes des Ennemis, & de favoriſer par ces diverſions le véritable paſſage qui ſe devoit faire par l'Iſle de *Neubourg*.

Ce projet étant fait, & toutes les diſpoſitions néceſſaires pour l'éxécution en état, le Maréchal de *Villars* chargea M. de *Lée*, Lieutenant-Général, & le Marquis de *Vieux-Pont*, Maréchal de Camp, d'agir ſelon les ordres qu'il leur donna, du côté de l'Iſle de *Dalunde*, avec quatre Bataillons ſeulement & dix pieces de canon; mais ſans pontons, parce qu'ils ne devoient faire qu'une fauſſe attaque.

M. de *Pery*, Lieutenant-Général, & le Comte de *Chamillard*, Maréchal de Camp, furent de l'attaque par l'Iſle du *Marquiſat*, avec neuf Bataillons, quatorze pieces de canon, quelques mortiers qu'on tira du *Fort-Louis*, & douze pontons de cuivre: ils devoient tenter de paſſer le bras du Rhin qui ſépare cette Iſle des Ennemis.

Le Marquis de *Vivans*, Lieutenant Général, avec le Comte de *Broglio*, eurent l'attaque du côté de l'Iſle de

Neubourg, avec vingt Bataillons, quarante-cinq Eſcadrons, & trente quatre piéces de canon, dont quatre étoient de vingt-quatre. 1707.

Le Maréchal de *Villars* ayant fait cette diſpoſition, donna à Mrs. de *Vivans*, de *Pery* & de *Lée*, ſon projet par écrit, avec les inſtructions de ce qu'ils avoient à faire,

Le 15. de May ce Général partit de *Strasbourg*, ſous prétexte d'aller viſiter l'Infanterie qui étoit répanduë le long du Rhin, & dans les Lignes de la *Lauter*; mais à deſſein d'examiner au *Fort Loüis*, ſi toutes les choſes projettés étoient en état, & de donner des ordres verbaux aux Officiers Généraux chargés de l'éxecution de ſon projet.

Il revint à *Strasbourg* le 18. après avoir pris toutes les meſures néceſſaires. Arrivé dans cette Ville, il ne parla plus que de faire des parties de plaiſir, faiſant entendre qu'il n'entreroit point en Campagne de quelque temps, & qu'il attendoit que les herbes fuſſent plus grandes. Il fit inviter les Dames de *Strasbourg* à un

1077. grand ſouper & à un bal qu'il leur donna le 19.

Le Maréchal de *Villars*, alla avec tous les Officiers Généraux à l'Opera. A ſon retour il donna ordre à M. de *Quincy* de faire partir le lendemain dix piéces de canon pour joindre à *Druſenheim* M. de *Lée* qui devoit s'y trouver, & de le ſuivre avec le reſte de l'Artillerie.

Le 21. au matin le Maréchal de *Villars* partit de *Strasbourg* avec pluſieurs Généraux & l'Etat-Major de l'Armée; il paſſa le Rhin ſur le Pont de *Kell*; & s'étant mis à la tête de quarante-cinq Eſcadrons & de dix Bataillons qui étoient campés à *Kell* ſous les ordres de M. de *Cheladet*, auquel ſe joignit le reſte de l'Artillerie, il alla camper à *Griſen*, proche *d'Offenbourg*.

Pendant que ſon Camp s'établiſſoit, il alla à *Offenbourg*, où il affecta de parler au Bourguemeſtre. Il s'avança enſuite avec un détachement juſqu'au Village qui n'étoit qu'à deux lieuës des Lignes des Ennemis, afin que les Payſans leur donnaſſent avis, (comme ils

ls ne manquerent pas de faire,) 1707.
qu'ils l'avoient vû, & qu'on fût per-
uadé qu'il vouloit faire ſa principale
ttaque du côté de *Bihel*.

Lorſqu'il fut arrivé à ſon quartier,
l y trouva des Députés que la Prin-
eſſe de *Bade* lui avoit envoyés pour
e prier d'épargner ſes ſujets, le Prince
le *Bade* étant mort pendant l'hyver.

Le 22. jour de l'attaque qui ſe devoit
aire ſur les ſix heures du ſoir de trois
ôtés, comme on a déja dit, le Ma-
échal de *Villars* s'avança avec ſes
Troupes juſqu'à *Susbach*, qui n'eſt
qu'à une demi lieüe de *Bihel*. il trou-
a une Garde de Cavalerie des Enne-
is à la tête du Village *d'Ottervvihr*,
u'il fit pouſſer, & dont on fit quel-
ues priſonniers. Il s'avança enſuite
la vûë des Lignes des Ennemis;
c après avoir donné ordre pour le
ampement à une portée de canon de
ihel, il monta ſur une hauteur à
emi portée du canon avec le Cheva-
er de *Broglio*, le Marquis de *Quincy*
: le Baron de F..., Ingénieur, qui
uoique François, avoit été chez les
nnemis, & avoit même travaillé à

1707. fortifier les Lignes, & qui par quelque mécontentement étoit entré dans le ſervice de France. Il reconnut facilement de cet endroit la partie des Lignes, qui étoit entre *Bihel* & le ſommet de la Montagne. On ne vit dans cet eſpace que ſix Bataillons, deux Régimens de Dragons, & un de Cavalerie, qui y étoient pour-lors.

C'étoit le Prince de *Durlach* qui commandoit les Lignes de ce côté-là, & qui d'abord qu'il vit arriver les Troupes du Maréchal de *Villars*, mit les ſiennes en mouvement, & leur fit prendre leurs poſtes, ce que le Maréchal de *Villars* éxamina avec attention, malgré pluſieurs coups de canon que tirerent les Ennemis ſur la hauteur, où il reſta plus de trois heures.

Comme il étoit éloigné de plus de vingt lieües du Marquis de *Vivans*, parce qu'il falloit paſſer le Rhin à *Strasbourg*, il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour en avoir des nouvelles, ainſi que de Mrs. de *Pery* & de *Lée*, parce qu'il ne devoit agir du côté de *Bihel*, que ſelon les

nouvelles qu'il apprendroit de leur part: Il fut dans une grande impatience jusques sur les six heures du soir qu'il en reçut. 1707.

Quoique son premier dessein fût de ne point faire d'attaque du côté de *Bihel*, & qu'il n'eût marché de ce côté-là que pour y attirer une partie des ennemis, afin que le Marquis de *Vivans* trouvât moins de résistance du côté de *Neubourg*; cependant ayant reconnu le peu de Troupes qui étoient dans les Lignes, il forma le projet de les attaquer le lendemain matin à la pointe du jour; il commanda pour cet effet des fascines & des échelles.

Sur les six heures du soir il entendit de la hauteur où il étoit, les attaques du côté de l'Isle du *Marquisat*, & de l'Isle de *Dalunde*, ce qui lui fit juger que le Marquis de *Vivans* avoit attaqué de son côté; puisque les deux autres ne devoient commencer que après. Les Ennemis ne cesserent de tirer du canon de leurs Lignes jusqu'au soir, ce qu'ils avoient commencé de faire dès qu'ils virent les Troupes du Roi à portée.

1707. Pendant ces mouvemens de la part du Maréchal de *Villars*, le Marquis de *Vivans*, aidé du Comte de *Broglio*, aſſembla le 22. au ſoir auprès de *Lauterbourg* les Troupes qui devoient agir ſous ſes ordres, conſiſtant en vingt Bataillons, quarante-cinq Eſcadrons, & trente-quatre piéces de canon. Ces Troupes étant arrivées au lieu connu, & les diſpoſitions faites, ſoit pour le paſſage, ſoit pour conſtruire le Pont; on remplit ſoixante bateaux de Grenadiers, qui aborderent en très-bon ordre dans l'Iſle de *Neubourg*, Mrs. de *Vivans* & de *Broglio* à la tête.

Ils renvoyerent auſſi-tôt les bateaux pour faire paſſer de l'Infanterie. Ils firent retrancher les Troupes dans l'Iſle ſans perdre de temps, & travailler à un Pont ſur le bras du Rhin qui la ſéparoit, pour y communiquer. On fit paſſer ſur ce Pont dix piéces de canon qu'on mit en batterie; & tout cela ſe fit ſans que les Ennemis s'en apperçuſſent.

Le lendemain à la pointe du jour cette batrerie commença à tirer ſur les Ennemis, qui paroiſſoient de l'autre

côté du Rhin, seulement pour les amuser, pendant que le Marquis de *Vivans* fit passer sur des bateaux un grand nombre de Grenadiers qui aborderent de l'autre côté du Rhin sans aucun obstacle. 1707.

Deux mille Hommes des Ennemis se présenterent pour attaquer cette tête; mais ils furent aussi-tôt repoussés, & se retirerent, parce qu'ils virent plusieurs Grenadiers qui s'étoient jettés à la nâge pour joindre ceux qui avoient passé sur les bateaux. Les premieres Troupes étant arrivées sur le bord, s'y retrancherent, pendant qu'on travailla à un Pont, sur lequel le Marquis de *Vivans* fit passer le reste de ses Troupes.

Le même jour & à la même heure Mr. de *Pery* & le Comte de *Chamillard* firent faire un gros feu de canon des batteries, qu'ils avoient fait dresser dans l'Isle du *Marquisat*, sur les retranchemens des Ennemis, vis-à-vis le Village de *Stellingen*: Les neuf Bataillons qui étoient sous leurs ordres firent de même; mais voyant à la pointe du jour le lendemain, que per-

1707. ſonne ne paroiſſoit dans les retranchemens des Ennemis, ils y firent paſſer quelques Grenadiers, qui les avertirent que les Ennemis s'étoient retirés. Sur cela ils firent paſſer dans des bâteaux autant de Troupes qu'ils purent, pendant qu'on fit un Pont avec des Pontons, ſur lequel ils paſſerent avec le reſte des Troupes.

M. de *Lée*, qui étoit du côté de l'Iſle de *Dalunde*, la fit battre avec les dix piéces de canon qu'il avoit, & fit voir pluſieurs bateaux du côté de *Druſenheim*, pour faire croire aux Ennemis qu'il avoit deſſein d'y faire paſſer des Troupes.

Le Maréchal de *Villars* qui avoit fait faire des diſpoſitions pour attaquer les Ennemis de ſon côté le 23. à la pointe du jour, ſe rendit près des Lignes pour les éxaminer ; mais un gros broüillard l'empêcha de découvrir ſi les Ennemis les occupoient encore. Il donna cependant ſes ordres pour les attaquer, parce qu'ils tirerent encore quelques coups de canon. Le Broüillard étant tombé, il vit que les Ennemis s'étoient retirés.

Il fit auſſi tôt marcher des Troupes à *Bihel*, & elles y entrerent à cinq heures du matin. 1707.

Auſſi-tôt que le Marquis de *Bareith*, qui commandoit les Troupes Impériales, apprit à *Mulberg*, où il étoit, que le Marquis de *Vivans* avoit paſſé le Rhin du côté de *Neubourg*, & que les Lignes & les retranchemens étoient attaqués par trois autres endroits, il envoya des ordres à toutes les Troupes qui étoient ſous ſon commandement de ſe retirer au plutôt, voyant qu'elles ne pouvoient réſiſter; celles qui gardoient les Lignes de *Bihel* aux ordres du Prince de *Durlach*, ſe jetterent dans les Montagnes & abandonnerent les Lignes & l'Artillerie qui y étoit, leurs Magazins, la plus grande partie de leurs tentes toutes tenduës, & les autres marcherent du côté de *Dillingen*.

Le Maréchal de *Villars* détacha M. de *Verſeil*, Maréchal-de-Logis de l'Armée, avec quatre-cent chevaux & les Houſſards, pour aller après: il tomba ſur deux Régimens ennemis dont il tua cent-vingt Hommes, & fit

1707. quelques priſonniers. Le Marquis de *Bareith* ſe retira dans le deſſein de raſſembler toutes ſes Troupes.

C'eſt ainſi que le Maréchal de *Villars* ſe rendit maître des Lignes de *Stolhoffen*, que les Ennemis regardoient comme la Barriere & le ſalut de l'Empire, ſans qu'il en coûtât un ſeul Homme. On y trouva trente-cinq piéces de canon de fonte & quelques-unes de fer, une aſſez grande quantité de poudre & d'autres munitions de guerre qu'il fit tranſporter au *Fort-Louis*. On y trouva auſſi quarante-mille ſacs de Farine ou de Bled, quarante-mille ſacs d'Avoine, un Pont de bateaux tout entier qu'ils avoient pour communiquer à l'Iſle de *Dalunde*, pluſieurs bateaux & pontons de cuivre, & les habits de pluſieurs Régimens.

Dès que le Maréchal de *Villars* fût entré dans les Lignes & qu'il y eût fait paſſer ſes Troupes, il envoya Mr. de *Beau-Jeu*, Maréchal-de-Logis de la Cavalerie, pour en porter la nouvelle au Roi, qui dit en l'apprenant: *Il n'y a que le Maréchal de Villars qui puiſſe réüſſir dans les entrepriſes les plus conſidérables.*

Après avoir fait transporter au *Fort-Louis* l'Artillerie, les Vivres, & les Munitions qu'on avoit trouvé dans les Lignes, il donna ses ordres pour les faire raser, aussi bien que les retranchemens, & pour détruire les Digues. Comme il n'avoit aucune nouvelle de Mrs. de *Vivans*, de *Pery*, & de *Lée*, il se mit en matche pour s'approcher de l'Isle du *Marquisat*. 1707.

Il trouva M. de *Pery* avec ses neuf Bataillons, qui, après avoir passé les retranchemens de son côté, avoit marché à *Stolhoffen*; ce qui fit qu'après avoir donné aux Troupes des ordres sévéres contre la maraude, & les avoir lui-même haranguées, il leur fit prendre la route de *Rastat*.

Pendant qu'elles marchoient, il marqua au Village de *Stellingen* un endroit pour y construire un ouvrage à corne, afin d'y couvrir la tête du Pont qui y étoit, & de s'assûrer un passage du Rhin par le *Fort-Louis*. Les Ingénieurs firent travailler sans délai à cet ouvrage.

Le Maréchal de *Villars* n'ayant point encore de nouvelles du Marquis de

1707. *Vivans*, ne jugea pas à propos d'avancer juſqu'à *Raſtat*, & fit marquer le camp à *Hugelsheim*, où ayant laiſſé M. *Du Velda*, avec les Troupes Eſpagnoles qu'il commandoit, pour couvrir les travailleurs occupés à raſer les Lignes, & à la conſtruction de l'ouvrage de *Stellingen*, il marcha le lendemain 24. à *Raſtat*, ayant eu des nouvelles du Marquis de *Vivans*, qui le vint joindre avec ſes Troupes, après avoir laiſſé M. de *Quaadt*, Brigadier, dans les Lignes de *Weiſſenbourg*.

Le Maréchal de *Villars* mit la droite de ſon Armée appuyée à la montagne vers *Kupenheim*, & la gauche s'étendit vers le Rhin auprès de *Raſtat*, la riviere de *Murg* devant; il prit ſon quartier dans le magnifique Château de *Raſtat*, qu'il trouva tout meublé, & d'où la Princeſſes de *Bade* étoit ſortie avec les Princes ſes enfans, pour aller à *Etlingen*, petite Ville à quatre lieuës de-là, qui lui appartenoit.

Le Maréchal de *Villars* fit conſerver ſoigneuſement tout ce qui y étoit. Malgré l'empreſſement qu'il avoit de

ſuivre les Ennemis, il fut obligé de reſter trois jours à *Raſtat*, afin de prendre les meſures néceſſaires pour la ſubſiſtance de l'Armée, lorſqu'il marcheroit en avant, ne ſçachant pas préciſément le chemin que les Ennemis avoient pris. 1707.

Il prit la réſolution de mener avec lui un pont de bateaux afin qu'il ne fût pas arrêté par les rivieres en ſuivant les Ennemis. Il détacha le 27. le Marquis de *Vivans* avec quinze-cent chevaux pour ſuivre les Ennemis ſur la route qu'il vouloit prendre. Le 28. ayant établi ſes ſubſiſtances pour marcher en avant, & ſon pont étant arrivé à l'Armée, il décampa de *Raſtat*, après avoir laiſſé une garde pour conſerver le Château. Il alla camper à *Ruiberg*, près *d'Etlingen*, où il alla rendre viſite à la Princeſſe de *Bade*.

Cette Princeſſe le remercia du ſoin qu'il avoit pris de faire conſerver ſon Château & ſes meubles. Il lui dit : *Je vous devois, Madame, cette attention, & à la mémoire de M. Le Prince de Bade, que j'ai eu l'honneur de connoître particulierement à Vienne. Je ſçais, Monſieur,*

1707. lui dit la Princeſſe, *que vous y joüiez ſouvent avec lui, & même heureuſement. Il eſt vrai, Madame,* lui répondit le Maréchal de Villars, *que j'ai été toujours heureux avec lui.* Cette Princeſſe lui dit alors : *Ce même bonheur vous ſuit après ſa mort, car vous venez de prendre les Lignes de Stolhoffen qui étoient ſon ouvrage, & qu'il croyoit imprénables. Il n'y a rien, Madame,* lui répondit M. de Villars, *qui ſoit impoſſible aux Troupes du Roi de France : Quand elles ont,* lui dit la Princeſſe, *un Général comme vous.* Elle auroit ſouhaité pouvoir retenir ce ſoir là le Maréchal de *Villars*; mais voulant retourner à ſon Camp, où il avoit des ordres à donner il prit congé de cette Princeſſe, en lui promettant qu'il ne ſeroit fait aucun dommage à aucune de ſes terres.

Le même jour 28. le Marquis de *Vivans*, campé près de *Durlach*, ayant eû avis qu'un Corps de quatre-mille Chevaux marchoit à lui, envoya un parti en avant, par lequel il fut informé que c'étoit ſeulement un Corps de cinq cent Chevaux. Il y marcha avec le même nombre, & en donna avis au

Maréchal de *Villars*, qui lui envoya ordre de les charger & de les défaire. 1707.

Les ennemis preſſés mirent un ruiſſeau devant eux, & ſe rangerent en bataille derriere une haye. M de *Vivans* les voyant dans cette ſituation, laiſſa le Marquis *d'Andezi*, Colonel de Cavalerie, devant eux avec une partie de ſon détachement, pendant qu'il marcha avec le reſte par-deſſus la hauteur de *Durlach*, pour les prendre en flanc. Il avoit donné ordre au Marquis *d'Andezi*, de paſſer la haye & de les attaquer lorſqu'il les verroit à portée, ce qui fut ſi bien éxécuté, que les Ennemis furent entierement défaits. La plus grande partie de ce détachement fut tué ou pris. Parmi les Priſonniers étoit le Commandant Major du Régiment *de Mercy*, bleſſé à mort; la plûpart des Officiers de ce détachement furent tués ou pris. On ramena au Camp cent Cavaliers, ayant cinquante chevaux. Le Marquis *d'Andezi* fut tué en chargeant les Ennemis avec beaucoup de valeur.

Le Maréchal de *Villars* après s'être emparé de huit-mille ſacs d'avoine

1707. & de-quatre mille ſacs de farine qui étoient dans *Etlingen*, marcha le 29. à *Kretzingen*, village où eſt une maiſon de plaiſance du Prince de *Durlach*, où il logea; & ayant appris que les Ennemis s'etoient raſſemblés & avoient campé au-deſſus de *Pforitzheim*, & que le Marquis de *Bareith* avoit été renforcé le 27. des Régimens de *Merey*, & *de Lobkovvitz*, & joint par le Général *Heiſter*, ce qui rendoit ſon Armée forte de trente-ſix Bataillons, il prit la réſolution d'y marcher, dans le deſſein de l'attaquer s'il l'attendoit.

Il donna ordre pour cet effet de laiſſer dans *Durlach* les pontons, le parc d'Artillerie & les gros équipages, afin de marcher plus legérement. Le Marquis de *Bareith*, après avoir laiſſé une augmentation de garniſon dans *Philisbourg*, *Landau*, & *Fribourg*, s'étoit retiré effectivement à *Pforitzheim* dans un excellent poſte, & faiſoit courir le bruit qu'il y attendoit le Maréchal de *Villars*, qui de ſon côté fit des diſpoſitions pour y marcher.

Il y marcha le 30. ſur trois colomnes, les Gardes du Camp étoient à la

te de celle du centre, ſuivie de cinq 1707.
ſcadrons de la Brigade de Champa-
ne, d'une Brigade d'Artillerie, du
eſte de l'Infanterie & des équipages.
a Cavalerie marchoit ſur deux co-
mnes, l'une à droite & l'autre à
auche. Le Maréchal de *Villars* ga-
na la tête avec un détachement, &
pprit en arrivant près de *Pfortzheim*,
ue les Ennemis ayant ſçû ſa marche,
étoient retirés pendant la nuit avec les
roupes qu'ils avoient miſes dans la
ille. On y trouva ſix-cent bombes,
quelques barils de poudre.

Le Maréchal de *Villars* y prit ſon
uartier, & detacha le même jour le
Marquis de *Vivans* avec quinze Ba-
aillons, & ſix autres, pour aller aſſû-
er les ouvrages de *Stellingen*, & pour
tre à portée de ſecourir les Lignes,
& d'aſſurer ſes convois, en cas que
es Garniſons de *Landau* & de *Philis-
ourg*, qui étoient fortes, vouluſſent
enter quelques entrepriſes.

Le Maréchal de *Villars* détacha le
31. M. *Toul*, avec Mrs. *du Bourg* &
le *Martin*, Brigadiers, & le Marquis
d'*Angennes*, Colonel, avec un gros dé-

1707. tachement de Cavalerie & d'Infanterie, pour favoriſer la marche des pontons & des gros Bagages qui étoient reſtés à *Durlach*, & pour couvrir enſuite un convoi qui devoit partir le 2. Juin du *Fort-Louis*

Par la route que les Ennemis avoient priſe, le pont que le Maréchal de *Villars* menoit avec lui devenant inutile, il ordonna de renvoyer au *Fort-Louis* dix pontons, & les cinquante Chariots de Payſans qui portoient les Equipages du pont, & de faire revenir du *Fort-Louis* une des deux Brigades d'Artillerie qu'il y avoit laiſſé.

Le 2. Juin le Maréchal de *Villars* prit la droite de la Cavalerie, tous les Dragons, & dix Compagnies de Grenadiers; puis accompagné de M. *de la Houſſaye*, Intendant de l'Armée, il alla camper à *Vaihingen*, & laiſſa le reſte de l'Armée à *Pfortzheim* aux ordres de M. *de St. Fremont*: il apprit que les Ennemis avoient marché ſans s'arrêter à *Schorndorff*, à quatre lieuës par-delà le Neckre, pour s'approcher de leurs ſubſiſtances ou des Troupes qu'ils attendoient. On trouva à *Vai-*

hingen quarante milliers de poudre, 1707.
quantité de grenades, de bombes, & un magazin de farine.

Le même jour partit du *Fort-Louis* un grand convoi, qui arriva de bonne heure à *Etlingen* avec dix piéces de canon, & joignit l'Armée le 3. à *Pfortzheim*.

Le 5. Juin *St. Fremont* partit avec l'Infanterie, l'Artillerie, & le reſte de la Cavalerie, & alla camper à *Illingen*. Le Maréchal de *Villars* avoit marché le jour d'auparavant à *Schweibertingen*, où Madame la Ducheſſe Doüairiere de *Wirtemberg* envoya un Gentilhomme de ſa maiſon, avec deux Députés Conſeillers de la Régence. Le premier, pour le complimenter & lui demander des Sauvegardes, & les deux autres, pour régler les contributions auxquelles le Duché de *Wirtemberg* offroit de ſe ſoûmettre.

St. Fremont joignit le 9. Juin le Maréchal de *Villars* avec le reſte de l'Armée. Ce même jour les contributions furent réglées à deux millions deux-cent mille livres, tant pour le

1707. passé que pour l'année courante, dont trois-cent-trente mille livres devoient être payées le 15. de Juin, pareille ſomme au 25. du même mois, quatre cent quarante-mille livres le 10. Juillet, cinq-cent-cinquante-mille livres le 15. d'Août, & pareille ſomme le dernier Octobre. Ils s'obligerent de fournir aux Troupes huit-cent ſacs de farine, à treize livres le ſac, qu'ils devoient déduire ſur le premier payement.

Les contributions de la Principauté de *Durlach* furent réglées à deux-cent-vingt-mille livres, & celles du Marquiſat de *Bade* à trois-cent-trente-mille livres. Pluſieurs Villes Impériales furent réſervées, & dans la ſuite elles convinrent en particulier de ce qu'elles devoient payer.

Le 8. Juin l'Armée alla camper à *Stugard*, où le Maréchal de *Villars* & l'Etat Major furent logés. La droite de l'Armée fut miſe à cette Ville, & la gauche à *Canſtad* ſur le Neckre. On trouva vingt cinq milliers de poudre dans *Stugard*. Le Maréchal de *Villars* alla rendre viſite à la Ducheſſe

Doüairiere de *Wirtemberg*, qui étoit 1707.
logée dans le Palais, & à la Ducheſſe
Adminiſtratrice.

Les Ennemis qui étoient campés
à *Schorndorff*, marcherent ce même
jour à *Gemund*, Ville Impériale.

Le Maréchal de *Villars*, détacha le 9. Juin M. de *l'Iſle du Viguier* Brigadier de Cavalerie, avec cinq-cent Chevaux & 200 Fuſiliers pour aller à *Schorndorff*, où les Ennemis avoient laiſſé une garniſon. Il apprit qu'elle étoit de cinq-cent Hommes. Il fit ſommer le Commandant de ſe rendre, ce qu'il refuſa, & fit tirer quelque coups de canon ſur nos Troupes, ce qui obligea M. de *l'Iſle du Viguier* de revenir au Camp le lendemain.

Le 11 Juin le Maréchal de *Villars* détacha *d'Imecourt*, Lieutenant-Général, avec le Marquis de la *Valiere*, Maréchal de Camp, & douze-cent Chevaux pour aller paſſer le Danube au-deſſus *d'Ulm*, afin de tirer des contributions d'une partie de la Suabe. Le Comte de *Broglio* partit le même jour avec un détachement de neuf-

1707. cent Chevaux afin d'aller pour le même ſujet dans la Franconie.

Le Maréchal de *Villars* écrivit une lettre aux Habitans *d'Ulm*, par laquelle il leur marquoit, » Que la dureté » qu'ils avoient exercée envers M. » *d'Argelos* mériroit des punitions ſé» vères, s'il ſe laiſſoit aller à ce qu'éxi» geoit la juſtice, puiſque contre toute » ſorte d'équité ils avoient retenu le » Sr. *d'Argelos* & d'autres François, » malgré une capitulation faite avec » le Baron de *Thungen*, Général de » l'Empereur. « Il leur marquoit : » Que s'ils n'obéïſſoient dans le mo» ment à l'ordre qu'il leur donnoit de » lui renvoyer M. *d'Argelos* & les autres » priſonniers retenus contre le droit, » il laiſſeroit dans leur pays des éxem» ples terribles de ce qu'avoient mérité » des gens aveuglés par quelques proſ» périté, & qu'il feroit mettre à feu & » à ſang les Villes, Bourgs, & Villages » qui leur appartenoient : Qu'il leur » conſeilloit de ſe faire juſtice à eux» mêmes, s'ils vouloient éviter la » ſienne.

Il envoya enſuite au *Fort-Louis* 1707.
our en faire venir quatre-cent bou-
ets de vingt-quatre, autant de huit
& de quatre, à la place de dix piéces
e canon qu'il contremanda, pour
voir aſſez de boulets, afin de réduire
es Villes & les Châteaux qu'on trou-
eroit dans la marche, & pour en
voir dans l'équipage aſſez pour deux
ombats. On employa les Chevaux
le ces piéces de canon pour voiturer
es poudres & munitions de guerre
qu'on trouvoit dans le pays.

Le Maréchal de *Villars* ayant ſé-
journé quatre jours à *Stugard*, pour
y attendre les vivres & munitions
dont il avoit beſoin, il en décampa
le 15. Juin & paſſa le Neckre à *Canſ-
tad*: l'Infanterie, l'Artillerie, & les
bagages ſur le Pont, & la Cavalerie
par un gué. L'Armée entra dans une
très-belle plaine qui conduit juſqu'à
Enderbach, où elle campa

Il alla de là camper à *Winterbach*,
à demi lieuë de *Schorndorff* qu'il avoit
deſſein de faire attaquer. Il détacha
St. Fremont avec ſix eſcadrons pour
marcher devant l'Armée. Il trouva

1707. cette Ville occupée par cinq-cent Hommes, & apperçut ſix-cent chevaux ennemis poſtés de l'autre côté de la Ville. Le Maréchal de *Villars* lui envoya un renfort, avec le quel il pouſſa ces ſix-cent chevaux, & reſta enſuite de l'autre côté de la Ville pour l'inveſtir de ce côté-là.

Le Maréchal de *Villars* arriva dès le matin à la vuë de cette Place pour la reconnoître; il la trouva bien terraſſée & flanquée par des tours baſtionnées, avec un foſſé bien revetu & profond. Il avoit un demi révêtement & plus de cinquante piéces de canon. Dans la Ville étoit un Château flanqué de quatre tours à l'épreuve du canon.

Cette Place avoit ſoûtenu un ſiége très-long contre les Suedois, ſans avoir pû être emportée; elle avoit même arrêté M. de *Turenne* pendant huit jours; cependant dans le temps dont on parle à préſent, cette Place auroit été un petit objet (par la manière dont on ſe perfectionne tous les jours pour l'attaque des Places) ſi le Maréchal de *Villars* avoit eu des mu-

nitions & une Artillerie suffisante pour la battre; mais n'ayant que quatre piéces de canon de vingt-quatre, & quatre-cent boulets de calibre, il ne paroissoit pas possible de la pouvoir réduire. 1707.

Mais les plus grandes difficultés ne pouvoient arrêter le Maréchal de *Villars*, il sçavoit les surmonter & vaincre tout obstacle. Il projetta de se rendre maître de *Schorndorff*, d'autant plus que cette Place lui étoit nécessaire pour y faire ses dépots, sans quoi il n'auroit pû pénétrer plus avant; car son dessein étoit de pousser les Ennemis devant lui, afin de favoriser les détachemens de Mrs. *d'Imecourt* & *de Broglio*.

Il fit faire quelques dispositions pour ouvrir la tranchée le même soir, & commanda pour cet effet dix-milles fascines. Il alla à huit heures du soir à l'endroit où il avoit fait assembler les Troupes & les Travailleurs. Il y reçût la réponse des Bourgeois *d'Ulm*, par la quelle ils lui marquoient; » Qu'ils » avoient appris par le *duplicata* d'une » Lettre qu'ils avoient reçûë le 11,

1707. » qu'il demandoit le relachement de » M. *d'Argelos*, Colonel de Langue- » doc, de ſes Domeſtiques & de ceux » de M. de *Planey*: Qu'ils confeſſoient » de bonne foi que la Lettre dudit » *duplicata* ne leur avoit point été ren- » duë, qu'ils n'avoient fait faire au- » cun tort au Meſſager de *Stugard* qui » étoit chargé de la leur rendre; & » qu'ils n'avoient eu garde de le faire, » ſçachant le reſpect qui étoit dû à un » Général ſi illuſtre.» Ils diſoient enſuite que les Priſonniers qu'il reclamoit avoient été arrêtés par l'ordre du Roi des Romains; & ſe juſtifioient des traitemens qu'ils avoient fait à M. *d'Argelos*, ſur ce qu'il avoit voulu ſe ſauver; qu'enfin ils le lui renvoyoient, n'ayant pas voulu manquer de ſatisfaire à ſes deſirs.

Lorſque le Maréchal de *Villars* donnoit des ordres pour l'ouverture de la tranchée, il lui arriva des Députés de *Schorndorff*, pour le ſupplier de conſerver leur Ville, & pour lui demander ſa protection. Il leur répondit qu'ils pouvoient s'en retourner, & dire au Commandant qui ſe nommoit Mr. *Taſtunes*,

Taſtunes, Lieutenant-Colonel, que s'il ne ſe rendoit dans le moment, & s'il lui laiſſoit employer une ſeule faſcine, il le paſſeroit, lui & ſa Garniſon, au fil de l'épée. Et ſur ce que les Députés lui demanderent s'il permettroit à la Garniſon de ſe retirer, il leur répondit qu'il lui accorderoit cette grace, pourvû que le Commandant prît ſon parti promptement. 1707.

Pendant qu'ils allerent dans la Ville pour éxécuter leur commiſſion, & que les Travailleurs étoient dans l'inaction, le Maréchal de *Villars* voulut profiter de cet intervalle de temps pour commencer & pouſſer le travail.

On commença même à travailler à la batterie; & comme il ſe paſſa trois heures avant qu'on eût tiré réponſe du Commandant, la tranchée fut pouſſée juſqu'au bord du foſſé, & la batterie fort avancée, lorſque la réponſe arriva, qui étoit, que le Commandant vouloit ſe défendre. Les Aſſiégés firent alors un grand feu de canon & de mouſquetterie ſur les travailleurs; mais comme ils étoient à couvert, il n'y eut perſonne de tué ni de bleſſé.

1707. Dès que le jour fut venu & que le Commandant vit la tranchée ſi avancée, il demanda à capituler. Comme on n'avoit point l'Artillerie & les munitions néceſſaires pour ſe rendre maître de cette Place, le Maréchal de *Villars* permit à la Garniſon de ſe retirer avec les armes & bagages. On y trouva quarante-neuf piéces de canon de fer, & cinq de bronze, deux mortiers, onze-cent boulets de vingt-quatre, huit milliers de poudre & point de plomb.

Le Régiment de Champagne qui montoit la tranchée y entra. On reconnut que le Commandant pouvoit tenir, ſans riſquer, cinq à ſix jours, au bout deſquels on auroit peut-être encore manqué la Place. Le Maréchal de *Villars* y fit conſtruire les fours de ſon Armée & la deſtina à ſervir d'entrepôt à ce qui lui étoit néceſſaire pour marcher en avant.

Son Armée n'étoit plus que de quarante-quatre Bataillons, & de quatre-vingt-trois Eſcadrons; car il avoit laiſſé la tête ſur la frontiere d'Alſace & ſur le Neckre pour con-

ſerver toujours une communication libre avec *Strasbourg* & le *Fort-Louis*. 1707.

Le 16 Juin le Maréchal de *Villars* envoya le Marquis *d'Hautefort* avec le Prince de *Talmond* à la tête de douze-cent hommes d'Infanterie & deux-cent chevaux pour aller au-devant de Mr. *d'Imecourt*, qui revenoit de ſa courſe, ayant appris que les Ennemis avoient fait un détachement, pour couper M. *d'Imecourt* qui s'en revenoit, après avoir mis à contribution toute la partie du Cercle de Suabe qui eſt entre l'Iler & le Danube, juſqu'au Lac de Conſtance, d'où il rapportoit des ſommes conſidérables, & qu'il amenoit avec lui un grand nombre de baillifs pour ôtages du reſtant, ſans leur avoir fait autre dommage que de brûler l'Abbaye de *Weiblingen*, ſituée à une petite lieüe *d'Ulm*, qui avoit refuſé de ſe ſoûmettre aux contributions. Il apprit auſſi que le Comte de *Broglio* avoit fait contribuer une partie de la Franconie, & tout le pays qui eſt aux environs *d'Hailbron*.

La nouvelle de toutes ces contributions étant venuë à la Cour, on y tint

1707. là-dessus bien des discours. Ceux qui rendoient au Maréchal de *Villars* justice, & qui admiroient ses actions & ses progrès, approuvoient fort les contributions qu'il tiroit du pays ennemi, à qui il diminuoit par là les moyens de pouvoir fournir contre nous; ses envieux le blâmoient, disant qu'il ne s'oublioit pas, & qu'il trouvoit le secret de s'enrichir au service, dans le temps que tous les autres s'y ruïnoient. Etant instruit de tous les discours qu'on tenoit là-dessus sur son compte, & écrivant au Roi sur les contributions qu'il avoit éxigées, il lui marqua ce qui suit :

» Pour prévenir, SIRE, le mau-
» vais effet des discours de mes enne-
» mis au sujet de ces contributions &
» me justifier là-dessus auprès de Votre
» Majesté, j'aurai l'honneur de lui
» dire que j'en ai fait trois portions ;
» j'en ai employé une au payement
» des billets de subsistance, dont les
» Officiers étoient surchargés, & sans
» argent pour la Campagne ; Mr. de la
» Houssaye est dépositaire de tous ces
» billets : L'autre portion est pour

» l'entretien & la ſubſiſtance de l'Ar- 1707.
» mée de Votre Majeſté, qui ne lui
» coûtera rien de cette Campagne ; &
» la troiſiéme ſera pour engrailler mon
» Veau *, ſi Votre Majeſté l'a pour
» agréable, ce qui ſera un ſurcroît
» des graces dont-elle m'a comblé
» juſques à préſent.

Le Roi lui répondit qu'il avoit pour agréable tout ce qu'il faiſoit, qu'il approuvoit la portion de ſon Veau, & qu'il auroit été fâché qu'il l'eût oublié.

Quelques jours après, le Roi à ſon ſouper parlant de la Campagne brillante que faiſoit le Maréchal de *Villars*, un Seigneur de la Cour qui n'étoit pas de ſes amis, voulut parler ſur les richeſſes qu'il amaſſoit; mais ſur le champ Sa Majeſté lui impoſa ſilence, en diſant: *Si le Maréchal de Villars fait bien ſes affaires, il fait encore mieux les miennes, & j'en ſuis très-content.*

* *Il veut dire, ſa terre de Vaux-le-Villars, que le Roi avoit déja érigée en Duché.*

1707. Après la prise de *Schorndorff*, le Maréchal de *Villars* fut informé que les Ennemis occupoient à trois lieües de son Camp une gorge auprès de *Lorch*. Il apprit qu'il y avoit deux-mille hommes d'Infanterie retranchés, un détachement de cinq-cent chevaux, & quelques piéces de canon, au commandement de Mr. *Janus*, Lieutenant-Général des Troupes de Franconie. Dès qu'il eut connoissance de leur situation, il résolut de les attaquer dans ce poste, avant qu'ils se fussent fortifiés davantage; mais il comprit qu'il n'en pourroit venir à bout qu'en les y surprenant.

Il donna ordre le 20. au soir que personne ne sortît du Camp; & sçachant que les partis que le Général *Janus* envoyoit, s'étoient retirés à neuf heures du matin, lorsqu'ils avoient vû le Camp tendu & son Armée tranquille, il fit son projet de partir pour cet expédition sur les dix heures. Le Général *Janus* étoit venu ce jour-là reconnoître le Camp, & l'ayant trouvé tranquille, il s'en retourna à son poste.

Le Maréchal de *Villars* fit commander en ce moment les Brigades de Navarre, de Champagne, de Bourbonnois, & de Coëtquen, le Régiment de la Colonelle générale de Dragons, celui de la Vrilliere, avec les Brigades de Cavalerie de l'Iſle du Viguier, & de St.-Poüange, aux ordres de *St. Fremont* & du Marquis de *la Chaſtre*, outre le Chevalier de *Broglio*, *Youl*, le Marquis de *Vieux-Pont*, le Comte de *Seſanne*, *Pionſac*, le Marquis de *Nangis* & *Beliſle*. 1707.

Il mit ces Troupes en marche & détacha devant lui M. de *Verſeil* avec ſes Houſſards, deux-cent chevaux, & quatre compagnies de Grenadiers, avec ordre, en approchant l'Ennemi, de ſe placer comme ſi c'étoit une eſcorte de fourages, en eſcarmouchant, & en amuſant ce qu'il trouveroit devant lui.

Le Maréchal de *Villars* le ſuivit auſſi à la tête des Dragons de la Colonelle générale, & *St Fremont* marchoit après avec la Cavalerie qu'il conduiſoit. M. de *Verſeil* trouva ſix troupes de Cavalerie ennemie & quelques

1707. autres de Houſſards, qui ſe retirerent dans les hayes du Village de *Walhauſen*, ſous le feu de trois-cent Hommes d'Infanterie. Il les attaqua & les chaſſa ſous des retranchemens qui étoient au pied de l'Abbaye de *Lorch*, & leur prit dans cette retraite cent Hommes d'Infanterie, parmi leſquels étoit le Commandant du Village, qui étoit Major d'un Régiment.

Le Chevalier de *Broglio* arriva enſuite à la tête des premieres Troupes, avec le Chevalier de *Pezeux* qui commandoit les Dragons; ils pouſſerent les Ennemis juſques ſous leurs retranchemens, d'où il partit quelques coups de canon & quelque feu de mouſquetterie. Les Ennemis en ſortirent pour les éloigner; mais le Chevalier de *Pezeux* s'étant mis à la tête des Dragons, qui avoient mis pied à terre, les fit rentrer dans le moment.

St. Fremont joignit le Maréchal de *Villars* avec ſa Cavalerie; mais ce Général trouvant le poſte que les Ennemis occupoient très-bon, envoya de *Lotiere*, Aide-Major-général, au-devant du Marquis de *la Chaſtre*, qui

étoit en marche à la tête de quatre Brigades d'Infanterie, & d'une d'Artillerie, pour presser d'avancer, & pour lui marquer la manière dont il devoit marcher & se poster. 1707.

Le Marquis de *la Chastre* étant arrivé, *St. Fremont* prit la Brigade de Navarre avec deux Escadrons de Dragons & la Brigade de St. Poüange, pour marcher aux Ennemis par les hauteurs de la droite. Le Maréchal de *Villars* lui avoit recommandé, que si les Ennemis s'ébranloient à l'approche des Drapeaux, il les poussât avec les Dragons & la Cavalerie sans attendre l'Infanterie. Il prit les autres Brigades qu'il fit marcher par les hauteurs, conduites par le Marquis de *la Chastre*. Les Troupes étant ainsi disposées, & marchant dans cet ordre, il fit avancer dans le milieu de la gorge dix piéces de canon qu'il fit tirer à Barbette sur les Ennemis.

Cette Artillerie fit d'abord cesser la leur, qui avoit toujours tiré jusques là, & fit prendre le parti au Général *Janus* de se retirer fort vîte. Dès que *St. Fremont* s'en fût apperçû, il

1707. fit marcher les Dragons & la Cavalerie ; mais ils trouverent les chemins ſi coupés de foſſés & de hayes, qu'ils eurent bien de la peine à les joindre. Le Général *Janus* ſe retiroit en bon ordre, étant à l'arriere-garde, & faiſoit de temps-en-temps faire volte-face à ſes Troupes en faiſant des décharges.

Enfin le premier eſcadron de la Colonelle générale des Dragons, commandé par *de Bonneville*, approcha l'Infanterie qui faiſoit l'arriere-garde ; & ayant eſſuyé une décharge, il ſe jetta avec beaucoup d'audace tout à cheval au milieu ; il la rompit, & en paſſa une partie au fil de l'épée.

Le Maréchal de *Villars* & tous les Officiers Généraux arriverent dans le même-temps avec les Troupes qui les ſuivoient : Deux Dragons lui amenerent le Général *Janus* qu'ils avoient pris. Il lui demanda où étoit ſon canon, à quoi il répondit qu'il étoit en ſureté. Le Maréchal le donna en garde à un Aide de Camp, & ſuivit le reſte des Ennemis qu'il ne pût joindre, parce qu'ils s'étoient jettés dans les montagnes. Les Ennemis eurent deux-

cent Hommes tués ſur la place, on fit vingt-ſept Officiers priſonniers & ſix-cent Soldats. Ce poſte étoit ſi bon que les Ennemis s'y croyoient en ſureté; mais le Maréchal de *Villars* ſçut les en chaſſer, pour pouvoir aller plus en avant. 1707.

Le Maréchal de *Villars* campa à *Lorch*, & il ſéjourna le 21. ayant appris que les détachemens de Mrs. *d'Hautefort*, *d'Imecourt* & de *Broglio* étoient arrivés à l'Armée, qui étoit reſtée à *Schorndorff*. Il envoya ordre au Marquis *d'Hautefort* de ſe mettre en marche le 22. & de le venir joindre à *Gemund*, où il voulut marcher ce même jour.

Il partit au matin de *Lorch* avec les Troupes & l'Artillerie qu'il avoit avec lui pour s'y rendre. Il fit marcher devant lui Mr. de *Verſeil* avec quatre-cent-chevaux & deux-cent Hommes d'Infanterie; celui-ci trouva une Garde de Cavalerie des Ennemis en-deçà de *Gemund*, il l'attaqua & en enleva une partie.

Le Maréchal de *Villars* qui le ſuivoit de près, arriva auprès de cette

1707. Ville. Il trouva les Magiſtrats qui venoient au-devant de lui, & qui lui ouvrirent les portes. Cette Ville eſt Impériale & aſſez grande, mais elle n'avoit d'autres fortifications qu'une muraille ſéche, flanquée de tours.

Les Magiſtrats lui apprirent que les Ennemis étoient campés à *Jeckingen*, à une lieüe de cette Ville. Il en fit le tour, & trouva ſur la droite une grande plaine, où il ordonna de marquer le Camp pour l'Armée. On voyoit de cette plaine celui des Ennemis qui n'en étoit qu'à uue bonne portée de canon, mais ſéparé par un grand ravin impraticable.

Pendant qu'on marquoit le Camp, le Maréchal de *Villars*, accompagné de pluſieurs Officiers Généraux, prit une troupe de Dragons avec laquelle il alla reconnoître les Ennemis par leur flanc & même par leur derriere; il vit qu'on pouvoit les tourner, le ravin devenant plus praticable à meſure qu'il avançoit. S'il avoit eu pour-lors ſon Armée, il auroit pû les attaquer & les battre, ce qui auroit mis l'Empire dans un grand péril.

Mais le Marquis *d'Hautefort* ayant eu à faire une marche de ſix lieües par une gorge très difficile, où il ne pouvoit marcher que ſur une colomne, ne pût arriver qu'à minuit ; de ſorte que le Maréchal de *Villars* fut obligé de s'en retourner à *Gemund*, où il avoit pris ſon quartier, après avoir donné les ordres néceſſaires pour la ſureté du Camp. 1077.

Son deſſein étoit d'attaquer les Ennemis le lendemain à la pointe du jour, s'ils l'attendoient, ce qu'on ne croyoit pas, quoique les rendus aſſuraſſent le contraire, parce qu'on voyoit de grands mouvemens dans leur Camp. Les ſentimens furent bien partagés parmi les Officiers Généraux ſur le parti qu'on devoit prendre : les uns furent d'avis d'attaquer, & les autres ſoûtenoient qu'il ne convenoit point aux intérêts des Armes du Roi, de riſquer une action douteuſe dans un Pays ſi éloigné des frontieres de France, où, en cas de malheur, la retraite étoit ſi difficile.

Le Maréchal de *Villars* qui avoit pourvû à ſes derrieres, étoit réſolu

1707. d'attaquer ; mais il ne le pouvoit que le lendemain matin. Les Ennemis lui en épargnerent la peine, puisqu'ils décamperent dès que la nuit fut venuë : il n'en fut averti qu'à trois heures du matin. Il envoya ordre auſſitôt à toute la Cavalerie de l'aîle droite qui étoit la plus à portée & à tous les Dragons de ſe tenir prêts à marcher. Il monta lui-même à cheval pour tâcher de donner ſur l'arriere-garde des Ennemis ; & l'ayant atteinte à deux lieües de leur Camp, il fit charger les dernieres Troupes qui achevoient de paſſer un défilé. Il le fit faire ſi vivement qu'on tua deux-cent Cavaliers, & qu'on fit cent-cinquante priſonniers, parmi leſquels étoit le Commandant, qui étoit Lieutenant-Colonel des Troupes Palatines, & on prit trois-cent-cinquante chevaux.

Il envoya le Marquis de *la Valiere* & le Chevalier de *Pezeux* avec quelques Dragons, paſſer le défilé pour pourſuivre les Ennemis ; mais ayant trouvé le Comte de *Mercy*, qui commandoit cette arriere-garde, en bataille de l'autre côté avec pluſieurs Eſca-

drons, ils furent obligés de le repaſſer & de joindre le Maréchal de *Villars*. Comme ce Général n'avoit point d'Infanterie avec lui, les Grenadiers n'étant pas encore arrivés, il ne put engager une affaire, & s'en retourna à *Gemund*. 1707.

Les Ennemis allerent camper à *Elvvangen*, ſur le chemin de *Nordlingen*, & le Maréchal de *Villars* reſta dans le même camp, pour donner quelque répos aux Troupes, & pour y attendre un convoi que le Comte *du Bourg* devoit lui amener du *Fort Louis*. Ce convoi étant arrivé le 27. ce même jour le Maréchal de *Villars* donna ordre à la droite de la Cavalerie de marcher le 28. pour continuer de ſuivre les Ennemis. Mais ayant appris que le Marquis de *Bareith* avoit enfin pris le parti qu'il auroit dû prendre plutôt, ſçavoir, de prendre la route *d'Hailbron*; qu'il avoit marché pour cet effet à *Kreilsheim*, de là à *Weſternach*, enſuite à *Bitzfeld*, & enfin à *Sontheim*, près *d'Hailbron*, où il étoit arrivé le 29. avec toute ſon Armée, il changea cet ordre, & la gauche de la

1707. Cavalerie, deux Régimens de Dragons, & une Brigade d'Artillerie, eurent ordre de partir le même jour 29. pour retourner à *Lorch*, aux ordres de M. de *St. Fremont*, en attendant qu'il eût une plus grande certitude de la marche des Ennemis.

Le Marquis de *Bareith* avoit toujours cru que le Maréchal de *Villars* avoit deſſein de pénétrer en Baviere, ſans conſidérer qu'il n'avoit pas avec lui l'Artillerie & les munitions néceſſaires pour faire le ſiége *d'Ulm* & pour s'y établir, ſans quoi cette entrepriſe auroit été inutile. Ce fut cependant ce qui lui fit prendre le parti, en ſe retirant, de s'approcher du Danube, où le Maréchal de *Villars* prit la réſolution de le ſuivre pendant quarante lieües, n'ayant rien à craindre pour le Rhin & pour les Lignes de la Lauter, quoiqu'il en fût fort éloigné, tant qu'il tiendroit l'Armée de l'Empire devant lui, & mettroit pendant ce temps-là, comme il fit, la Suabe, le Wirtemberg, une partie de la Franconie & quantité d'autres pays de l'Empire à contribution. Mais le Marquis

de *Bareith* reçut des ordres de la Cour de *Vienne* qui délivrerent l'Empire de l'Armée de France, comme on va le faire connoître par un detail pris de plus loin, qu'on croit neceſſaire de faire ici pour un plus grand éclairciſſement. 1707.

Dès que le Maréchal de *Villars* ſe fût emparé des Lignes de *Bihel*, le Marquis de *Bareith* envoya couriers ſur couriers à *Ratiſbonne*, à *Vienne*, à *Berlin*, à *Duſſeldorff*, à *la Haye*, & au Duc de *Marlborough*, pour demander de prompts ſecours: Il ſollicita auſſi le Cercle de *Weſtphalie* de lui envoyer ſon contingent, & fit prier l'Electeur de *Brandenbourg* & le Duc *d'Hanover*, de ne pas abandonner l'Empire dans un danger auſſi preſſant que celui où il ſe voyoit expoſé. L'Electeur *Palatin*, dont les Etats étoient le plus expoſés, commença par lui envoyer quelques Troupes. L'Electeur de *Brandenbourg* promit deux-mille-cinq-cent-Hommes, & le Duc *d'Hanover* un plus grand renfort.

1707. L'Empereur donna ordre auſſi-tôt au Général *Heiſter*, d'aller joindre l'Armée Impériale, & lui fit donner trente-mille florins pour les diſtribuer à propos, afin d'éviter la déſertion. S. M. I. fit offrir en même temps au Duc *d'Hanover* le commandement général de cette Armée, ſous prétexte que le Prince de *Bade* étoit trop âgé pour en faire les fonctions; dans l'eſpérance que ce Prince & ceux de ſa Maiſon enverroient de grands renforts: ce qu'il n'accepta pas d'abord.

L'Empereur envoya encore à cette Armée le Prince de *Hohen-zollern*, & le Général *Gronsfeld*, pour y ſervir en qualité de Feld-Maréchaux de S. M. I. L'Empire prit encore des meſures pour envoyer à cette Armée les cinq-mille Saxons que la Reine *Anne* & les Hollandois avoient pris à leur ſolde.

D'un autre côté les Cercles de Suabe & de Franconie, appuyés des Députés de pluſieurs Villes Impériales, firent le 15 de Juin de ſérieuſes remontrances à la Diette de *Ratiſbonne* ſur les dangers qui menaçoient toute

l'Allemagne. Ces remontrances furent 1707.
ſuivies d'une déclaration de leurs Députés, par la quelle ils faiſoient comprendre, que ſi l'on ne donnoit promptement des ſecours pour préſerver leurs Etats d'une totale ruïne, ils ſe verroient obligés d'accepter la neutralité qui leur étoit offerte de la part de la France. Il ſe répandit un bruit dans l'Empire, que le Duc de *Wirtemberg* & quelques Princes de la Maiſon de *Bade*, dont les Etats étoient les plus expoſés, étoient réſolus de faire leur paix particuliere.

Tout cela obligea la Diette d'éxaminer ſérieuſement les moyens les plus ſûrs pour prévenir la diviſion & la déſolation de l'Empire. Ils n'en jugerent pas de plus ſalutaire que d'empêcher que l'Armée de l'Empire, qui avoit déja reculé près de *Nordlingen*, n'avançât pas plus avant dans l'Allemagne; & ſur cette réſolution on envoya ordre au Marquis de *Bareith*, de diriger ſa marche à travers la Franconie, pour aller joindre les Troupes de *Weſtphalie* & des autres membres de l'Empire, qui s'aſſembloient près

1707. de *Mayence*, & de marcher enſuite vers le Rhin.

Les raiſons furent, que comme ils étoient perſuadés que le Maréchal de *Villars* ne s'etoit avancé dans le cœur de l'Empire, que pour ſuivre l'Armée Impériale qui s'y étoit retirée, ils jugerent que tant qu'elle reculeroit, celle de France la ſuivroit toujours ſans nulle oppoſition ; mais que ſi le Marquis de *Bareith*, retournoit ſur le Rhin, le Maréchal de *Villars* ſeroit dans la néceſſité de prendre la même route; & que ſi au contraire ce Général avoit formé quelque deſſein ſur la Baviere, ou ſur quelques autres Etats de l'Allemagne, les Impériaux pourroient paſſer le Rhin, forcer les Lignes de la Lauter, qui n'étoient gardées que par très-peu de monde, & ravager toute l'Alſace.

L'Empereur ayant approuvé cette réſolution, les ordres furent envoyés au Marquis de *Bareith* de retourner ſur le Rhin : il prit auſſi-tôt la route *d'Hailbron* par la Franconie.

Le Maréchal de *Villars* ayant eu des avis certains de la marche des

Ennemis, prit des meſures pour envoyer des Troupes en diligence dans les Lignes de la Lauter, qui n'étoient gardées que par quatre-mille Hommes, aux ordres du Marquis de *Vivans*. 1707.

Il tira de la Ville de *Gemund* vingt-mille écus de contribution, au lieu de cinquante-mille, ſomme à la quelle elle avoit été taxée d'abord, en conſidération des bons traitemens que cette Ville avoit fait aux priſonniers François qui avoient été pris après la ſeconde Bataille *d'Hochſtet*.

Il ſe mit en marche le 28. avec le reſte de ſon Armée, & alla camper auprès de *Schorndorff*, à *Schlachtbach*, qu'il laiſſa aux ordres du Comte *du Bourg*, & alla joindre M. de *St. Fremont*, qui campa à *Winenda* avec toute l'aîle gauche de l'Armée. Il fit partir auſſi-tôt le Comte de *Broglio* avec un détachement, pour aller s'emparer de *Lauffen*, petite Ville ſur le Neckre, à deux lieües au-deſſus *d'Hailbron*. Dès qu'il fut arrivé auprès, il trouva un détachement des Ennemis qui avoient deſſein d'y entrer. Il détacha auſſi-tôt un Capitaine de Dra-

1707. gons avec cinquante Dragons de Belſle qui chargea vivement les Ennemis & les battit. Un Lieutenant-Colonel qui commandoit ce détachement y fut tué. Le Comte de *Broglio* ſe rendit maître de cette Ville.

Le 29 le gros de l'Armée joignit à *Winenda* le Maréchal de *Villars*, qui détacha le Comte du *Bourg* avec vingt-quatre Eſcadrons, pour prévenir les Ennemis, en cas qu'ils vouluſſent faire quelques tentatives ſur les Lignes de la Lauter. Le Comte *du Bourg* fit une ſi grande diligence, qu'il entra le premier de Juillet à *Raſtat*, paſſa le lendemain le Rhin, & campa derriere les Lignes.

Le 30. l'Armée alla camper à *Backanang*, pour ſoutenir en cas de beſoin le Comte de *Eroglio*, & le Maréchal de *Villars* reſta à *Winenda* avec les Troupes que M. de *St. Fremont* y avoit amenées. On laiſſa à *Schorndorff* la Brigade de *Charoſt*, I fanterie, & toute l'Artillerie à *Winenda*, excepté une Brigade, qui alla à *Backanang* le premier Juillet. Il apprit par le Comte de *Broglio* que les Ennemis avoient fait

une ſi grande diligence, qu'ils avoient passé le Neckre à *Canſtad*. L'infanterie marcha ſur deux colomnes, les menus bagages ſur une autre, & les gros avec l'Artillerie dans le grand chemin. 1707.

La Brigade de *Charoſt*, & une de Cavalerie qui étoient à *Schorndorff*, au commandement de M. *d'Imecourt*, eurent ordre d'en retirer toutes les munitions. On y envoya M. *des Haulles*, Officier d'Artillerie, qui fit crever toutes les piéces de canon de fer, & qui emmena celles de fonte, deux mortiers, la poudre & les boulets qui y étoient. Le Maréchal de *Villars* donna ordre auſſi de pouſſer devant lui tous les Maraudeurs, & de faire l'arriere-garde de toute l'Armée.

Le 2 de Juillet, le Maréchal de *Villars*, afin de dégager la marche de l'Armée & d'arriver plus vîte, alla camper à *Illingen* avec la Cavalerie & l'Infanterie; l'Artillerie & la Brigade de Bourbon Cavalerie, aux ordres du Marquis *d'Hautefort*, reſta à *Entzvalling*, où elle marcha ſur trois colomnes, le pays étant fort ouvert.

1707. Le 3. le Maréchal de *Villars* alla à *Wilfertingen*, & envoya le Marquis d'Hautefort à *Pfortzheim*.

Le 4. Juillet toute l'Armée arriva à *Kretzingen*, où elle s'arrêta, parce qu'on apprit que les Ennemis avoient marché le premier Juillet de *Sintzheim* à *Langenbrick*, le 2 entre *Waaghauſen*, & à *Oberhauſen* près de *Philiſbourg*, où ils avoient joint les Troupes Impériales qui étoient ſous les ordres du Général *Thungen*, Gouverneur de *Philiſbourg*, & qu'ils n'avoient point paſſé le Rhin.

Le Maréchal de *Villars* fit faire un pont auprès de *Lauterbourg*, pour communiquer avec les Troupes qui étoient dans les Lignes. Ce pont fut achevé le 5. & il renvoya les pontons, les cinq piéces de canon, les deux mortiers, dix-huit milliers de poudre, une grande quantité de grenades & de boulets, le tout pris dans *Schorndorff*. Il renvoya auſſi les ôtages du pays qu'on avoit amenés pour la ſureté des contributions, & les priſonniers avec les malades.

Le

Le même jour le Maréchal de *Villars* ayant eu un faux avis que les Ennemis avoient passé le Rhin, il envoya dans les Lignes tous les Grenadiers aux ordres du Comte de *Chamillard*, avec un Régiment d'Infanterie, & deux de Cavalerie ; mais comme les mouvemens qu'avoient fait les Ennemis n'étoient que pour aller se poster à *Rheinhausen*, il fit revenir les Grenadiers & laissa dans les Lignes les trois Régimens. 1707.

Cette marche précipitée du Marquis de *Bareith* lui coûta beaucoup de monde & fatigua fort son armée ; elle avoit fait cinquante lieües en six jours.

L'Armée du Maréchal de *Villars* resta à *Kretzingen* jusques au neuviéme Juillet qu'elle marcha à *Bruchsal*, où le Comte du *Bourg* la joignit avec les Troupes qui étoient sous ses ordres, & le Comte de *Chamillard*, avec les Grenadiers. Il détacha les Régimens de *Pezeux* & de St. *Cernin* pour garder le pont de *Lauterbourg*. L'Armée étant toute rassemblée, se trouva forte de quarante-un Bataillons & de quatre-vingt-cinq Esca-

1707. drons, ſans les Troupes qui étoient dans les Lignes. Elle ſéjourna le dixiéme à *Bruchſal*.

Ce même jour il arriva des Députés *d'Heidelberg* pour aſſurer le Maréchal de *Villars* que quatre-mille ſacs de farine qu'il avoit démandés étoient partis, & que s'il vouloit envoyer des Troupes dans leur Ville, ils lui en remettroient les clefs. Il y envoya douze compagnies de Grenadiers aux ordres de M. de *Surville*, Brigadier; & le Comte du *Bourg* s'avança avec l'aîle droite de la Cavalerie à *Langenbrick*.

Le Maréchal de *Villars* ayant appris ce jour là que les Ennemis avoient reçû quelque renfort, alla lui-même pour les reconnoître, & enleva une garde de leur Camp, avec le détachement qui l'accompagnoit. Ils étoient campés dans un poſte ſûr, le Rhin derriere eux, le front & les aîles de leur Armée aſſurés par des bois & par des marais: leur Armée étoit pour-lors de trente-ſix Bataillons, & de ſoixante-neuf Eſcadrons, ſans les Troupes qu'ils attendoient de *Berlin*, *d'Hanover*, & de *Munſter*.

Toute l'Armée, même les Troupes du Comte du *Bourg*, se mirent en marche le 13. Juillet, & allerent camper la droite à *Waltorff*, qui étoit le quartier général, & la gauche à *Root* dans une belle plaine. 1707.

Le 14. Juillet le Maréchal de *Villars* voyant qu'il ne lui étoit pas possible de déposter les Ennemis de leur Camp par la force, chercha d'autres moyens pour en venir à bout, & pour cet effet il détacha M. de *Quaadt*, Brigadier, avec deux-cent-cinquante Chevaux, & quatre cent-Grenadiers pour se rendre maître de *Manheim*, ce qu'il éxécuta.

Il avoit ordre de s'emparer de la redoute qui étoit vis-à-vis de l'autre côté du Rhin; mais le Marquis de *Bareith*, qui avoit un pont sur ce fleuve derriere lui, y envoya deux-mille Hommes qui s'y retrancherent, dans la crainte qu'on n'y jettât un pont, comme c'étoit le dessein du Maréchal de *Villars*, ce qui fit manquer ce projet.

On établit des fours à *Heidelberg* pour y cuire le pain de l'Armée, dont

1707. les habitans fournirent les farines en déduction des contributions, & cela épargna l'embarras de faire venir des convois du *Fort-Louis*.

Le 16. Juillet les Ennemis paſſerent le Rhin, une partie de leur Armée ſur le pont qu'ils avoient à *Rheinhauſen*, & l'autre ſur le pont de *Philipsbourg*, ce qui obligea le Maréchal de *Villars*, crainte de ſurpriſe, d'envoyer M. de *St Fremont* & le Marquis de *Dreux* avec ſix Bataillons & dix ſept Eſcadrons, pour camper à *Staffert*, afin d'être à portée de ſe jetter dans les Lignes en cas de beſoin, & d'être en même temps en état de rejoindre l'Armée. Le Marquis de *Vivans* commandoit dans les Lignes, avec neuf-Bataillons, dix-huit Eſcadrons, trois Compagnies de Galliottes, & dix-Compagnies franches.

Le 17. le Maréchal de *Villars* eut avis que les Ennemis deſcendoient le Rhin & qu'ils marchoient à la hauteur de *Manheim*, ſoit pour empêcher qu'on n'y fit un pont, ſoit pour s'approcher de leurs ſubſiſtances, & menager les vivres qui étoient dans *Philiſpbourg* & *Landau*. Il

Il envoya ce même jour une Brigade d'Artillerie à *Manheim*, escortée par cent chevaux & cent hommes de pied, & en même tems il alla reconnoître le Camp de *Rheinhausen* que les Ennemis avoient quitté. Il reconnut qu'on auroit pû les y attaquer par la plaine de *Philipsbourg*, ce qu'il n'avoit pas cru possible. 1707.

Le 18. il détacha le Comte de Sezanne avec deux Brigades de Cavalerie & douze-cent Chevaux, pour passer le Nekre à *Heidelberg*, & se poster ensuite sur le Tauber, pour envoyer de là éxiger des contributions très-avant dans la Franconie.

Mais le Maréchal de *Villars* ayant eu avis que les Ennemis avoient fait le même jour un pont sur le Rhin au-dessous de *Worms*; qu'ils avoient reçu un renfort de sept Régimens de Troupes de *Saxe*, montant à quatre-mille-cinq-cent Hommes, & qu'ils avoient fait passer un Corps considérable dans la Franconie, envoya au Comte de *Sezanne* des partis & des couriers pour l'empêcher de s'engager aussi avant que ses premiers ordres le portoient.

1707. Le Comte de *Sezanne* ayant appris d'ailleurs qu'il y avoit un Camp de cinq-mille Hommes d'Infanterie derriere le Tauber, il lui fit prendre le parti de s'établir ſur le Jachſt, pour aſſûrer ſa retraite le long de cette riviere juſqu'au Neckre. Il détacha le Marquis de *St. Pouange* avec trois-cent Chevaux ou Houſſards, pour entrer, s'il étoit poſſible, dans *Mariendal*, afin d'enlever le Préſident de l'Ordre Teutonique; ce qu'il éxécuta très-heureuſement le 22 juillet à la pointe du jour. Ayant trouvé les portes de cette ville fermées, il fit mettre du verd à cent Cavaliers ou Dragons dont la plûpart parloient Allemand, qui dirent qu'ils s'étoient retirés d'un gros Parti François qui éxigeoit des contributions dans le Pays; ils demanderent à entrer pour ſe mettre en ſûreté, ce que les habitans leur permirent. Ces Cavaliers paſſerent ſur le champ à la maiſon de l'Ordre Teutonique, où ils trouverent le ſecond Préſident, qui eſt la ſeconde perſonne de cet Ordre. Ils le firent auſſi-tôt monter à cheval, pour ne pas donner le loiſir aux Enne-

mis

mis, qui venoient de toutes parts, 1707.
de le dégager, & ſortirent de la Ville, après avoir beaucop pillé, pour rejoindre le Comte de *Sezanne*.

Il avoit marché à l'Abbaye de *Schonthal* ſur le Jachſt, voyant qu'il ne pouvoit plus pénétrer dans l'Evêché de *Virtzbourg* & dans le Pays *d'Anſpach*, à cauſe qu'il y avoit beaucoup de Troupes ennemies, & que tout le Pays étoit ſous les armes. Il borna ſon expédition à tirer du Pays de *Haldelvangen*, de *Limbourg*, de quelques baillages de *Mayence* & du Comté *d'Hohenloë*, en argent & en billets acquittés à *Nuremberg* cent-quatre-vingt-milles livres, outre cent-mille écus qu'on demandoit à l'Ordre Teutonique, avec leſquels il arriva le 26 à *Bruchſal*, ou l'Armée du Marechal de *Villars* étoit pour lors campée, après avoir paſſé le Neckre, à une lieüe au-deſſous d'*Hailbron*.

Pendant cette courſe le Maréchal de *Villars* alla viſiter *Heidelberg*, & ſe rendit le 20 au camp de M. de *St. Fremont*, pour conférer avec lui. Il fit partir ce même jour M. *d'Imecourt* avec

1707. l'aîle droite de la Cavalerie de la ſeconde ligne, pour aller camper à *Neckerau* ſur le Neckre, entre *Heidelberg* & *Manheim*, & ſoûtenir le détachement du Comte de *Sezanne*.

Le 22. juillet on eut nouvelle que les Ennemis avoient remonté le Rhin, & qu'ils étoient campés à *Spire*; ils allerent le 23 à *Lingenfeld*, près de la petite Hollande.

Le 26. le Maréchal de *Villars* étant venu à bout du deſſein qu'il avoit eu de mettre à contribution *Ulm*, *Nuremberg*, *Mariendal*, *Mayence*, *Darmſtat*, *Hall*, & généralement tous les pays ennemis depuis le Lac de *Conſtance* juſqu'au *Mein*, & depuis le Rhin juſqu'à *Nuremberg*, rappella toutes les Troupes qu'il avoit repanduës dans différens poſtes, & abandonna *Heidelberg* & *Manheim*, après en avoir tiré les farines, parce que ces poſtes lui devenoient inutiles.

Il décampa ce même jour de *Waltorff* avec le gros de ſon Armée pour aller à *Bruchſal*; car les ennemis étoient à portée de paſſer le Rhin, & d'occuper ce Camp, étant fortifiés des

des garnisons de *Philipsbourg* & de *Landau* ; & cela lui auroit ôté toute communication avec le *Fort Loüis* & avec le camp de M. de *St. Fremont*, & l'auroit obligé de combattre les Ennemis dans un poste avantageux. 1707.

Ce même jour M. de *Quaadt* évacua *Manheim*, alla avec les Troupes qu'il avoit & ses dix piéces de canon joindre M. *d'Imecourt*, qui se mit en marche pour aller à *Lamen*. *St. Fremont* resta à *Staffert*.

L'Armée marcha pour arriver au Camp de *Bruchsal* sur trois colomnes, la Cavalerie sur la droite, l'Infanterie sur la gauche, l'Artillerie, les gros & menus bagages avec les caissons dans le centre. La Brigade de Champagne & cinq Escadrons faisoient l'arriere-garde, qui n'arriva qu'à minuit à cause d'une pluye continuelle. Ainsi l'Armée ne commença à se mettre en marche qu'à dix heures. Le 28. les Ennemis passerent le Rhin à *Philipsboug* & camperent à *Oberhausen*, leur gauche aux Capucins, & leur droite tirant vers *Philipsbourg*.

Le Marechal de *Villars* fit venir

1707. des lignes le Marquis de *Vivans* avec dix Eſcadrons de Cavalerie, trois bataillons & deux Régimens de Dragons, pour joindre Mr. de *St. Fremont.* Il envoya ordre aux quatre-cent-cinquante Hommes d'Infanterie & cinquante chevaux qui étoient à *Heidelberg*, de venir joindre l'Armée.

Le Maréchal de *Villars*, tint l'Armée des Ennemis fort ſerrée dans leur Camp *d'Oberhauſen*, par les différens poſtes qu'il tenoit à la ſortie du bois. Il n'y eut point de jour que nos Houſſards ne leur priſſent une grande quantité de chevaux, & ne battiſſent quelqu'un de leurs partis. Les Capitaines *Boduchou*, & *d'Herſoffi* en battirent deux le 4. d'Août.

L'Armée de France reſta à *Bruchſal* juſqu'au 8. Août qu'elle en décampa pour aller à *Graben*; elle fit cette marche ſur trois colomnes. Le Maréchal de *Villars* avoit fait faire trois ponts ſur la Brinte, ſur leſquels les trois colomnes paſſerent. M. *d'Imecourt* avec ſon détachement joignit l'Armée auſſi bien que M. de St. *Fremont.*

La Cour ayant appris que le Prince *Eugene* étoit arrivé à *Turin* dans le deſſein d'engager le Duc de *Savoye* de faire une irruption en Provence & de tâcher de s'emparer de la Ville de *Toulon*, qu'il ſeroit ſoutenu par la Flotte Angloiſe & Hollandoiſe qui étoit déja dans la Mer méditerrannée ; que le Duc de *Savoye* avoit d'abord fait difficulté d'entrer dans ce projet, diſant pour prétexte, qu'il ne vouloit pas faire le ſecond Tome de *Charles-Quint*, qui échoüa au ſiége de *Marſeille* ; mais que les ſommes qui lui furent offertes de la part de la Reine *Anne* & des Hollandois l'avoient déterminé pour cette expédition. Le Roi pour faire échoüer les deſſeins de ſes Ennemis, réſolut d'augmenter ſon Armée de Dauphiné & de Provence, commandée par le Maréchal de *Teſſé*. Pour cet effet le Maréchal de *Villars* reçut un Courier du Cabinet le 6. Août qui lui apporta l'ordre de faire partir un détachement pour la Provence, compoſé de trois Bataillons de Navarre, de trois de Surbec, & du Régiment de Dragons de Lautrec. 1707.

1707. Ils partirent le même jour que l'Armée arriva à *Graben*, ſous les ordres de M. *d'Imecourt*; le Maréchal de *Villars* détacha en même tems le Marquis de *Vivans* avec quinze Eſcadrons tous Eſpagnols & Bavarois, & cinq-cent Grenadiers pour pénétrer par les montagnes noires, avec ordre de pouſſer des partis juſqu'aux frontieres du Tirol, & dans tout le Pays qui eſt entre le Lac de Conſtance, le Danube & l'Iler. Un parti de Cavalerie & de Houſſards des Ennemis voulut attaquer ſon arriere-garde près de *Muhlberg*; mais il fut entiérement défait, & l'on fit pluſieurs priſonniers qui furent envoyés à *Lauterbourg*.

Le Maréchal de *Villars* étoit allé camper à *Graben* dans le deſſein d'obliger les Ennemis de retirer les détachemens qu'ils avoient dans la Forêt noire, & pour les empêcher d'y en envoyer d'autres. Il fit même courir le bruit qu'il ne s'étoit avançé dans ce Camp, que pour attaquer les Ennemis qu'il alla reconnoître le 9. Août avec un gros détachement, le tout pour favoriſer la courſe du Marquis de *Vivans*.

Le

Le Camp de *Graben* étoit tres bon, ayant devant lui le ruiſſeau de la Brinte, qui eſt impraticable, un marais ſur la gauche, un bois ſur la droite, & à peu près dans le centre le Château de *Graben* ruiné, & le Village. 1707.

Le Camp des Ennemis étoit pareillement impraticable, ayant leur droite ſous le Canon de *Philipsbourg*, & leur gauche aux Capucins. On n'y pouvoit arriver que par un défilé, tout le reſte étant couvert de bois & de marais; ils avoient encore le ruiſſeau qui paſſe à *Kurloch* pour couvrir leur droite.

Le Marquis de *Bareith* ayant eu avis du détachement que le Maréchal de *Villars* avoit fait par la Forêt noire, & de celui qui étoit parti pour la Provence, ce qui affoibliſſoit conſidérablement ſon Armée, tint un Conſeil de guerre, dans lequel il fut réſolu qu'il marcheroit à *Bruchſal*, ce qu'il fit le 13. Août.

Sur quoi le Maréchal de *Villars*, qui avoit été informé que les Ennemis avoient eu deſſein de ſe ſaiſir du Camp de *Graben*, & qui les avoit prévenus

Il fut averti ſur les neuf heures du ſoir que l'Armée entiére des Ennemis arrivoit ſur les hauteurs de *Durlach*; ce qui l'obligea d'y envoyer promptement le Comte de *Broglio* avec quelques compagnies de Grenadiers ; il s'y rendit lui-même le lendemain à la pointe du jour, & trouva que les Ennemis commençoient à embraſſer *Durlach* avec deux colomnes d'Infanterie. 1707.

Il ordonna au Marquis de *Nangis* de s'y jetter avec trois-cent Grénadiers. Ayant après réflechi qu'il y avoit près d'une demi lieüe de la droite de ſon Armée à cette ville, il contre-manda ſon ordre ; mais comme le bruit des Timbales qu'il avoit faït faire, avoit retenu les Ennemis la veille, il les arrêta de même par un grand bruit de tambours, & par une bonne contenance ; les Dragons de la droite arriverent auſſi-tôt au galop.

Le Maréchal de *Villars* ayant fait approcher les Brigades de Champagne, de Charoſt, & de Coëtquen, il fit venir une Brigade d'Artillerie que l'on poſta auprès d'un moulin, ſur le bord d'un ruiſſeau qui ſéparoit les deux Armées.

1707. mées. Cette journée ſe paſſa à ſe canonner de part & d'autre. Le ſoir les Ennemis ſe camperent, leur gauche commençant ſur la hauteur de *Durlach*, qu'un gros corps d'Infanterie occupoit ; & le reſte de leur Armée dans la plaine, tirant vers *Bruchſal*, les montagnes derriere ; leur quartier gégénéral étoit à *Kretzingen*.

Le Maréchal de *Villars* établit les trois Brigades dont on vient de parler, le long du ruiſſeau près de *Durlach*, pour ſoutenir cette Ville, & fit avancer près du Chateau de *Gottſau* la droite de ſon Armée, qui n'étoit ſéparée de ces trois Brigades que par un bois, & à portée de les ſoûtenir, tandis qu'elles pouvoient donner la main au Marquis de *Nangis*. Le Maréchal de *Villars* ſe logea dans le Château de *Gottſau*, afin d'être plus à portée des Ennemis.

La nuit du 16 au 17. le Maréchal de *Villars* donna ordre de faire conduire dans le Faux-bourg de *Durlach* quatorze pieces de canon pour battre la gauche de l'Armée Ennemie qui en étoit à portée. La tête de ce Faux-

bourg étoit gardée par un détachement qui étoit établi dans des Maiſons, & couvert par des paliſſades qui n'étoient éloignées des poſtes avancés des Ennemis que d'une petite portée de fuſil. 1707.

Le 17. Août le Maréchal de *Villars* ſe rendit à *Durlach*; avec une partie des Grenadiers, dans le deſſein de voir l'effet de la canonnade qu'il avoit projetté de faire; il donna ordre qu'on ne commençât pas à faire tirer qu'il ne l'envoyât dire. Il monta enſuite au clocher de l'Egliſe de *Durlach*, & envoya un Aide de Camp pour faire tirer les quatorze piéces, dont quatre étoient de vingt-quatre & dix de huit, toutes enſemble; on les fit recharger forr vîte & tirer l'une après l'autre.

Le deſordre fut grand dans l'Armée ennemie, où l'on vit voler les tentes, les hommes & les chevaux, pendant toute la canonnade qui dura trois heures; ils eurent trois-cent Hommes de tués, outre un grand nombre de chevaux. On tira quelques volées de canon dans *Kretzin-*

1707. *gen*, qui étoit leur quartier général ; elles y firent beaucoup de ravage, & les obligerent de décamper leur gauche pendant la nuit.

Le 18. Août le canon ayant resté dans le faux-bourg, le Maréchal de *Villars* fit cannoner un petit Camp d'Infanterie que les Ennemis avoient mis sur le penchant de la montagne de *Durlach*, & qu'ils furent obligés de changer ; on tira encore quelques coups sur leur quartier général, qui firent sortir plusieurs officiers Généraux qui étoient à table.

Le Prince de *Hohenzollern*, Maréchal de Camp Général de l'Empereur, qui avoit été ami du Maréchal de *Villars* lorsqu'il étoit à *Vienne* Ambassadeur de France, lui fit faire compliment par un Trompette qu'il lui envoya, & lui manda que s'il vouloit lui donner un rendez vous à une heure marquée, entre les gardes, il seroit ravi de l'embrasser.

Le Maréchal de *Villars* après lui avoir envoyé un surtout chargé de vin de Champagne, se rendit le 20. à onze heures du matin accompagné

d'un grand nombre d'Officiers Généraux & de ſes gardes. Il trouva au lieu marqué le Prince *d'Hohenzollern* avec un grand nombre d'Officiers Généraux ennemis. Ces deux Généraux s'embraſſerent, ſe firent l'un à l'autre bien des amitiés & des complimens; & après une demi-heure de converſation ſur les parties de plaiſir qu'ils avoient faites enſemble à *Vienne*, ils ſe ſéparerent. 1707.

La Princeſſe de *Durlach* fit prier le Maréchal de *Villars* de permettre au Prince ſon fils de la venir voir, ce qu'il lui accorda avec beaucoup de politeſſe. Les Ennemis reçurent le 21. un renfort de neuf Eſcadrons & de deux Bataillons.

Pendant tout le tems que les Armées reſterent dans cette ſituation, il fit des pluyes continuelles dont l'Infanterie de notre Armée fut fort incommodée, étant dans un terrain aquatique, & la Cavalerie ſouffrit beaucoup par la difficulté des fourages.

Le 23. le Maréchal de *Villars* apprit que le Duc de *Wirtemberg* étoit parti avec quatre Régimens de Dragons

1707. gons & quelque Infanterie pour aller vers *Phortzheim*, & enſuite dans les montagnes noires pour en défendre les paſſages.

Le 24. Août les Troupes que les Ennemis avoient ſur la gauche de la tour de *Durlach* décampérent. Le Maréchal de *Villars* apprit que le Marquis de *Vivans* étoit revenu de ſa courſe & qu'il campoit ce jour-là à *Bibel*; qu'il avoit amené avec lui des ôtages pour la ſûreté des contributions de tous les Pays qui ſont entre le Danube & le Lac de Conſtance, les montagnes du Tirol & l'Iler; qu'il avoit apporté beaucoup d'argent des contributions; que huit-cent hommes des Garniſons de *Fribourg*, & des autres petites Villes qui étoient dans les montagnes, lui avoient voulu couper la rétraite; qu'ils avoient attaqué les bagages à l'avant-garde, & & pris cinq de ſes mulets qui portoient ſa vaiſſelle d'argent; qu'il les avoit attaqués enſuite, tué quatre-vingt hommes ſur la place, pris un de leurs Capitaines, & pluſieurs Soldats; qu'il avoit repris les mulets

&

& ſa vaiſſelle, & enfin qu'il avoit remis au *Fort-Loüis* l'argent des contributions, les ôtages & les priſonniers. 1707.

Le 26. Août le Maréchal de *Villars* fit partir les gros bagages de ſon Armée pour aller à *Lauterbourg*, afin d'avoir moins d'embaras pour décamper lorſqu'il le jugeroit à propos.

Notre Armée ayant conſumé tous les fourages qui étoient entre les rivieres d'Alb & la Murg, le Maréchal de *Villars* réſolut de quitter ſon Camp pour aller à *Raſtat*; mais comme les Armées étoient à la demi portée de canon, & les poſtes à la portée du piſtolet, il avoit préparé quelques jours auparavant la retraite qu'il méditoit ayant derriere lui la riviere *d'Alb*, qui par les pluyes continuelles étoit devenuë impraticable: Il avoit donné ordre deux jours auparavant de faire accommoder les Chemins pour que l'Artillerie y pût paſſer plus facilement.

Pour ôter à l'Ennemi la connoiſſance non ſeulement du jour, mais du tems que l'Armée devoit marcher, il fit faire neuf pont ſur la riviere d'Alb, ſous

1707. ſous prétexte de faire des fourages, & pluſieurs autres ſur les ruiſſeaux qui pouvoient embarraſſer ſa marche.

Ces meſures étant priſes, il ordonna le 28. de faire atteler l'Artillerie ſi-tôt que le jour ſeroit fini, afin que les Ennemis qui voyoient de la montagne de *Durlach* tous les mouvemens qu'on faiſoit dans le Camp, ne s'en apperçuſſent point. Si-tôt que le jour fut baiſſé, il fit partir tous les menus bagages, ſuivis de l'Artillerie, qui prit le chemin de *Mulhberg*, excepté deux Brigades qu'il fit poſter de l'autre côté de la riviere d'Alb à droite & à gauche d'un pont par où devoit paſſer le gros des Troupes.

Toute l'Armée ſuivit l'Artillerie, paſſa les défilés, & après avoir traverſé la Riviere d'Alb, elle entra dans une belle plaine, par laquelle elle marcha ſur onze colomnes. Le Marquis *d'Hautefort* fut chargé de l'arriere-garde, & de retirer à propos les Troupes qui étoient dans *Durlach*, & dans les poſtes avancés; ce qu'il fit avec tant de précaution & de ſageſſe qu'il

qu'il passa tous les défilés & la riviere d'Alb, puis joignit le gros de l'Armée sans que les Ennemis s'en fussent apperçus. 1707.

L'armée arriva de bonne heure le 29. Août à *Rastat*, où elle campa, la droite à *Kupenheim*, la gauche vis-à-vis *Rastat*, aboutissant à un ravin, d'où elle faisoit un crochet, qui alloit jusqu'à un bois derriere elle, le terrain n'étant pas assez étendu pour faire une ligne droite. Le Village de *Nierder-Bihel* étoit dans le centre, & devant elle la riviere de Murg, qui regnoit tout du long.

Le Maréchal de *Villars* fit remonter le pont qu'il avoit sur le Rhin, de *Lauterbourg* à *Munichausen*, afin de communiquer plus aisément avec les Lignes de la Lauter. Il fit revenir les gros bagages & renvoya au *Fort-Loüis* les quatre piéces de canon de vingt-quatre & en fit revenir à la place dix de quatre.

Dès que les Ennemis se furent apperçus de la retraite du Maréchal de *Villars* (ce qu'ils ne firent qu'à la pointe du jour) ils décampérent le 30 de *Kretzin*

1707. *zingen*, & ſe poſterent le long de la riviere d'Alb : un parti de Houſſards que le Maréchal de *Villars* avoit envoyé pour les obſerver, prit à l'avant-garde de leur Armée le Comte de *Wolbrand*, adjudant Général de l'Empereur.

Le 2. Septembre le Marquis de *Bareith* quitta l'Armée Impériale, ſuivant la permiſſion qu'il en avoit demandée, ſous pretexte de ſon grand âge, & de ſon indiſpoſition. Il en laiſſa le commandement au Général *Grunsfeld*, juſqu'à l'arrivée du Comte de *Thungen* qui étoit à *Philipsbourg*, & auquel il avoit écrit de le venir prendre, en attendant le Duc *d'Hanover*, qui étoit parti de ſes Etats, & qui avoit avec lui deux de ſes Régimens.

Le Maréchal de *Villars* reçût dans ce tems-là la nouvelle de la levée du ſiége de *Toulon*, dont il fit faire dans ſon Camp des réjouïſſances par une triple décharge de toute ſon Artillerie, & de toute la Mouſquetterie.

Comme cette affaire fit alors un grand bruit en Europe, & que cette entrepriſe avoit donné des eſpérances fla-

flateuſes aux Ennemis d'avoir entrée & un pied dans le Royaume par la priſe de *Toulon*, on croit néceſſaire d'en rapporter ici certaines particularités. 1707.

On a déja vû comme le Duc de Savoye n'avoit pas voulu d'abord donner dans ce projet ; mais les ſommes promiſes par la Reine d'Angleterre & & par les Hollandois l'avoient déterminé pour cette expédition. Ces ſommes devoient lui être payées, la moitié en entrant en Provence & l'autre moitié après la priſe de *Toulon* : & ces ſommes étoient, ſuivant qu'on lui avoit aſſuré, ſur la Flotte qui étoit dans la Méditerranée pour aider à cette expédition. Séduit par cette eſpérance, ce Prince partit avec ſon Armée, entra en Provence, & vint faire le ſiége de *Toulon*.

Dès que le Roi eut appris ce projet & la marche de ce Prince, il donna ſes ordres pour renforcer l'Armée du Maréchal de *Teſſé*, & reſolut d'y envoyer Meſſieurs les Ducs de Bourgogne & de Berry, pour que les peuples de cette Province puſſent avoir confiance & être raſſurés par la préſence de ces

1707. Princes. Sa Majeſté envoya en même tems ordre au Duc de *Bervvick*, qui étoit en Eſpagne, de ſe rendre en Provence avec un détachement de 4000. Hommes de ſon Armée.

Mais toutes ces précautions devinrent inutiles par la manœuvre du Maréchal de *Teſſé*, qui fit lever le ſiége, & obligea le Duc de *Savoye* de s'en retourner au plus vîte, après avoir perdu près de quatorze-mille Hommes de ſon Armée. Ce Prince fut auſſi ſenſible à cette mortification qu'au manquement de parole de la Reine d'Angleterre & des Hollandois, qui ne lui donnerent aucunes des ſommes qu'on lui avoit promiſes.

Le Roi en apprit la nouvelle au moment que les Princes alloient partir pour la Provence. Le Duc de *Bervvick* ayant reçu les ordres de la Cour, donna à commander le détachement de quatre-mille Hommes à *d'Arennes*, Lieutenant-Général, lui recommandant de faire la plus grande diligence qu'il pourroit; & il prit les devans pour être en Provence auſſi-tôt que les Princes. Mais arrivé à *Béziers*, il apprit la le-

levée du siége de Toulon, que le Duc de *Savoye* s'en étoit retourné, & que les Princes ne venoient plus, & il reçut en même tems un ordre de la Cour de s'en retourner en Espagne. Il partit sur le champ pour s'y rendre, & trouva près de Toulouse *d'Arennes* avec le détachement qu'il fit revenir sur ses pas. 1707.

Le troisiéme de Septembre, le Maréchal de *Villars* détacha le Marquis de *Vivans* avec treize Escadrons, pour aller camper à l'entrée de la vallée *d'Offenbourg*, donner de l'inquiétude aux Ennemis du côté des Montagnes noires, & en tirer des contributions. Depuis le premier de Septembre jusqu'au 3, les partis de Houssards & d'Infanterie prirent aux Ennemis cent-cinquante chevaux.

Le Maréchal de *Villars* fit travailler à rétablir d'anciens retranchemens que M. de *Turenne* avoit fait faire autrefois. Ils couvroient la droite de l'Armée par de-là *Kupenheim*, & empêchoient qu'on ne la prit en flanc. Il fit faire aussi quelques retranchemens devant le jardin de *Rastat* pour cou-

1707. vrir deux Brigades d'Infanterie qui y étoient campés.

Il avoit donné ordre au Marquis de *Vivans* de mettre cent-cinquante Hommes dans le Château *d'Hornberg*, pour être maitre de la gorge de la Kintzig, & s'en ſervir lorſqu'il jugeroit à propos, ce qu'il éxécuta.

Les Ennemis qui en connurent la conſequene, y firent marcher par le derriere des montagnes le Duc de *Wirtemberg* avec quatre-mille Hommes, & quelques piéces de Canon & avancer un Corps de Troupes à *Bibrach* dans la gorge. Le Marquis de *Vivans* y marcha auſſi-tôt avec ſes treize Eſcadrons & les fit retirer vers *Hornberg* qu'ils attaquerent. Le Capitaine qui y commandoit ſe voyant aſſiégé par un ſi gros Corps, & n'étant point à portée de recevoir du ſecours, ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa Garniſon, après avoir été battu quelques jours par du canon.

Le 8. le Maréchal de *Villars* envoya le Régiment de Bel-iſle Dragons, à *Neubourg*, prés *d'Hagenbach*.

Les

Les Armées reſterent tranquilles dans cette ſituation, ſans qu'il ſe paſſât rien que dans les fourages où dans les partis, où il arrivoit toujours quelques eſcarmouches. Les Ennemis ſçachant que M. de *Quaadt* avoit mis dans l'Egliſe de *Kandel*, devant les lignes de la Lauter, un poſte de vingt hommes, commandés par un Lieutenant, y envoyerent le 17 de Septembre, un Détachement de *Landau* qui l'attaqua; mais il fut repouſſé après avoir perdu bien du monde. 1707.

Ce même jour le Duc *d'Hanover* joignit l'Armée Impériale pour en prendre le commandement. Il amena avec lui deux-mille hommes de Pruſſe. Le lendemain il tint un grand conſeil de Guerre pour ſçavoir ce qu'il pourroit faire; il viſita toutes les avenuës de ſon Camp, & reconnut qu'on pouvoit faire le long de la Riviere d'Alb, depuis le Rhin juſqu'à la montagne, de nouvelles Lignes qui n'auroient qu'environ deux lieües d'étenduë, & que l'on pourroit les garder plus aiſément & avec moins de monde que les Lignes de *Bihel*.

1707. Le Prince de *Bade* avoit eu les mêmes vûës ; mais deux raiſons lui firent préférer le terrain de *Bihel*, & de *Stolhoffen*. La premiere, afin d'étendre d'avantage ſes frontieres, & d'y renfermer *Raſtat*, ſon ſéjour ordinaire ; & la ſeconde, de reſſerrer d'avantage les François du côté de *Strasbourg*, & d'empêcher la Garniſon du *Fort-Louis* de paſſer le Rhin pour faire des courſes dans le Pays de *Bade*, afin d'ôter ce paſſage aux Armées de France.

Le Duc *d'Hanover*, en attendant qu'il pût faire travailler à ces Lignes, forma un autre deſſein, ſçavoir de ſe ſaiſir par ſurpriſe du poſte *d'Hagenbach* qui étoit de l'autre côté du Rhin, par le moyen d'un détachement des Garniſons de *Philipsbourg* & de *Landau*, afin de pouvoir faire en cet endroit un pont ſur le Rhin.

Il y auroit fait paſſer une partie de ſon Armée, dans la vûë d'obliger le Maréchal de *Villars* de repaſſer ce fleuve; mais M. de *Villars*, informé de ce projet, en empêcha l'éxécution en y envoyant M. de *Pery* avec neuf

neuf Eſcadrons. M. de *Quaadt* avoit ordre de rejoindre avec ſix Bataillons Suiſſes. 1707.

Le Régiment de *Lautrec*, Dragons, qui avoit été détaché de l'armée pour aller en Provence, eut ordre d'aller joindre le Marquis de *Vivans* près d'*Offenbourg*. Son Camp ayant reſté long-tems dans le même endroit, contre la coutume ordinaire d'un Camp volant, qui ne doit jamais reſter pluſieurs jours dans la même ſituation, fit naître le projet au Duc *d'Hanover* de le ſurprendre.

Il détacha pour cet effet deux mille chevaux d'élite, & autant d'Infanterie choiſie, aux ordres du Comte de *Mercy* & du Prince de *Lobkovvitz*, qui après une marche de vingt-cinq lieües par derriere les montagnes, deſcendirent dans la plaine *d'Offenbourg* par la vallée *d'Oberkirch*. Le Marquis de *Vivans*, qui en avoit eu avis, avoit pris toutes les meſures convenables pour n'être pas ſurpris. Il avoit chargé les baillifs, ſous peine d'éxécution militaire, de l'avertir des Troupes qui paſſeroient dans leurs gorges.

1707. Le 23 les Baillifs lui donnerent avis qu'un détachement des Ennemis s'avançoit dans la vallée *d'Oberkirch*. Il y envoya, comme il faiſoit journellement, des partis pour aller à la découverte. Il chargea *Bonnet*, Capitaine de Houſſards, qui étoit fort entendu, d'aller bien avant dans cette vallée : ce qu'il fit, & ne revint qu'à onze heures du ſoir. Il l'aſſûra qu'il n'avoit rien trouvé : ce qui fit qu'il crut pouvoir dormir en ſûreté. Une partie de la Cavalerie ſe diſpoſa d'aller au fourage le lendemain matin.

Malgré ces précautions, le 24. à la pointe du jour le Comte de *Mercy* approcha de ſon Camp à la faveur d'un broüillardqui lui fut favorable ; il ſeroit même entré dans le Camp de M. de *Vivans* ſans être apperçû, ſi par bonheur le Régiment de *Flavacourt*, Dragons, qui étoit au fourage à pied avec ſes armes, ne ſe fût jetté dans quelques anciens retranchemens d'où il fit feu ſur les Ennemis, ce qui avertit de leur approche les Troupes qui étoient dans le Camp.

Elles monterent à cheval, la plûpart

à

à crud, & elles formerent quelques Troupes qui firent ferme quelque temps; mais comme elles ne combattoient que par pelotons, parceque la supériorité des Ennemis les empêchoit de se joindre, elles furent obligées d'abandonner leur Camp & de se retirer sous *Kell.* Le Comte de *Choiseul*, beau-frere du Maréchal de *Villars*, à la tête de son Régiment, favorisa beaucoup cette retraite, ayant rompu deux fois quelques Escadrons des Ennemis. 1707.

Le brouillard qui causa ce malheur au Marquis de *Vivans*, fut le salut de ses Troupes, dont il ne perdit que trois-cent Hommes, environ autant de chevaux, & une grande partie des équipages. La perte auroit été plus grande, si les Ennemis les avoient poursuivis, aulieu de s'amuser au pillage. Ils ne resterent que trois quarts d'heure dans le Camp qu'ils pillerent, & se retirerent ensuite fort vîte.

Le 24. M. *d'Imecourt* qui avoit eu ordre de ramener à l'Armée du Maréchal de *Villars* les troupes qu'il conduisoit en Provence, reçut ordre de ce

1707. Général de camper à *Stolhoffen* avec le Régiment de Lorraine, Infanterie, celui de Bretagne, Dragons, & celui de Navarre qui le joignit quelque temps après.

L'Armée des Ennemis fit un mouvement le 29. pour ſe camper dans le même lieu plus régulierement, leur droite ayant été obligée de ſe retirer des marais qui étoient devenus impraticables par les pluyes qui étoient tombées depuis quelques jours. Il leur arriva encore ce même jour deux Régimens d'Infanterie.

Le premier Octobre, les Troupes du Marquis de *Vivans* reçurent ordre du Maréchal de *Villars* de partir de *Kell* pour aller à *Wiersheim*, & de là ſur les lignes de la *Lauter*. Le Comte *du Bourg*, comme Directeur Général de la Cavalerie, alla le 2. à *Strasbourg*, pour travailler à mettre les Troupes de M. de *Vivans* en état de ſervir le reſte de la campagne.

Le Capitaine *Boduchou* prit ce même jour à la tête du Camp des Ennemis un Capitaine d'Infanterie, un Lieutenant de Cavalerie, vingt che-

vaux

vaux & ſix ou ſept Cavaliers : en cinq jours de temps il battit cinq partis des Ennemis. 1707.

Le Duc *d'Hanover* fit commencer à travailler à une ligne qui prenoit depuis les Montagnes au-deſſus *d'Etlingen*, & qui couvrant cette Ville, regagnoit enſuite la riviere d'Alb, & alloit de là au Rhin. Il ſurvint une eſpece de maladie contagieuſe parmi les hommes & les chevaux de l'Armée ennemie.

Le 8. Octobre le Maréchal de *Villars* envoya les Régimens de Dragons de *Liſtenay*, *Pezeux*, & de *St. Cernin* camper à *Bihel*, où Mr. *d'Imecourt* marcha, & il eut ordre de renvoyer le Régiment de *Bretagne*, Dragons, & ceux de Lorraine & de Navarre, Infanterie.

Le Maréchal de *Villars* alla ce même jour à *Weiſſenbourg* pour viſiter les Lignes.

Le 10. il envoya la Brigade de *St. Micaut*, compoſée de ſept Eſcadrons, à *Bihel*, ſous les ordres de M. *d'Imecourt*. Il ne ſe paſſa rien juſques au 22. ſi non que nos Houſſards continuant

1707. nuant leurs courſes, enleverent aux Ennemis une grande quantité de chevaux

Ce même jour le Maréchal de *Villars* fit enlever par Mr. de *Peri* un poſte de cinquante Hommes, que les Ennemis avoient dans l'Iſle de *Dachſtand*: on leur tua vingt hommes, & le reſte fut fait priſonnier.

Le 19. Octobre le Maréchal de *Villars* ayant reçu les ordres de la Cour pour les quartiers d'hyver, & ayant conſommé tous les fourages des environs de *Raſtat*, à plus de cinq à ſix lieües à la ronde, outre que les ouvrages de *Stellingen* étoient achevés, quitta enfin ce Camp : ſon Armée marcha ſur quatre colomnes. Elle alla camper à *Schvvartzach*, la droite à *Lichtenau*, la gauche à *Stolhoffen*, & le centre vis-à-vis *Schvvartzach*, où étoit le quattier général, couvert par quelques Bataillons.

Le Maréchal de *Villars*, alla le 30. Octobre à *Strasbourg*, & laiſſa le ſoin au Comte *du Bourg*, de mettre les Troupes dans les quartiers d'hyver qui leur étoient deſtinés.

Le

Le Maréchal de *Villars* trouva à propos de reſter à *Strasbourg* pendant l'hyver avec le Comte *du Bourg*, deux Maréchaux de Camp, & l'Etat Major; il y garda cent chevaux d'Artillerie pour atteler vingt piéces de canon, dont les munitions pour les ſervir devoient être portées, en cas de beſoin, par des chariots de Payſans. 1707.

Voilà le détail d'une Campagne qui fut des plus glorieuſes à la France & pour le Maréchal de *Villars*, qui en eut tout l'honneur. Il en conçut lui ſeul le projet, qu'il mit enſuite en éxécution.

Cette Campagne fut des plus préjudiciables à l'Empire, qu'elle mit dans de grandes allarmes. Le Maréchal de *Villars*, par ſon habileté força les rédoutables Lignes de *Stolhoffen*, qui étoient regardées comme impénétrables; il mit à contribution la partie d'Allemagne qui eſt depuis le Lac de *Conſtance* juſqu'à *Mayence*, contenant plus de ſoixante-dix lieües de Pays; & depuis *Nuremberg* juſqu'à *Francfort* & *Philipsbourg*, qui en contient près de ſoixante; outre les ſommes conſidérables

1707. dérables qu'il tira de tous ces Pays & qui furent plus que ſuffiſantes pour payer l'Armée du Roi, la faire ſubſiſter pendant toute la Campagne, & pour payer à tous les Officiers de cette Armée les billets de ſubſiſtance dont ils étoient ſurchargés. Le dommage que tous ces cantons ſouffrirent fut inconcevable, principalement le *Virtemberg*, le Pays de *Bade*, de *Durlach* & le Palatinat; & il ſe fit rendre les priſonniers de la ſeconde Bataille *d'Hochſtet* détenus dans toutes ces Villes.

Cette Campagne fut auſſi avantageuſe à la France par la levée du ſiége de Toulon, la Bataille *d'Almanza* en Eſpagne, gagnée par le Maréchal de *Bervvick*, & la priſe du Château de *Lerida* en Eſpagne par le Duc *d'Orleans*.

Mais tous ces avantages furent contrebalancés par la mort du Maréchal de *Vauban*, arrivée ſur la fin de cette année, dont la perte eſt irréparable. Ce grand homme ſi habile dans l'art d'attaquer & de défendre les Places, avoit pouſſé cette partie de

l'art

l'art militaire à un degré de perfection que nul autre ne peut égaler, & ſa mémoire ſera toujours chere & reſpectable au Royaume. 1707.

Il ne fut queſtion au commencement de cette année que des préparatifs néceſſaires pour la Campagne prochaine. 1708.

Le Duc de *Baviere* avoit des intelligences ſecrettes dans *Ypres* & dans *Gand*. Le Roi jugea à propos d'en profiter, voyant l'avantage qu'il y auroit d'ôter aux Ennemis deux Places ſi importantes. Il donna pour ce ſujet ſes ordres pour la Campagne prochaine, & il nomma en même temps les Généraux pour commander ſes Armées.

M. le Duc de *Bourgogne* ayant témoigné au Roi l'envie qu'il avoit d'aller commander l'Armée en Flandre, fut nommé Généraliſſime de cette Armée, & le Duc de *Vendôme* ſous lui. Le Duc de *Berry* y fit ſa premiere Campagne.

L'Electeur de *Baviere*, qui avoit l'année derniere commandé en Flandre, pour ne pas ſe trouver en ſecond, alla commander l'Armée ſur le Rhin, & ſous lui le Maréchal de *Bervvick*.

L

1708. Le Duc d'Orleans retourna en Eſpagne y commander l'Armée & ſous lui le Comte de *Bezons* que le Roi fit Maréchal de France.

Le Duc de *Noailles* fut nommé pour commander celle de Catalogne.

Le Roi avoit appris les deſſeins du Duc de *Savoye* de pénétrer en Dauphiné, & de pouſſer juſqu'à *Lyon*, pour faire contribuer cette Ville, de laquelle il eſpéroit tirer de grandes ſommes. Ce Prince comptoit ſi fort d'y reüſſir, qu'il s'en étoit vanté publiquement, eſpérant que Sa Majeſté, par la grande quantité de Troupes qu'elle avoit employé ailleurs, ne pourroit en avoir aſſez pour lui oppoſer.

Le Roi ne ponvoit véritablement avoir en Dauphiné que 15. mille hommes, & il jugea à propos d'en donner le commandement à un Général dont l'habileté & la valeur puſſent ſuppléer au nombre. Il nomma pour cet effet le Maréchal de *Villars* & il lui dit en le lui apprenant :

» L'avantage que vous avez tou-
» jours eu ſur mes Ennemis en com-
» mandant mes Armées, me fait eſpérer
» qu'en

qu'en vous donnant le commande- « 1708.
ment de celle du Dauphiné, vous fe- «
rez échouer les deſſeins du Duc de Sa- «
voye ; mais elle ne peut être que de «
15 mille hommes : l'habileté d'un «
Général ſupplée ſouvent au nombre : «
c'eſt auſſi en la vôtre que j'ai une «
grande confiance. «

SIRE, lui répondit le Maréchal «
de *Villars*, la confiance & les bontés «
dont m'honore Votre Majeſté, me «
font deſirer avec ardeur des occaſions «
à les pouvoir mériter ; je ne puis lui «
offrir que le zèle d'un de ſes plus fi- «
déles ſujets, qui ne trouvera jamais «
rien d'impoſſible pour ſon ſervice. Je «
n'ignore point le deſſein qu'a for- «
mé M. le Duc de Savoye ſur le «
Dauphiné & ſur la Ville de Lyon, «
qui eſt déja dans de grandes allarmes ; «
mais j'oſe aſſurer d'avance à Votre «
Majeſté que je l'empécherai de le met- «
tre en éxécution, & que je le ferois «
repentir de l'avoir conçû, ſi l'armée «
que je vais commander eut été un »
peu plus forte. «

Le Roi l'aſſûra qu'il ne pouvoit lui donner d'avantage de Troupes, mais qu'il

1708. qu'il lui ſuffiſoit de faire échouer les deſſeins du Duc de *Savoye* comme il le promettoit.

Les diſpoſitions ou étoient alors les Ecoſſois en faveur du Roi *Jacques* III. firent prendre la réſolution au Roi de leur prêter ſecours, pour obliger la Reine *Anne* à rappeller en tout ou en partie les Troupes qu'elle avoit en Flandre, pour prévenir les ſuites facheuſes d'une guerre civile qu'on alloit déclarer dans ſes Etats.

Le Roi fit préparer une Flotte, commandée par M. de *Fourbin*, & ſur laquelle devoit s'embarquer le Roi *Jacques* avec des Troupes, & le Comte de *Matignon*, Lieutenant-Général. Sa Majeſté remit à ce Roi un brevet de Maréchal de France pour le Comte de *Matignon* qui ne devoit le reçevoir & être reconnu en cette qualité, que lorſque la Flotte auroit fait voile & ſeroit en pleine mer.

La Flotte fut prête & en état de partir au mois de Mars; mais lors de l'embarquement le temps devint ſi contraire que *Fourbin* repréſenta au Roi *Jacques* le danger évident qu'il y auroit

auroit à partir, que la Flotte seroit dispersée ou échoueroit immanquablement. Le Roi *Jacques* auroit volontiers suivi le Conseil de *Fourbin*, si le Comte de *Matignon*, pour son intérêt particulier, n'eût pressé ce Roi de s'embarquer & de partir, sur le prétexte du danger ou étoient les Ecossois qui s'étoient déja déclarés, & qu'on devoit tout hazarder pour aller promptement à leur secours; ce qui détermina ce Roi à partir, avec un si mauvais temps, que la Flotte fut dispersée & contrainte de rentrer dans nos Ports. 1708.

C'est ainsi qu'échoua cette expédition, dont le succès devoit procurer un grand avantage au Roi *Jacques* & à la France.

Le Roi *Jacques* à son retour fut en Flandre, faire la Campagne de cette année en qualité de volontaire, sous le nom de Chevalier de *St. George*; le Maréchal de *Matignon* y alla aussi servir sous M. le Duc de *Bourgogne*.

Le Prince *Eugene* qui commandoit l'Armée des Ennemis sur la *Moselle*, ayant passé en Flandre avec une partie

1707. tie de ſes Troupes, le Maréchal de *Bervvick* eut ordre de joindre le Duc de Bourgogne avec un détachement de ſon Armée.

Celle de Flandre paroiſſoit devoir y faire une Campagne des plus heureuſes, commandée par le Duc de *Bourgogne*, ſecondé du Duc de *Vendôme* & de trois Maréchaux de France, du Duc de *Berry*, & d'un Roi ſervant en qualité de volontaire : tout cela formoit un ſpectacle qui donnoit de l'émultation aux Troupes, & promettoit des ſuccès heureux ; mais l'évenement détruiſit ces flateuſes eſpérances.

Nous ſurprîmes *Gand* au commencement de cette Campagne ; mais nous manquâmes *Ypres* ; l'affaire *d'Oudenarde*, arrivée le 10 Juillet, nous fut ſi déſavantageuſe, qu'elle donna moyen aux Ennemis d'aſſiéger *Lille*. Le ſiége de cette Place fut fort long ; le Maréchal de *Boufflers*, qui s'y étoit jetté, fit une vigoureuſe & longue réſiſtance ; il fut obligé à la fin de ſe rendre, faute d'être ſecouru, & ayant reçû ordre de capituler.

L'en-

L'entrepriſe que nous fimes ſur *Ath* & ſur *Bruxelles* fut manquée, & les Ennemis nous reprirent ſur la fin de la Campagne *Gand* & *Bruges*. Si cette Campagne en Flandre nous fut malheureuſe, il n'en fut pas de même ailleurs. 1708.

Sur le Rhin, depuis le départ du Prince *Eugene* & du Maréchal de *Bervvick*, les Armées reſterent dans l'inaction, ſans rien entreprendre.

En Eſpagne le Duc *d'Orleans* fit une Campagne glorieuſe, il prit *Lerida*, *Tortonne*, & obligea pluſieurs Villes de rentrer ſous l'obéïſſance de leur légitime Roi.

En Catalogne le Duc de *Noailles* entra dans le *Lampourda*, d'où il chaſſa les ennemis, & les obligea à repaſſer la riviere du *Ter*, & à ſe refugier ſous le canon de *Gironne*, & il fit ſubſiſter ſon Armée toute la Campagne dans le Pays Ennemi.

L'on vient de voir ce que firent cette Campagne nos Armées en Flandre, ſur le Rhin, en Eſpagne & en Catalogne; voyons ce que fit le Maréchal de *Villars* en Dauphiné.

Dès qu'il fut arrivé à *Grenoble*, il apprit

1708. apprit que le Duc de *Savoye* s'avançoit pour pénétrer en Dauphiné, il ſe mit d'abord à la tête de ſon Armée pour aller au devant de lui, & l'arrêter ſur ſes pas

Un Lieutenant-Général de ſon Armée lui repréſenta qu'il convenoit mieux laiſſer entrer en Dauphiné le Duc de *Savoye*, parceque ne pouvant y venir que par des défilés, par leſquels il faudroit auſſi qu'il fit ſa retraite, on pourroit aiſément la lui couper, après qu'il les auroit paſſé, en ſe rendant maitre de ces défilés, & qu'il falloit pour cela ne pas mettre obſtacle à ſon paſſage, au contraire s'écarter, pour faciliter le moyen de le faire donner dans le piége.

» J'approuverois aſſez votre penſée, » lui répondit le Maréchal de *Villars*, » ſi mon Armée étoit le double plus » forte qu'elle n'eſt; je laiſſerois le Duc » de *Savoye* entrer dans le Dauphiné, » & me mettrois après, entre lui & » les lieux par ou il pourroit s'en re- » tourner; dans cette diſpoſition, » j'irois à lui & le ſerrerois de ſi près » qu'il ne pourroit refuſer d'en venir » aux mains. L'Ar-

» L'Armée n'eſt pas aſſez forte pour 1708.
» faire cette opération, à peine eſt-elle
» ſuffiſante pour garder deux ou trois
» paſſages. Cela étant, ſi je laiſſois entrer le Duc de Savoye en Dauphiné, « j'expoſerois les ſujets du Roi à un « pillage certain, & à des contributions, « ſans pouvoir l'empêcher de « faire ſa retraite par des endroits ou « je n'aurois pu m'étendre, faute « d'avoir aſſez de Troupes. «

Il convient mieux par toutes ces « raiſons, d'aller au-devant de lui, « & de ſe porter à tous les paſſages où « il ira ſe préſenter pour paſſer, & la ſituation du Pays nous facilitera par « tout le moyen de nous poſter ſi « avantageuſement qu'il aura lieu de « s'en repentir, s'il s'aviſe d'en vouloir découdre. «

Le Maréchal de *Villars* tint la même conduite toute cette Campagne. Le Duc de *Savoye* fit inutilement bien des tentatives pour pénétrer en Dauphiné, il trouva par tout des obſtacles ; le Maréchal de *Villars* l'obſerva de ſi près, & manœuvra ſi à propos, qu'il prévit tous les mouvemens que pou-

1708. pouvoit faire ce Prince : il voulut même par des détachemens engager une affaire générale ; mais le Duc de *Savoye* l'évita.

Ce Prince qui s'étoit flaté de faire contribuer le Dauphiné & la Ville de *Lyon*, étoit au déſeſpoir de voir ſes deſſeins avortés, & de ſe voir par tout arrêté par une Armée inférieure à la ſienne.

Il dit un jour : *Il faut que le Maréchal de Villars ſoit ſorcier pour ſçavoir tout ce que je dois faire ; jamais homme ne m'a donné plus de peine, ni plus de chagrin.*

Le Duc de Savoye ſe vit obligé de reſter toute cette Campagne dans ſon propre pays ; loin de pouvoir rien entreprendre, il fut contraint de ſe tenir ſur ſes gardes, pour empêcher que le Maréchal de *Villars* n'entrât dans ſes Etats.

Ce Prince qui avoit mis le Dauphiné & la Ville de Lyon dans les allarmes au commencement de cette Campagne, s'y trouva lui même ; ſur tout un jour qu'on vint lui dire que le Maréchal de *Villars* avoit reçu un renfort de dix mille hommes, & qu'il marchoit à lui. L'un

L'un étoit faux, mais il étoit vrai que le Maréchal de *Villars* étoit en marche avec un gros détachement de ſon Armée pour aller reconnoître celle du Duc de *Savoye*; ce Prince qui crut que c'étoit toute notre Armée, monta ſur une petite montagne pour la mieux reconnoître, il apperçut ſur une autre aſſez près, le Maréchal de *Villars* qui faiſoit ſigne à quelqu'un. Le Duc de *Savoye* crut que le geſte du Maréchal de *Villars* étoit pour lui, & ſe tournant du côté des Officiers qui l'avoient ſuivi, il leur dit: 1708.

Je ne comprends rien aux ſignes que fait le Maréchal de Villars; ſeroit-il aſſez fou de vouloir ſe battre avec moi?

Quelques jours après, cela fut redit au Maréchal de *Villars*; *je ſçais*, dit-il, *le reſpect que je dois à Mr. le Duc de Savoye; mais s'il me faiſoit une pareille propoſition, je ne ſuis pas homme à la refuſer.*

La Campagne étant finie, le Maréchal de *Villars* retourna à la Cour. Le Roi lui dit en le voyant: *Mr. le Maréchal vous êtes homme de parole, & je vous en ſçais bon gré.*

1709. *SIRE*, lui répondit le Maréchal de *Villars*, *j'aurois pû mieux faire ſi j'avois été plus fort.*

Les malheurs arrivés en Flandre la Campagne derniere, obligerent le Roi à faire de nouveaux efforts pour les réparer : ce fut de ce côté que Sa Majeſté fixa toutes ſes yuës & tous ſes projets pour la Campagne prochaine.

Il fut queſtion du Général qu'on mettroit à la tête de cette Armée, pour relever l'ardeur, & rétablir la confiance, qui étoient un peu ralenties par toutes les pertes que nous avions faites.

Le Roi ne voulut pas y renvoyer Mr. le Duc de *Bourgogne*, pour ne pas l'expoſer à un ſi grand danger, prévoyant bien qu'on ſeroit obligé d'en venir à une ſanglante bataille.

Le Duc de Vendôme étoit dans la diſgrace de Mr. le Duc de Bourgogne depuis l'affaire d'Oudenarde ; ce qui lui attira celle du Roi, qui ne l'employa pas cette année.

La Cour ſe trouvoit alors agitée par les cabales, chacun raiſonnoit ſur la ſituation de nos affaires en Flandre, ſur

ſur les opérations de la Campagne derniere, & ſur la diſgrace du Duc de Vendôme. 1709.

Il y en eut pluſieurs qui plaignirent ce Prince, ils regrettoient les ſervices qu'il auroit pû rendre & le juſtifioient hautement; ceux-là ne furent pas les favoriſés.

Les envieux de la gloire du Maréchal de Villars ne reſterent pas dans l'inaction; on voyoit qu'il n'y avoit guéres que lui, qui pût être choiſi pour commander l'Armée en Flandre.

Jaloux des nouveaux lauriers qu'il pourroit acquerir, & préférant leur ſatisfaction au bien du Royaume, ils ſongerent à prendre des moyens pour empêcher qu'il n'eût ce commandement.

Le diſcours qu'il avoit tenu à la Campagne derniere au ſujet du Duc de Savoye, fut pour eux un moyen favorable. Ils en rendirent compte à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & donnerent à ce diſcours un ſens ſi mauvais, que cette Princeſſe, qui avoit juſqu'alors témoigné pour le Maré-

709. chal de Villars, une eſtime privilégiée, ſe laiſſa prévenir contre lui; elle fit même entrer dans ſes ſentimens Mr. le Duc de Bourgogne.

Ce Prince, pour empêcher que le Maréchal de Villars n'eût le commandement de l'Armée de Flandre, propoſa au Roi de le donner au Maréchal de Berwick.

» Le Maréchal de Berwick eſt ca-
» pable de s'en bien acquitter, lui dit
» le Roi, & je lui donnerois volon-
» tiers ce commandement, ſi je n'é-
» tois convaincu que le Maréchal de
» Villars s'en acquittera encore mieux;
» il eſt heureux; il réüſſit dans tout
» ce qu'il entreprend; & il donne de
» l'émulation & de la confiance aux
» Troupes; c'eſt un homme comme
» celui-là qu'il faut à la tête de l'Ar-
» mée de Flandre.

Le Roi nomma quelques jours après les Généraux pour commander ſes Armées; le Maréchal de Villars fut deſtiné pour celle de Flandre. Sa Majeſté lui en apprit la premiere nouvelle, en lui diſant, qu'elle l'avoit choiſi par prédilection pour commander

der l'Armée de Flandre, dans l'eſpérance où elle étoit, que ſa préſence y rétabliroit les affaires. 1709.

Il eſt vrai auſſi de dire, qu'on a toujours envoyé le Maréchal de Villars aux endroits où les affaires étoient le plus en deſordre, & où il y avoit à entreprendre des expéditions très-difficiles, & dès qu'il y avoit réüſſi on l'ôtoit de-là pour l'envoyer ailleurs.

On croit néceſſaire d'en faire ici un petit détail, puiſque ces circonſtances font un honneur infini à la mémoire de ce grand homme.

Il étoit de la derniere conſequence de prêter ſecours à l'Electeur de Baviere qui s'étoit déclaré pour nous; pour cet effet, il étoit néceſſaire de pouvoir faire la jonction de nos Troupes avec celles de Baviere; l'entrepriſe étoit hardie & difficile à éxécuter, parce que le Prince de Bade, Général de l'Armée de l'Empereur, avoit fermé tous les paſſages par des Troupes retranchées qu'il y avoit mis.

On charge de cette expédition le Maréchal de Villars; il l'entreprend,

1709. il y réüſſit, il joint l'Electeur de Baviere, gagne la premiere bataille d'Hochſtet, & met ce Prince en état de tout entreprendre. Il n'a pas plutôt mis nos affaires ſur un bon pied en Allemagne, qu'on l'ôte de-là pour l'envoyer en Languedoc.

La guerre des Fanatiques avoit mis le Languedoc dans une grande déſolation, le tiers de cette Province étoit ſous les armes & révolté; & ces rebelles faiſoient des choſes ſi horribles, que tout ce Pays étoit dans la terreur & dans les allarmes. Le Roi ne pouvoit y envoyer aſſez de Troupes pour les réduire par la voye des armes.

Le Maréchal de Villars arrivé en Languedoc, ſe ſervit des voyes de douceur & de menaces ſi à propos, qu'il vint à bout de mettre fin à cette révolte, & de rendre à cette Province la paix & la tranquillité. Il fut d'abord après envoyé en Allemagne.

Les affaires y étoient en deſordre depuis qu'il avoit quitté ce Pays; la perte de la deuxiéme Bataille d'Hochſtet nous avoit fait abandonner

la

la Baviere ; l'Electeur étoit allé en Flandre, & notre Armée, campée ſur le bord du Rhin, étoit ſur la défenſive. 1709.

Le Maréchal de Villars, dans trois Campagnes y rétablit nos affaires, fit pluſieurs conquêtes ſur les Ennemis, qu'il mit ſur la défenſive, les battit en détail en pluſieurs occaſions, ſe fit rendre les priſonniers de la ſeconde Bataille d'Hochſtet, força leur lignes, regardées comme imprénables, & comme la barriere & la ſûreté de l'Empire, mit leur Pays à contribution, & pénétra ſi avant, qu'il donna de la crainte & de grandes allarmes à Vienne même, ſéjour de l'Empereur.

Dans le temps qu'il étoit occupé à tous ces progrès, on voulut l'ôter d'Allemagne pour l'envoyer en Italie ſous le Duc d'Orléans. Les repréſentations qu'il fit à la Cour firent révoquer cet ordre ; mais quand il eût rétabli les affaires en Allemagne, on l'envoya pour en faire autant en Dauphiné, où le Duc de Savoye, ſupérieur à nos Troupes depuis la perte

1709. de la Bataille de Turin, menaçoit de faire une irruption dans cette Province.

On vient de voir dans la Campagne derniere, comme il fit échouer les deſſeins de ce Prince, qu'il mit ſur la défenſive avec une Armée inférieure à la ſienne.

Le Roi l'ôte du Dauphiné pour l'envoyer en Flandre, où nous avions fait de grandes pertes. On va voir dans la ſuite de ces Mémoires de quelle maniere il y rétablit les affaires, & comme ſa préſence y étoit néceſſaire, puiſque dans quatre Campagnes il força les Ennemis, par les avantages qu'il remporta ſur eux, à faire une paix honorable à la France, qu'ils avoient juſqu'alors refuſée, ou n'offroient d'accorder qu'à des conditions onéreuſes au Royaume.

Dès que le Maréchal de Villars eût appris qu'il devoit aller commander l'Armée de Flandre, il ſe prépara pour s'y rendre.

Madame de Maintenon ayant ſçu que Mr. le Duc & Madame la Ducheſſe de Bourgogne étoient prévenus contre

contre le Maréchal de Villars, elle voulut en ſçavoir la raiſon ; & l'ayant appriſe, elle envoya chercher le Maréchal de Villars, qui n'eut pas de peine à ſe juſtifier, & à faire voir que c'étoit l'ouvrage de ſes ennemis. Cette Dame en parla à Mr. le Duc & à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & les fit revenir de leur prévention. 1709.

Le lendemain le Maréchal de Villars ayant été faire ſa cour à ce Prince & à cette Princeſſe, il reçut de leur part un accueil des plus gracieux.

Le Roi, avant le départ du Maréchal de Villars, le fit appeller pour conférer avec lui ſur les opérations de la Campagne prochaine ; Mr. le Duc de Bourgogne s'y trouva préſent.

Ce Prince dit, que les Bruxellois & ceux de Gand, ſupportoient avec peine la domination des Ennemis ; qu'ils ſe révolteroient & faciliteroient la priſe de leurs Villes, pourvû qu'ils fuſſent aidés & ſoutenus ; que ſi l'année paſſée on avoit manqué Bruxelles, on pourroit ne le pas manquer cette année, puiſqu'on avoit à préſent de-

1709. plus grandes intelligences dans ces deux Places, qui nous ſeroient d'un grand avantage dans ce Pays, ſi on pouvoit les acquerir.

Le Roi goûta cette propoſition, & ayant demandé là-deſſus au Maréchal de Villars ſon ſentiment, il lui dit :

» SIRE, on ne peut mieux faire » que ce que propoſe Mr. le Duc de » Bourgogne : je conviens que l'ac- » quiſition de Gand & de Bruxelles » nous ſeroit d'un grand avantage ; » puiſque ces deux Places nous facili- » teroient les moyens de faire de plus » grandes opérations ; mais il ſe pré- » ſente à mon eſprit de grands ſoup- » çons ſur l'éxécution de ce projet : » Je ſçai que le Prince Eugene eſt un » Général plein de ruſes & de fineſſes ; » je vois que nous avions l'année » paſſée des intelligences dans Bruxel- » les, avec des gens qui ont été dé- » couverts & châtiés du dernier ſup- » plice, ce qui doit avoir donné de la » crainte, & même de la terreur aux » Habitans de cette Ville : eſt-il na- » turel de penſer & de croire qu'il y

» ait

ait après cela des Habitans dans « 1079.
cette Ville qui vouluſſent avoir à «
préſent des intelligences avec nous, «
après les pertes que nous venons «
de faire ? Et ne doit-on pas plu- «
tôt penſer & croire que c'eſt le «
Prince Eugene qui fait agir ces gens- «
là pour nous ſéduire de cette eſpé- «
rance, & pouvoir par ce moyen «
nous faire donner dans un piége «
qu'il veut nous tendre ? Voilà SIRE, «
ce que je penſe là-deſſus. L'on pour- «
roit pourtant ſe ſervir de ces intelli- «
gences, quoique ſuſpectes, pour «
donner le change au Prince Eugene, «
& le faire tomber lui-même dans «
quelque piége. «

Le Roi ſe tourna du côté de Mr. le Duc de Bourgogne & lui dit : Ce « que vient de dire le Maréchal de « Villars eſt plus que vraiſemblable, « & j'approuve fort ſa penſée. SIRE, « lui répondit Mr. le Duc de Bourgo- « gne, je le penſe à préſent de même, « il m'a fait faire des réfléxions que « je n'avois pas encore faites ; mais « il ſeroit bon de ſçavoir ce que pen- « ſe Mr. le Maréchal ſur les opéra- «

1709. » tions qu'il convient de faire cette
» Campagne.

Le Maréchal de Villars dit alors au Roi : » Puiſque Votre Majeſté deſire » ſçavoir ce que je penſe ſur les opé- » rations de la Campagne, j'aurai » l'honneur de lui dire, que les En- » nemis énorgueillis des avantages » qu'ils ont eu l'année paſſée, cher- » cheront à faire de nouvelles con- » quêtes, & à ouvrir la Campagne par » quelque ſiége qu'ils entreprendront ; » il eſt de l'intérêt de Votre Majeſté, » & de la gloire de ſes armes, de les » arrêter. Je n'en vois pas de meilleur » moyen que de chercher l'occaſion » d'une Bataille ; je prendrai ſi bien » mes meſures, & j'agirai de manie- » re, que je puis me flater de la ga- » gner ſur eux. Par-là, je les arrête- » rai, & faciliterai le moyen de faire » nous-même des ſiéges, & de r'attra- » per les Places que nous avons per- » duës. D'ailleurs, SIRE, vos Trou- » pes ne manquent point d'ardeur ; » elles ne demandent que d'en ve- » nir aux mains avec les Ennemis, » & ce n'eſt que l'inaction qui puiſſe

» les

les ralentir. Cela eſt d'autant plus « vrai, que quand elles ont ſçu en « Flandre que je devois y aller, elles « en ont marqué de la joye en diſant : « *Si Villars nous commande, les Enne-* « *mis n'auront pas beau jeu, & nous les* « *battrons bien-tôt.* Il ſeroit bon de pro- « fiter de ces diſpoſitions. Voilà, SIRE, « la réſolution que j'avois pour la « Campagne prochaine. « 1709.

Le Roi lui dit : Je l'approuve « fort ; je vois même qu'on ne pour- « ra éviter d'en venir à une Bataille ; « ſi nous ne la recherchons pas, les « Ennemis prendront de-là avantage, « & viendront eux-mêmes nous la pré- « ſenter ; il faut les prévenir, je vous « en laiſſe le ſoin ; mais il faut vous « diſpoſer à partir bien-tôt, car il eſt « bon que vous entriez le premier en « Campagne. «

SIRE, je parts demain, répon- « dit le Maréchal de Villars, je n'at- « tendois pour cela que les ordres de « Votre Majeſté. «

Le Maréchal de Villars partit le lendemain. Arrivé à l'Armée, il en fit la revuë. Il la trouva bien com-

poſée

1709. poſée & en bon état ; mais il apprit que les Ennemis avoient reçu de nouvelles Troupes, & que leur Armée étoit plus forte que la ſienne. Il ne laiſſa pas de ſuivre ſon projet, qui étoit d'arrêter leurs progrès, & d'empêcher qu'ils ne fiſſent aucune entrepriſe.

Il avança vers eux, fit beaucoup de fauſſes marches pour leur donner de l'inquiétude, & les engager à une Bataille.

Il écrivit au Roi à la fin du mois d'Août ; » qu'il avoit mis les Enne-
» mis à un point qu'ils ne pourroient
» éviter une affaire générale, & qu'il
» comptoit que la Bataille ſe donne-
» roit dans peu ; que leur Armée étoit
» plus forte que la notre ; mais que le
» cœur & l'ardeur de nos Troupes
» nous rendoient ſupérieurs.

Le Roi apprenant cette nouvelle, parut être dans de grandes inquiétudes ſur l'événement ; il le témoigna même hautement, & la peine où il étoit de voir le Maréchal de Villars ſeul à la tête de cette Armée le jour d'une ſi grande affaire, qui ne pouvoit

voit être que fort ſanglante, & où il prévoyoit bien les affaires qu'il auroit, connoiſſant ſon activité & ſon ardeur à s'expoſer aux plus grands dangers. 1709.

Le Maréchal de Boufflers qui avoit donné l'année derniere de nouvelles marques de ſa capacité & de ſa valeur à la défenſe de Lille, & qui étoit toujours attentif à tout ce qui pouvoit plaire au Roi, voyant la peine où étoit Sa Majeſté, fit l'action d'un ancien Romain.

Il étoit plus ancien Maréchal de France que Mr. de Villars: Il offrit d'aller à l'Armée de Flandre pour y aider & ſeconder le Maréchal de Villars; de ſervir ſous lui, & à ſes ordres, & qu'il s'en feroit honneur; & d'oublier ſon ancienneté pour le ſervice de Sa Majeſté.

Le Roi témoigna au Maréchal de Boufflers combien il étoit ſenſible à l'offre qu'il faiſoit; qu'il lui donnoit une preuve bien grande de ſon zéle.

Sa Majeſté écrivit au Maréchal de Villars l'offre du Maréchal de Boufflers,

1709. flers : » qu'elle ſeroit aiſe qu'il l'a-
» gréât, pour qu'il eût un ſecond
» qui pût le ſoulager le jour de la
» Bataille, où il ne pouvoit avoir
» que bien des affaires.

Le Maréchal de Villars répondit au Roi : » Que l'offre du Maréchal
» de Boufflers étoit digne d'admira-
» tion, mais qu'il n'en avoit pas été
» ſurpris ; qu'il acceptoit volontiers
» ſon aſſociation, mais non pas ſa
» généroſité ; qu'il ſe feroit un hon-
» neur de lui déférer le commande-
» ment de l'Armée par rapport à
» ſon ancienneté, & encore plus
» par rapport à ſon mérite ; mais
» que s'il vouloit y être à temps, il
» n'en avoit pas à perdre, puiſque
» les Armées étoient poſtées de ma-
» niere à tarder peu d'en venir aux
» mains.

Le Maréchal de Boufflers partit pour l'Armée. A ſon arrivée le Maréchal de Villars voulut lui céder le commandement en chef, & n'être que ſous lui ; mais le Maréchal de Boufflers l'aſſura qu'il ne venoit que pour l'aider, ſervir ſous lui, & à ſes ordres ;

ordres ; & l'on vit alors entre ces deux Généraux une conteſtation d'autant plus ſinguliere & admirable, qu'on n'en voit point d'éxemple. 1709.

Le ſoir même de l'arrivée du Maréchal de Boufflers, le Maréchal de Villars ne vouloit point donner l'ordre ; il vouloit que ce fût le Maréchal de Boufflers qui le donnât, ce que celui-ci ne voulut jamais faire. Ils furent ſi long-temps à ſe complimenter là-deſſus, que le Maréchal de Villars craignant que ce retardement ne pût porter préjudice, dit à la fin au Maréchal de Boufflers : *Je vais donc le faire pour vous, & donner pour le nom du Saint, celui de votre Patron, & celui de la Ville qui vous a immortaliſé ;* & l'ordre fut *Louis-François*, & *Lille*.

Enfin cette généreuſe conteſtation ſe termina à convenir entr'eux qu'ils ſeroient tous deux Commandans en chef de l'Armée, ſans aucune primauté, & qu'ils concourroient de concert & unanimement enſemble au bien du ſervice.

1709. Bel éxemple pour les Officiers, qui négligent ſouvent le ſervice, pour ſoûtenir leur ancienneté, ou le commandement qu'ils ont.

Le Roi ayant appris cette conteſtation, en parla à ſon ſouper avec de grands éloges pour les Maréchaux de Villars & de Boufflers. Un Seigneur de la Cour qui étoit préſent dit au Roi :

SIRE, ce que font ces deux Généraux, attire l'admiration de tout le monde, même des gens d'Egliſe, qui les canoniſent d'avance, les voyant éxercer l'humilité qu'on nous prêche dans l'Evangile.

Le 11. Octobre fut le jour que cette Bataille, nommée de Malplaquet, ſe donna, qui doit être mémorable dans l'Hiſtoire, par les actions ſurprenantes de valeur & d'intrépidité de nos Troupes.

Le Maréchal de Boufflers commanda l'aîle droite, & le Maréchal de Villars l'aîle gauche ; l'affaire commença par quelques eſcarmouches & pluſieurs coups de canon.

Le

Le Maréchal de Villars ayant animé les Troupes par ſes diſcours, en attendant de le faire par ſon éxemple, & avec cet air martial qu'on lui a toujours vû dans les actions les plus périlleuſes, qui donne de la confiance & de grandes eſpérances aux Soldats, attaqua à la tête de ſon aîle gauche la droite des Ennemis. 1709.

Nos Troupes pleines de confiance, & animées par l'éxemple d'un ſi grand Général, chargerent avec tant de fureur que la premiere ligne des Ennemis fut bien-tôt culbutée ſur la ſeconde : le Maréchal de Boufflers en fit autant de ſon côté.

Le Prince Eugene & Mylord Marlborough ne pouvant rallier leurs Troupes de l'aîle droite, jetterent leurs derniers efforts au centre.

Le Maréchal de Villars qui vit que ſa préſence y etoit néceſſaire, y courut ſur le champ ; c'eſt-là où il ſe fit un feu & un combat dont on n'a jamais vû de ſemblable ; mais ayant appris qu'à ſon aîle gauche les Ennemis prenoient avantage depuis ſon abſence, il s'y tranſporta au plus vîte.

A ſon

1709. A ſon arivée tout fut rétabli ; il retourne au centre où étoit le plus fort du combat : enfin on le vit pluſieurs fois comme un Mars voler entre le plus grand feu des deux Armées, on ne voyoit que lui, il étoit auſſi l'ame & le mobile de toutes les grandes actions qui s'y firent.

Il s'expoſa trop pour ne pas eſſuyer les ſuites d'un courage démeſuré ; la victoire, qui avoit été juſqu'alors chancellante, commençoit à ſe déclarer pour nous, lorſque le Maréchal de Villars fut bleſſé à la cuiſſe au-deſſus du genou d'un coup de mouſquet ; la bleſſure fut ſi grande & ſi douloureuſe qu'il fut d'abord mis hors du combat & ſans connoiſſance ; l'on fut obligé de l'emporter évanouï.

Le Maréchal de Boufflers, qui de ſon côté renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à lui, fut obligé par ce changement de ſoûtenir long temps les efforts des Ennemis, qui avoient acquis une grande ſupériorité ſur notre aîle gauche & ſur notre centre par l'abſence du Maréchal de Villars.

Cela

Cela fit juger au Maréchal de Boufflers, de la néceſſité qu'il y avoit de faire ceſſer le combat, & de faire une ſi belle retraite qu'elle pût ſervir d'éxemple aux plus grands Généraux; il la fit avec un ſi grand ordre, que les Ennemis étonnés n'oſerent jamais l'attaquer, ni le ſuivre. 1709.

Le Maréchal de Villars revenu de ſon évanouïſſement, fut ſurpris de ſe trouver dans ſon lit, il ſe croyoit encore aux priſes avec les Ennemis; ſon premier ſoin fut de demander plutôt des nouvelles de l'Armée que de ſa bleſſure.

On lui dit que les Ennemis profitoient de ſon abſence, & que le Maréchal de Boufflers ſeroit peut-être obligé de battre en retraite.

Cette nouvelle ranima toutes ſes forces; il dit aux Chirurgiens qui commençoient à le panſer » de ſe dépêcher, qu'il vouloit, après avoir « été panſé remonter à cheval pour « retourner à l'Armée y rapporter la « victoire qu'il y avoit laiſſée. «

On lui repréſenta que ſes forces ne le lui permettoient pas, que même

1709. me ſa bleſſure étoit fort dangereuſe, & ſur laquelle on ne pouvoit rien s'aſſurer de poſitif qu'on n'eût ôté le premier appareil.

Le Roi ayant appris cette nouvelle, ne parut ſenſible qu'à la bleſſure du Maréchal de Villars, dont il craignoit les ſuites; mais deux jours après, il en eut des nouvelles qui le raſſurerent, & dont il fut ſi ſatisfait qu'il le marqua hautement en diſant :

Je viens d'apprendre que le Maréchal de Villars *ne riſque rien pour la vie; mais l'on craint qu'il n'en ſoit eſtropié : je viens de donner ordre pour qu'il ſe faſſe porter ici, dès que ſa bleſſure le permettra, afin d'en faire prendre plus de ſoin & d'avoir plus ſouvent de ſes nouvelles.*

A la fin de Septembre le Roi, pour lui donnner de nouvelles marques de ſes bontés, & de la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices & de ſa conduite en dernier lieu, érigea ſon Duché de Vaux-le-Villars en Pairie de France.

Le Roi d'Eſpagne, qui avoit une véritable eſtime pour le Maréchal de Villars

Villars, voulut auſſi dans le même temps lui en donner des marques en le faiſant Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe. 1709.

Enfin, ſa bleſſure allant un peu mieux, l'on trouva qu'il pouvoit ſe mettre en chemin, en ne faiſant que de petites journées ; il partit & arriva à Verſailles à la fin de Novembre.

Le Roi l'envoya ſur le champ viſiter & donner ordre à Maréchal, ſon premier Chirurgien, d'en avoir ſoin, & de lui en donner ſouvent des nouvelles.

L'on trouva que ſa bleſſure étoit en fort mauvais état ; cela provenoit du voyage, & l'on fut pendant quelque temps dans les allarmes ; le Roi même témoigna là-deſſus les inquiétudes où il étoit, & demandoit ſouvent dans la journée aux Seigneurs de la Cour, s'ils avoient été voir le Maréchal de Villars, & cela pour en ſçavoir plus ſouvent des nouvelles.

Les Ennemis du Maréchal de Villars n'eurent pas alors beau jeu : en fins Courtiſans ils diſſimulerent, voyant les empreſſemens du Roi pour ce Maré-

1709. Maréchal, & pour faire leur cour, ils alloient ſouvent chez le Maréchal de Villars en apprendre des nouvelles, pour être en état d'en donner au Roi lorſqu'il en demandoit.

Le Maréchal de Villars, moins occupé de ſa bleſſure que du ſervice du Roi, formoit des deſſeins & des projets pour la Campagne prochaine.

Il fit dire au Roi au commencement de cette année » que la bleſſure » qu'il avoit reçu le combloit de » gloire, par toutes les bontés dont » Sa Majeſté l'honoroit, qu'il ne deſi- » roit ſa guériſon que pour pouvoir » continuer à la ſervir, & qu'il ſacri- » fieroit toujours ſa vie pour elle; » qu'il avoit des choſes importantes » à lui communiquer pour ſon ſervi- « ce, mais que ſa bleſſure l'empê- » chant de pouvoir ſe préſenter de- » vant elle dans la décence & le reſ- » pect qu'il lui devoit, ne pouvant » marcher ni ſe tenir debout, il n'oſe- » roit prendre la liberté de ſe faire » porter dans le cabinet de Sa Ma- » jeſté, hors qu'elle ne le lui ordon- » nât expreſſément.

Le

Le Roi conſulta là-deſſus Maré- 1710.
chal, pour ſçavoir ſi le Maréchal de Villars ſe faiſant porter dans ſon cabinet, cela pouvoit faire mal à ſa bleſſure, ou retarder ſa guériſon.

Maréchal dit au Roi, que cela retarderoit non-ſeulement la guériſon, mais irriteroit & envenimeroit la bleſſure, qui ne l'étoit déja que trop.

Le Roi fit dire au Maréchal de Villars, qu'il ſe tranquillisât, qu'il ne vouloit pas abſolument qu'il ſortît de ſa chambre, qu'il iroit lui-même le voir, & lui ordonna de le recevoir ſur ſon lit de repos ſans en bouger, & qu'il en fît préparer un autre auprès pour lui, d'où ils s'entretiendroient enſemble.

Mr. de Turenne étoit le ſeul de ſes ſujets que le Roi avoit été voir: on en voit un autre éxemple dans la vie de Louis XIII. qui étant à Narbonne, alla à Taraſcon joindre le Cardinal de Richelieu, ſon premier Miniſtre, qui étoit malade; il fut le voir dans ſa chambre, & couchés tous deux, chacun ſur un petit lit, ils s'entretinrent long-temps enſemble.

1710. Ces deux viſites ſont remarquables par les preuves qu'elles donnent de la grande bonté d'un Roi envers ſon ſujet, qui en reçoit une gloire infinie, qui ne peut s'oublier dans la poſtérité la plus reculée. On doit juger par-là & par ces exemples de celle que reçut le Maréchal de Villars de la viſite que le Roi lui fit.

La réſolution que le Roi prit d'aller voir le Maréchal de Villars, donna matiére à bien des raiſonnemens à la Cour, & y augmenta le nombre des envieux de ſa gloire & de ſon mérite.

Le jour que le Roi alla chez le Maréchal de Villars, toute la Cour ſe rendit à l'appartement du Roi, pour avoir l'honneur de ſuivre Sa Majeſté.

Arrivé à l'appartement du Maréchal de Villars, avant que d'entrer dans ſa chambre, le Roi ſe tourna du côté de ſa Cour & dit: *Que perſonne n'entre; je veux être ſeul avec le Maréchal de Villars.* Ce fut un ordre irrévocable.

Le

Le Maréchal de Villars voyant entrer le Roi dans sa chambre, s'écria d'abord : *SIRE, Votre Majesté met le comble à ma gloire & à ses bontés, & l'honneur qu'elle me fait aujourd'hui me rappelle le bonheur du bon-homme qui lui fit dire ce Cantique que je puis dire comme lui. Nunc dimittis servum tuum domine, secundùm verbum tuum in pace.* En même temps il voulut faire un effort pour se lever, pour pouvoir mieux témoigner sa joie au Roi & son respect, mais Sa Majesté hâta le pas pour l'arrêter, l'empêcher, & l'obliger à se coucher, en lui disant : *Mr. le Maréchal, votre santé m'est trop chere pour ne pas m'opposer à tout ce qui peut lui faire mal; je vous la recommande, & le soin que vous en prendrez pour votre guérison, sera un nouveau service que vous me rendrez, auquel je serai très-sensible;* & en même temps Sa Majesté se coucha sur son lit de repos qui étoit préparé pour elle à côté du Maréchal de Villars. 1710.

L'entretien du Maréchal de Villars avec le Roi dura près d'une heure.

1710. Le Maréchal de Villars d'abord lui rendit compte de la derniere Campagne, des desſeins des Ennemis, & des moyens qu'il y auroit à prendre pour les faire échouer.

Enſuite il inſtruiſit le Roi des avis qu'il avoit eu » du grand crédit qu'a» voit acquis Mylord Marlborough » juſqu'à préſent, ſur l'eſprit de la » Reine Anne, & encore plus au » Parlement d'Angleterre, qui n'étoit » plus compoſé que de créatures de » ce Mylord, & dont la Reine com» mençoit à avoir de la jalouſie & de » l'ombrage, & ſur-tout de ſon air » d'indépendance qu'il commençoit » d'affecter; qu'il avoit appris cela » d'un Officier Anglois qui étoit pri» ſonnier, & qui n'étoit pas du parti » de ce Mylord.

» Que cela lui avoit donné occa» ſion de penſer, qu'on pourroit » profiter de ces heureuſes diſpoſi» tions pour procurer la paix, en » faiſant connoître à cette Reine, » que tant que la guerre dureroit, » Mylord Marlborough ſeroit ſoûtenu » de l'Empereur & même des Hollan» dois,

dois, qui le regardoient comme un « 1710.
homme très-néceſſaire; que le com- «
mandement d'une Armée lui pour- «
roit procurer les moyens de donner «
l'eſſor à ſon ambition; que toutes «
ces raiſons repréſentées à propos à la «
Reine Anne, ne pourroient que lui «
donner de plus grands ombrages, «
& la déterminer à faire une paix «
particuliere avec la France, vû que «
l'Empereur n'y acquieſceroit jamais, «
attendu que cette guerre n'eſt avan- «
tageuſe qu'à lui, puiſqu'elle ne lui «
coûte quaſi rien, & qu'elle ſe fait «
aux frais de la Hollande & de l'An- «
gleterre. «

Que ſi l'on peut, par toutes ces «
raiſons, engager la Reine à faire la «
paix, cela entraînera infailliblement «
celle de la Hollande & des autres «
Alliés, & que quand l'Empereur ne «
voudroit pas y acquieſcer, on l'obli- «
geroit à la demander bien-tôt, «
quand on n'auroit à faire qu'à lui. «

Le Roi fut agréablement ſurpris de ce projet, & dit au Maréchal de Villars: Ce projet eſt beau; mais « le moyen de le mettre en éxécu- «

1710. » tion ? Comment, & qui faire agir
» auprès de cette Reine ſans que cela
» ſoit ſçu ni paroiſſe ſuſpect ?

» J'ai auſſi penſé à cela, SIRE,
» dit le Maréchal de Villars ; vous
» avez en Angleterre Mr. le Maré-
» chal de Tallard, qui y eſt priſonnier
» de guerre depuis la ſeconde Bataille
» d'Hochſtet ; il a un eſprit fin & dé-
» lié : c'eſt celui qu'il vous faut pour
» négocier adroitement & ſecrettement
» cette affaire.

» Vous avez raiſon, lui répondit le
» Roi, je profiterai de votre avis ;
» mais je penſe qu'un plus long en-
» tretien pourroit nuire à votre ſan-
» té ; je m'en vais, je vous la re-
» commande, & de ſonger que vous
» m'êtes néceſſaire la Campagne pro-
» chaine.

On a vû dans la ſuite l'éxécution de ce projet, & l'on voit par-là que le Maréchal de Villars étoit auſſi habile dans le cabinet qu'à la tête des Armées, puiſque ſon génie & ſes exploits militaires rétablirent nos affaires, & procurerent à la France une paix dont elle jouït plus de 20. ans.

Les

Les Généraux d'Armée ne ſouhaitent guéres la paix, & l'on en a vû qui ont cherché à prolonger la guerre ; le Maréchal de Villars a toujours été moins ſenſible à ſes avantages qu'à ceux de ſa patrie : c'étoit la gloire des Romains, & c'étoit celle de ce grand Homme. 1710.

Le Roi en ſortant, dit à toute ſa Cour qui l'avoit attendu dans l'antichambre : *Le Maréchal de Villars a beſoin de ſe ménager ; car il n'eſt pas encore bien guéri.* Un Seigneur de la Cour, du nombre des envieux de la gloire de ce Maréchal, dit à Sa Majeſté : *On doit eſpérer qu'il le ſera bientôt ; la viſite dont Votre Majeſté vient de l'honorer eſt un grand remede.* Le Roi ſe tourna du côté de ce Courtiſan & lui dit : *Je ſouhaiterois fort que cela fût pour lui un remede efficace.*

La bleſſure du Maréchal de Villars allant tous les jours de mieux en mieux, il fit enregîtrer au Parlement de Paris les lettres d'érection de ſon Duché de Vaux-le-Villars en Pairie de France, que le Roi lui avoit accordées, comme l'on a dit, au mois

1710. de Novembre dernier ; il en prêta ſerment, & alla ſe faire recevoir & prendre ſéance au Parlement en cette qualité : ce fut le 7. Avril.

Le Roi ordonna qu'il y fût eſcorté d'un détachement de ſes Gardes : Ce fut un nouveau triomphe pour lui ; il alla au Parlement en Héros & en Conquérant, eſcorté par des Troupes, au ſon des trompettes & des tambours, & accompagné de plus de 200. Officiers qui ſe firent honneur d'être de ſon cortége.

Arrivé aux degrés du Palais, ſa bleſſure qui lui laiſſoit une foibleſſe au genou, l'obligeoit de ſe faire aider par ſes gens pour les monter ; mais il y eut deux Officiers qui voulurent avoir eux-mêmes la ſatisfaction de porter ſur leurs bras ce grand homme.

Entrant dans la Grand'-Chambre du Parlement, Mr. le Premier Préſident lui dit : *Mr. le Maréchal, il y a du temps que votre mérite vous deſtinoit la place que vous allez occuper, & que la juſtice & la bonté du Roi vous ont donnée.*

L'on

L'on ſçait de quelle maniere ſe fait cette réception ; on ne s'arrêtera pas à en faire le détail, venons à des choſes plus intéreſſantes. 1710.

Le Maréchal de Villars aſſura le Roi que ſa bleſſure étoit preſque guérie, & qu'il ſe ſentoit aſſez de forces pour faire la Campagne, ſi Sa Majeſté le jugeoit à propos.

Cette nouvelle m'eſt d'autant plus agréable, dit le Roi, *que j'attendois avec impatience que vous fuſſiez en état de prendre le commandement de l'Armee de Flandre, que je vous deſtine.*

Il partit le 12. May pour aller ſe mettre à la tête de l'Armée. Au moment de ſon départ il fut chez le Roi recevoir ſes ordres ; il reſta une heure enfermé avec lui ; & lorſqu'il ſortit, Sa Majeſté l'accompagna en parlant juſqu'à la porte de ſon cabinet, & lui dit devant tout le monde qui étoit dans la Chambre : *M. le Maréchal, je vous ſouhaite une heureuſe Campagne ; mais je vous prie de vous ménager.*

1710. *SIRE*, répondit le Maréchal de *Villars, je ſerois trop heureux de perdre la vie au ſervice de Votre Majeſté, en procurant la victoire à ſes armes ; je vais me mettre à la tête de ſon Armée pour chercher & combattre ſes Ennemis, dans le temps que je laiſſe Votre Majeſté au milieu des miens.*

Arrivé à l'Armée il la trouva bien inférieure à celle des Ennemis, qui avoient reçu une augmentation conſidérable de Troupes ; il ne pût mettre en éxécution les projets qu'il avoit fait pour cette Campagne.

Les Ennemis firent le Siége de Tournai : Le Maréchal de Villars vouloit leur faire lever le Siége, ce qui ne ſe pouvoit faire ſans en venir aux mains.

Il inſtruiſit le Roi de ſon deſſein, pour avoir là-deſſus ſon conſentement & ſes ordres ; mais Sa Majeſté qui ſçavoit que l'Armée des Ennemis étoit de beaucoup ſupérieure à la nôtre, jugea qu'il convenoit mieux dans cette poſition, de perdre cette Place, que d'hazarder une affaire, dont les ſuites auroient été fâcheuſes

ſes pour nous, ſi nous avions eu le deſſous. 1710.

Il écrivit au Maréchal de Villars de ne rien hazarder, & de s'en tenir à la défenſive; de ſorte que ce Général fut contraint, pour obéïr aux ordres du Roi, de modérer ſon ardeur, & de manœuvrer contre ſa coûtume ordinaire.

Après la Campagne, de retour à la Cour, & ſe préſentant devant le Roi, il lui dit : SIRE, *je ſuis bien excuſable ſi par ma ſoumiſſion & mon obéïſſance aux ordres de Votre Majeſté, je n'ai pû lui apporter de nouveaux lauriers.*

Le Roi qui avoit goûté le projet du Maréchal de Villars, dont on a déja parlé, écrivit au Maréchal de Tallard pour lui donner ſes ordres. 1711.

Le Maréchal de Tallard agiſſoit en conformité; mais il ne pouvoit encore s'aſſurer d'y pouvoir réüſſir : Le Roi en recevoit fréquemment des nouvelles par une correſpondance ſecrette qu'il avoit établi; mais ſi le Maréchal de Tallard donnoit quelquefois de grandes eſpérances, elles

1711. étoient détruites par les nouvelles d'après.

Dans cette ſituation flotante, entre l'eſpérance de réüſſir dans cette négociation & la crainte d'y échouer, le Roi voulut faire cette Campagne comme la précédente, & ne rien hazarder. Il communiqua ſon deſſein au Maréchal de Villars, en lui diſant qu'il lui avoit encore deſtiné le commandement de l'Armée de Flandre pour cette Campagne.

Il repréſenta au Roi » qu'une pa-
» reille conduite ne pouvoit que
» nous être préjudiciable ; que les
» Ennemis flatés de leurs avantages,
» ne voyant de notre part qu'une foi-
» ble réſiſtance, ſeroient en état de
» tout entreprendre.

Le Roi qui croyoit que par cette conduite il pourroit engager plutôt la Reine Anne à faire la paix, puiſqu'elle ne devoit point profiter des conquêtes que les Ennemis faiſoient en Flandre, quoiqu'il en coûtât beaucoup à l'Angleterre, perſiſta dans ſa réſolution.

Le

Le Maréchal de Villars partit pour l'Armée, où il eut le cruel chagrin de voir prendre aux Ennemis le Fort de Scarpe, Doüai, le Quesnoi & Bouchain, sans l'empêcher, ce qu'il auroit pû faire, quoique son Armée fût inférieure à celle des Ennemis; mais il étoit retenu par les ordres du Roi. 1711.

De retour à la Cour après la Campagne, il dit au Roi: SIRE, *les Ennemis ont gagné bien du terrein, & ils l'ont acquis à bon marché, puisqu'ils avoient à faire à un Général qui avoit les bras liés.*

Le Roi pour lui donner de nouvelles marques de la satisfaction qu'il avoit de ses services, lui donna le Gouvernement de la Provence, & des Villes & Forts de cette Province qui vaquoit par la mort du Duc de Vendôme, arrivée en Espagne, où le Roi l'avoit envoyé pour y rétablir les affaires.

L'année passée le Roi d'Espagne avoit perdu une Bataille, qui avoit procuré l'avantage à l'Archiduc d'aller jusqu'à Madrid.

Le

1711. Le Duc de Vendôme arrivé en Eſpagne avec les mêmes Troupes qui avoient été battuës, battit celles de l'Archiduc, & gagna ſur ce Prince une Bataille ſi complette, qu'il l'obligea à retourner au plus vîte à Barcelonne.

Le Roi apprenant cette nouvelle, dit, parlant du Duc de Vendôme : *Voilà un ſeul homme de plus qui produit un grand changement.*

Le Duc de Vendôme mourut après cette affaire en Eſpagne, d'une indigeſtion de poiſſon, dont il avoit trop mangé.

Le Maréchal de Villars alla ſe faire recevoir en Provence. Arrivé à Marſeille, le Corps de Ville lui préſenta un baſſin ſur lequel il y avoit une bourſe qui contenoit une groſſe ſomme, (ce qu'on a accoûtumé de faire à Marſeille à la réception des Gouverneurs.)

Les Marſeillois repréſenterent au Maréchal de Villars, que par rapport au temps préſent on avoit fait un effort pour faire cette ſomme ; que le temps étoit meilleur à la reception

de

de feu Mr. le Duc de Vendôme, qui cependant n'avoit pas voulu recevoir ce préſent. 1711.

Le Maréchal de Villars leur répondit : *Mr. le Duc de Vendôme étoit un homme admirable, mais non pas imitable ;* & il prit en même temps la bourſe qui étoit ſur le baſſin, qu'il fit diſtribuer enſuite aux pauvres honteux de cette Ville.

On ne s'arrêtera pas ici à faire le récit de tous les honneurs qu'on lui rendit à ſa reception dans toutes les Villes de cette Province, les Mercures de ce temps en font un ample détail ; & d'ailleurs nous avons à parler de choſes plus importantes dans l'année où nous allons entrer, qui fait l'année la plus glorieuſe pour le Maréchal de Villars, & la plus heureuſe pour la France.

De retour à la Cour, il trouva le Roi dans de grandes inquiétudes ſur la poſition de nos affaires en Flandre. Sa Majeſté avoit appris par le Maréchal de Tallard, que Mylord Marlborough, étoit dans la diſgrace de la Reine Anne, qu'il ne ſerviroit pas 1712.

1712. pas la Campagne prochaine, qu'elle devoit envoyer le Duc d'Ormond à ſa place en Flandre, & que cette Reine étoit diſpoſée à faire la paix avec la France.

En même temps il avoit appris que les Ennemis ſe diſpoſoient à faire le Siége de Landrecy, pour pouvoir pénétrer en France, où ils avoient réſolu de venir, ce qui donnoit de grandes allarmes à Sa Majeſté.

Le Roi nomma le Maréchal de Villars pour commander l'Armée de Flandre.

Les Ennemis du Maréchal de Villars qui ignoroient les ordres du Roi, qui l'avoient empêché les deux derniers Campagnes d'avoir aucun avantage ſur les Ennemis, crurent pouvoir parler hautement contre lui. Ils diſoient, que les Ennemis ſe diſpoſant d'entrer en France, le Roi envoyeroit apparemment le Maréchal de Villars pour les recevoir, & faire les honneurs du Royaume; mais dans peu ils changererent bien de langage.

La

Le Maréchal de Villars inſtruit de toutes ces railleries, les regarda ſi fort au-deſſous de lui, qu'il ne daigna pas les relever, ni y faire la moindre attention. 1712.

Avant le départ du Maréchal de Villars pour l'Armée, le Roi le fit appeller dans ſon cabinet & lui dit :

Toutes les conquêtes qu'ont fait « les Ennemis en Flandre, donnent « lieu de craindre qu'ils n'entrent « dans le Royaume ; je ſuis d'autant « plus perſuadé qu'ils ont ce deſſein, « que j'ai appris qu'ils ſe diſpoſent à « faire le Siége de Landrecy, qui eſt « la ſeule Place ſur la frontiere qui « peut les arrêter, après quoi ils n'au- « roient pas grand obſtacle pour venir « ici près ; c'eſt ce qui m'a fait pren- « dre la réſolution de partir d'ici & « d'aller me tenir à Chambord. «

Je vous envoye commander l'Ar- « mée de Flandre, avec plein-pouvoir « de faire tout ce que vous pour- « rez, & même les derniers efforts, « s'il eſt néceſſaire, pour arrêter leurs « progrès ; je laiſſe le tout à votre « prudence ; mais ſi vous ne pouvez « les «

1712. » les arrêter & avoir le deſſus, voici le
» parti que je prendrai & que je vous
» confie dans le ſecret.

» Je ferai venir la plus grande par-
» tie de l'Armée d'Allemagne, pour
» groſſir celle de Flandre, où je ferai
» rendre toute la Nobleſſe du Royau-
» me, que je convoquerai : Je me
» mettrai à la tête de cette Armée,
» je livrerai bataille aux Ennemis,
» & je périrai à la tête de ma No-
» bleſſe, plutôt que de ne pas vain-
» cre.

» SIRE, répondit le Maréchal de
» Villars, ce deſſein eſt digne d'un
» grand Roi & du plus grand des
» Héros ; mais je ferai les derniers
» efforts pour que Votre Majeſté ne
» ſoit pas obligée de le mettre en éxé-
» cution, ſa conſervation m'étant trop
» précieuſe & au Royaume.

» J'oſe prendre la liberté d'aſſurer
» Votre Majeſté qu'elle peut reſter à
» Verſailles en toute ſûreté ; car puiſ-
» qu'elle m'ordonne d'agir offenſive-
» ment, les Ennemis n'auront pas
» beau jeu cette Campagne, & Votre
» Majeſté peut s'aſſurer d'avance que
» j'aurai

j'aurai le deſſus ſur eux. Je parts, « & je mourrai plutôt que de ne pas « tenir la parole que j'oſe prendre la « liberté de donner à Votre Majeſté. « 1712.

Songez, Mr. le Maréchal, lui dit le Roi, *que vous m'êtes néceſſaire, & que vous devez par conſequent vous conſerver.*

Il partit pour l'Armée. Il trouva les Ennemis toujours ſupérieurs à nous, & qui ſe préparoient à faire le Siége de Landrecy; & dans l'Armée ennemie on ne parloit d'autre choſe que du quartier-d'hyver qu'ils eſpéroient de paſſer en France, où ils comptoient fermement de pénétrer après la priſe de Landrecy.

Les Ennemis firent le Siége de cette Place qu'ils preſſoient vivement; & pour empêcher qu'elle ne pût être ſecouruë, ils avoient campé le gros de leur Armée à Denain, où ils s'étoient retranchés, de maniere qu'on regardoit comme impoſſible de pouvoir les forcer. Cependant, on ne pouvoit aller au ſecours de Landrecy, ſans avoir auparavant forcé le Camp retranché de Denain.

C'étoit

1712. C'étoit une expédition délicate, périlleuſe & difficile à éxécuter ; mais elle étoit déciſive & de la derniere conſequence.

Le Maréchal de Villars, que les plus grands dangers, ni les plus grands obſtacles n'ont jamais arrêté, voyant la néceſſité de ſecourir Landrecy, & d'en faire lever le Siége, n'héſita pas un moment ; il fit battre la générale, & partit à la tête de ſon Armée, pour aller attaquer les Ennemis dans leurs retranchemens.

Ce fut le 24. Juillet. Arrivé à la portée du canon des Ennemis, il fit ranger ſon Armée ſuivant la diſpoſition qu'il avoit projetté de faire pour l'attaque, & la harangua en ces termes :

» Meſſieurs, les Ennemis ſont plus » forts que nous, ils ſont même re- » tranchés, mais nous ſommes Fran- » çois : il y va de l'honneur de la » Nation, il faut aujourd'hui vaincre » ou périr, & je vais moi-même vous » en donner l'éxemple.

Après quoi il partit à la tête des premieres Troupes pour s'approcher plus

plus près des retranchemens, & commencer l'attaque. 1712.

Nos Troupes y allerent avec tant d'ardeur & de valeur, animées par le diſcours & l'exemple de leur Général, que rien ne pût leur réſiſter; ils forcerent les retranchemens, & battirent les Ennemis qui perdirent bien du monde.

Cette victoire déciſive & qui fut le ſalut du Royaume, eſt celle qui a fait le plus d'honneur au Maréchal de Villars; dans les ſiécles à venir on ne l'oubliera jamais; & dans l'hiſtoire on connoîtra toujours le Maréchal de Villars ſous le nom du Vainqueur de Denain.

Une victoire devient imparfaite, quand on ne ſçait pas profiter des ſuites qu'elle procure. Le Maréchal de Villars qui a toujours ſuivi cette maxime des Romains, n'en reſta pas là; il avoit trop à cœur de faire lever le Siége de Landrecy, & de reprendre aux Ennemis ce qu'ils avoient acquis la Campagne derniere.

Pour

1712. Pour couper toute communication du gros de leur Armée avec celle qui faiſoit le Siége, il fut s'emparer du poſte de Marchiennes.

Le Prince Eugene qui vit que par cette manœuvre l'Armée ſe trouvoit ſéparée en deux, ſans qu'une partie pût prêter ſecours à l'autre, qu'il pourroit par-là être battu une ſeconde fois en détail, & qu'il lui étoit par conſequent impoſſible de pouvoir continuer le Siége de Landrecy, diſcontinua de le faire, & décampa au plus vîte de devant cette Place.

Le Maréchal de Villars n'étant pas encore ſatisfait de ce nouveau ſuccès & de cette ſeconde victoire, pouſſa vivement les Ennemis, & leur reprit le Fort de Scarpe, Doüai, le Queſnoi, & Bouchain; mais le cours rapide de ces victoires fut arrêté par la paix qu'elles nous procurerent.

La Reine Anne qui deſiroit de faire la paix avec la France, voulut engager les Hollandois de la faire auſſi; mais ils y mettoient des obſtacles par les demandes qu'ils faiſoient, & qu'on ne pouvoit guéres leur accorder.

Les

Les victoires du Maréchal de Villars en cette Campagne, les rendirent plus dociles ; ils acquieſcerent aux deſirs de la Reine d'Angleterre, ce qui entraîna le Duc de Savoye, & le Roi de Portugal ; de ſorte que la paix fut concluë & ſignée à Utrecht entre la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Hollande, le Roi de Portugal & le Duc de Savoye. 1712.

Dans ce Traité on avoit ſtipulé pour l'Empereur ; mais ce Prince ne voulut pas y acquieſcer, & il ſe prépara à continuer la guerre lui ſeul contre la France.

Le Maréchal de Villars, de retour à la Cour, fut d'abord chez le Roi lui rendre compte de la Campagne ; mais Sa Majeſté lui dit en le voyant :

Mr. le Maréchal vos victoires « nous ont procuré la paix ; c'eſt le « comble de votre gloire & celui de « mes deſirs, ce qui vous doit aſſurer « de la ſatisfaction que j'ai du ſervice « important que vous m'avez rendu « & au Royaume. «

» SIRE,

1712. SIRE, lui répondit le Maréchal de Villars, la plus grande gloire que » puiſſe acquerir un de vos Sujets, » eſt celle de pouvoir lui être utile; » & lui marquer ſon zéle; & c'eſt » celle qui me flate le plus.

Le Roi, pour laiſſer dans la famille du Maréchal de Villars, des marques à la poſtérité de la victoire de Denain, lui permit d'avoir du canon à ſa terre de Vaux-le-Villars.

Grace ſinguliere, & honneur que les Rois n'accordent guéres à leurs Sujets, hors à ceux qui ſe ſont ſignalés par de grandes actions, ou qui ont rendu de grands ſervices à l'Etat.

1713. Le Roi n'avoit plus de guerre que contre l'Empereur, qui n'avoit pas voulu acquieſcer à la paix, comme on vient de dire. Pour l'obliger à la faire, par la voie des armes, il envoya ſes meilleures Troupes du côté du Rhin, & cette Armée ſe trouva compoſée de plus de cent-mille hommes. Sa Majeſté en donna le commandement au Maréchal de Villars.

Le

Le jour de ſon départ pour l'Armée, étant allé recevoir les ordres du Roi, Sa Majeſté lui dit : 1712.

Mr. le Maréchal, je vous ai donné le commandement de l'Armée « d'Allemagne, qui eſt compoſée de « mes meilleures Troupes ; allez achever votre ouvrage, & tâchez par la « voie des armes d'obliger l'Empereur à demander la paix : je vous « donne tout pouvoir. «

Je parts, SIRE, dit le Maréchal « de Villars, avec la réſolution d'apporter à Votre Majeſté bien des « lauriers, ſi je ne puis bien-tôt lui « apporter le rameau d'olivier. «

Arrivé à l'Armée, il trouva que le Prince Eugene commandoit celle de l'Empereur. Ce Général ennemi n'étant pas en état de pouvoir rien entreprendre, uſa de toutes les ruſes de guerre pour arrêter le Maréchal de Villars ; mais elles furent inutiles.

Le Maréchal de Villars fit échouer tous ſes deſſeins, & ſecondé par des Troupes aguerries, & accoûtumées à vaincre ſous lui, rien ne pouvoit lui réſiſter.

1713. Il fit le Siége de Landau, qu'il prit, força les lignes d'Etlingen, & termina cette glorieuſe Campagne par la priſe de Fribourg.

L'Empereur étonné de tous ces progrès, en craignit de plus grands la Campagne prochaine; & voyant qu'il ne pouvoit ſoûtenir cette guerre, il écrivit au Prince Eugene de traiter de la paix, & le nomma ſon Plénipotentiaire.

Le Prince Eugene fit ſçavoir les intentions de l'Empereur au Maréchal de Villars, qui en inſtruiſit le Roi. Sa Majeſté conſentit de faire la paix avec l'Empereur, & nomma pareillement le Maréchal de Villars ſon Plénipotentiaire, pour pouvoir traiter avec le Prince Eugene.

1714. Raſtat fut le lieu, qu'on choiſit pour traiter de la paix. Le Maréchal de Villars ayant appris que le Prince Eugene y étoit déja, s'y rendit au commencement de cette année.

Après pluſieurs débats & conteſtations entre le Prince Eugene & le Maréchal de Villars, qui durerent long-temps, ils convinrent enſemble, &

& ſignerent les articles de paix le 6. Mars, le Prince Eugene pour l'Empereur, & le Maréchal de Villars pour le Roi ; mais le Maréchal de Villars dit en ſignant, & il le ſtipula même dans le Traité : Qu'il ne ſignoit que pour conſtater les articles dont ils étoient convenus enſemble ; qu'ils n'auroient pourtant pas leur éxécution qu'autant que le Roi l'auroit pour agréable ; qu'il iroit lui-même les porter au Roi, pour avoir l'acquieſcement de Sa Majeſté qu'il promit de rapporter. 1714.

Après la ſignature faite de part & d'autre, le Prince Eugene dit au Maréchal de Villars : » Puis-je, Monſieur, vous demander une grace, « & dois-je eſpérer que vous voudrez bien me l'accorder ? Par ma « naiſſance je ſuis François, & par « conſequent né ſujet de Louis XIV. « je ne vous rappelle pas les ſujets « qui m'ont éloigné de ma Patrie, « vous les ſçavez ; mais du depuis « j'ai fait bien des choſes qui doivent « m'avoir mis mal dans l'eſprit du « Roi ; j'oſe vous prier à préſent que «

1714. » la paix doit tous nous unir, quand » vous ſerez de retour à Verſailles, » de prendre un moment favorable » pour embraſſer de ma part les ge- » noux de Sa Majeſté, & lui deman- » der, pour moi, pardon de tout ce » que j'ai fait contre ſon ſervice, la » prier de vouloir l'oublier, & de » recevoir favorablement de ma part » les aſſurances du plus profond reſ- » pect d'un ſujet envers ſon Sou- » verain.

Le Maréchal de Villars le lui promit, comme auſſi de l'informer de l'effet de cette démarche.

De retour à Verſailles, il rendit compte au Roi de la derniere Campagne, & de tout ce qui s'étoit paſſé à Raſtat dans les Conférences qu'il avoit eu avec le Prince Eugene, & lui remit en même temps les articles de paix qu'il avoit ſignés.

Le Roi lui dit en le voyant : *Voilà donc, Mr. le Maréchal, le rameau d'olivier que vous m'apportez : il couronne tous vos lauriers.*

SIRE, *j'apporte à Votre Majeſté*, dit le Maréchal de Villars, *l'éxécution de*

de la parole que je pris la liberté de lui donner en partant. 1714.

Après qu'il eût rendu compte de tout au Roi, il lui dit :

Permettez, SIRE, que je prenne la liberté d'embraſſer les genoux « de Votre Majeſté ; c'eſt de la part « de Mr. le Prince Eugene, qui m'a « fait promettre d'aſſurer Votre Majeſté de ſon regret ſincere de tout « ce qu'il avoit été forcé de faire : « à l'occaſion de la paix, qui eſt un « temps de clémence, il prend la liberté de prier Votre Majeſté de recevoir favorablement de ſa part les « aſſurances du plus profond reſpect. «

Le Roi lui répondit : Il y a long-« temps que je ne regarde plus le « Prince Eugene que comme s'il étoit « ſujet de l'Empereur, & en cette « qualité, il a fait ſon devoir dans « tout ce qu'il a fait : je lui ſçai pourtant gré de ce que vous me dites « de ſa part, & vous pouvez l'en « aſſurer. «

Le Roi d'Eſpagne voulant donner de nouvelles marques d'eſtime au Maréchal de Villars, le nomma Che-

1714. valier de la Toiſon-d'Or ; & de retour à Verſailles, il reçut le 28. Mars de cette année, des mains de Mr. le Duc de Berry, le collier de cet Ordre, que le Roi d'Eſpagne lui avoit envoyé.

Dans ce même temps il fut choiſi pour remplir la place d'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

Ce Corps compoſé des plus beaux eſprits, & des plus ſçavans du Royaume, ſouhaita d'avoir un homme que ſon génie & ſes ſçavantes lumieres rendoient auſſi illuſtre que ſes éclatantes actions.

Il eſt vrai auſſi de dire, que le Maréchal de Villars étoit auſſi capable d'écrire de belles choſes, que d'en faire de grandes qui méritent d'être écrites : c'eſt ce qu'on a dit autrefois de Jules-Céſar.

Avant que d'être reçu, il pria le Roi de permettre qu'il parlât dans le Diſcours qu'il devoit faire lors de ſa reception, de ce que Sa Majeſté lui avoit dit dans le ſecret, lorſqu'il partit pour la Campagne de 1712.

C'étoit

C'étoit la réſolution que le Roi avoit priſe, en cas que le Maréchal de Villars n'eût pû arrêter les progrès des Ennemis. On l'a rapportée en détail. 1714.

Le jour de ſa reception fut le 23. Juin. Son Diſcours que l'on trouve imprimé dans les recueils de l'Académie, fait voir la fineſſe & l'étenduë de ſon génie; & prouve qu'il étoit auſſi digne d'occuper la place d'un des plus beaux eſprits du Royaume, que celle d'un des grands Généraux que la France ait produit.

Le Roi avoit envoyé au Roi d'Eſpagne les articles de paix qu'avoit apporté le Maréchal de Villars, pour que S. M. C. les ſignât, ce qu'elle fit, & les renvoya à Sa Majeſté qui les avoit déja ſignés, & qui ordonna au Maréchal de Villars de ſe préparer à partir pour aller conſommer cet ouvrage.

La Ville de Bâle, en Suiſſe, fut le lieu deſtiné pour cela; le Prince Eugene devoit s'y rendre pour l'Empereur.

1714. Le Maréchal de Villars partit le dernier jour du mois d'Août. Arrivé à Bâle, il y trouva le Prince Eugene, auquel il dit comme il s'étoit acquitté de ce dont il l'avoit chargé auprès du Roi, & ce que lui avoit répondu Sa Majeſté. Le Prince Eugene s'étendit beaucoup ſur les éloges du Roi ; mais le Maréchal de Villars l'interrompit en lui diſant : *Ceux qui ont le bonheur d'être près de Sa Majeſté, le trouvent encore plus grand que ceux qui ne le connoiſſent que de loin.*

Enfin, les ſignatures furent remiſes de part & d'autre, & ratifiées encore par ces Plénipotentiaires le 7. Octobre ; ce qui mit la derniere fin à cette ſanglante guerre qui duroit depuis pluſieurs années, & qui avoit failli ébranler les deux plus grandes Monarchies de l'Europe. Le Maréchal de Villars les raffermit, & procura enſuite une paix à l'Europe, dont le ſeul ſouvenir fera toujours l'éloge que l'on doit à ſa mémoire.

A ſon retour de Bâle, il arriva à la Cour en triomphe. Le Roi lui fit

un

un accueil qui marquoit le bon cœur de Sa Majeſté, & la juſtice qu'elle rendoit aux ſervices du Maréchal de Villars. 1714.

L'Année où nous allons entrer fut plus malheureuſe pour la France que la derniere ne lui avoit été favorable. 1715.

L'on vit au commencement de cette année une choſe ſinguliere, & qu'on voit rarement en France; un Ambaſſadeur du Sophi de Perſe, qui vint pour établir une union de commerce de la France avec les Etats du Sophi.

Il y en a qui ont prétendu que cet Ambaſſadeur étoit un impoſteur, qu'il n'étoit rien moins qu'un Envoyé du Roi de Perſe, que c'étoit un riche Marchand Perſan qui étoit entré dans nos Mers, & avoit échoué ſur nos Côtes; qu'ayant fait voir ſes paſſeports, on avoit vû qu'on lui donnoit la qualité d'Envoyé, (nom que l'on donne en Perſe aux Marchands qui vont en mer, & qu'on qualifie d'Envoyés pour le commerce,) qu'à cette qualité on

1715. l'avoit pris pour un Ambaſſadeur de Perſe ; qu'en ayant dónné avis à la Cour, elle avoit ordonné de le faire venir à Paris, défrayé par tout, comme on a coûtume de faire à tous les Ambaſſadeurs des Pays lointains ; que ce Marchand voyant l'erreur où l'on étoit, & qui flatoit ſa vanité, en avoit profité, s'étoit prêté à cette mépriſe, & étoit devenu, ſans y ſonger, Ambaſſadeur, comme le Médecin malgré lui, de Moliere.

Cependant, il eſt plutôt à préſumer & à croire qu'il étoit véritablement Ambaſſadeur, par rapport à la reception que le Roi lui fit ; ce que Sa Majeſté n'auroit pas fait, ſi elle n'avoit été convaincuë & ſûre qu'il l'étoit véritablement.

On avoit dreſſé un Trône élevé au fond de la galerie à Verſailles, ſur lequel le Roi ſe plaça pour recevoir cet Ambaſſadeur. Il avoit à ſes pieds Mr. le Dauphin ; d'un côté ſur des gradins, les Princes & Seigneurs de la Cour ; & de l'autre, toutes les Princeſſes & Dames.

Le Roi étoit ſuperbement habillé, & il portoit à ſon chapeau un eſcarboucle & un plumet d'acier. Toute la Cour, pour ſuivre les intentions de Sa Majeſté, avoit étalé toutes ſes richeſſes. Le Maréchal de Villars, fut un de ceux qui ſe firent le plus diſtinguer, par ſa magnificence & cet air martial qu'on a toujours admiré en lui. 1715.

C'étoit un ſpectacle brillant dont on étoit ébloui : on n'en avoit jamais vû de pareil à la Cour.

L'Ambaſſadeur Perſan fut conduit dans cette galerie. En y entrant, il fut ſaiſi d'étonnement au premier coup d'œil ; il alla au pied du Trône de Sa Majeſté lui préſenter ſes reſpects, ſa lettre de créance, & les préſens qu'il portoit, qui étoient peu de choſe. Le Roi le reçût avec cette majeſté qui lui étoit ſi naturelle, & qui a toujours imprimé le reſpect & l'admiration à tous les Ambaſſadeurs.

Celui-ci reſta encore deux jours à Verſailles, à y voir tout ce qu'il y a de curieux, & on le reconduiſit après à Paris.

1715. Pendant pluſieurs mois il ne fut bruit que de cet Ambaſſadeur & de la reception que le Roi lui avoit faite ; on ne s'entretenoit d'autre choſe à la Cour, à Paris, & même dans toutes les Provinces ; mais un événement funeſte à la France qui arriva dans ce temps-là, mit le Royaume dans un grand deuil ; c'eſt la mort du Roi dont on veut parler.

On remarquoit depuis quelque temps que la ſanté du Roi s'affoibliſſoit, qu'il tomboit quelquefois dans de grandes triſteſſes & mélancolies, dont on avoit peine de le faire revenir.

On s'étoit apperçû d'un mal qu'il avoit à une jambe, qui ne donna pas d'abord lieu de craindre de fâcheuſes ſuites ; cependant tous les remédes qu'on y fit ne ſervirent de rien, le mal augmenta chaque jour, & la gangrene s'y mit à la fin.

Le Maréchal de Villars étoit à ſa Terre de Vaux-le-Villars, où il apprit la maladie du Roi, & le danger où il étoit ; il en eut une vive douleur ; il aimoit véritablement le Roi, & indé-

dépendamment du devoir d'un ſujet, les graces qu'il avoit reçuës de Sa Majeſté, & les bontés qu'elle avoit toujours eu pour lui, le rendirent encore plus ſenſible à l'état où le Roi ſe trouvoit. Il partit ſur le champ pour ſe rendre à la Cour, où il apprit en arrivant que le Roi n'en pouvoit revenir, ce qui lui cauſa une extrême affliction. 1715.

Le Roi apprit avec fermetté l'état où il étoit; il ſe diſpoſa à la mort en Héros Chrétien; il fit appeller Mr. le Dauphin, Mr. le Duc d'Orléans, & tous les Princes du Sang, auſquels il tint des diſcours ſi touchans qu'ils en furent tous attendris. Il ordonna après, que tout le monde ſortît, excepté Mr. le Dauphin; & ſe croyant ſeul avec lui, il le fit approcher de ſon lit, & il s'avança même pour l'embraſſer. Alors la tendreſſe l'émût, & il ne pût retenir ſes larmes; il ſe tourna de l'autre côté du lit pour les eſſuyer.

Il fut ſurpris alors de voir Mr. le Duc d'Orléans qu'il croyoit être ſorti; & fâché de paroître devant lui les yeux

1714. yeux baignés de larmes, il lui dit : *Je vous fais excuſe, je n'ai pû refuſer ce mouvement à la nature.*

Il fit enſuite appeller les Seigneurs de la Cour, & juſques au moindre de ſes Domeſtiques, & il leur fit à tous des diſcours & des exhortations des plus touchantes.

Il reçut tous les Sacremens avec une dévotion & une réſignation digne des plus grands ſaints : Enfin ce grand Roi, qui a été l'admiration de ſon Siécle, & qui peut ſervir de modéle & d'éxemple aux plus grands Potentats, mourut le 7. Septembre.

Le Maréchal de Villars en fut inconſolable : Il perdoit ſon Roi, ſon Maître, & ſon bienfaiteur.

Mr. le Duc d'Orléans mena Louis XV. au Parlement, où il fut reconnu & proclamé Roi, le Teſtament du feu Roi y fut lû, & Mr. le Duc d'Orléans fut déclaré Régent du Royaume pendant la minorité.

La Cour fut à Paris, & le Roi ſe tint à Vincennes.

L'avénement des Rois à la Couronne étant un temps de grace & d'am-

d'amniſtie, Mr. le Régent donna la liberté à tous les priſonniers détenus en priſon par Lettres de Cachet. 1715.

Mr. le Régent établit des Conſeils particuliers pour le gouvernement, outre celui de la Régence ; il en établit pour le commerce, pour la marine, pour les affaires étrangeres, pour les affaires du dedans du Royaume, pour la guerre, & un de conſcience.

Le Maréchal de Villars fut nommé un des Conſeillers du Conſeil de Régence, & Préſident de celui de la guerre. Perſonne ne pouvoit mieux que lui s'acquitter de ces deux fonctions, étant d'un côté, par ſon génie & ſes lumieres, digne d'être conſulté, & de l'autre, ayant une connoiſſance parfaite de tout le Corps militaire, dont il avoit la confiance, & l'amour.

Il s'attacha d'abord à corriger les abus qu'il y avoit dans le militaire, à protéger les Officiers qui s'étoient le plus diſtingués à la guerre, & à leur procurer les graces qu'ils méritoient & qu'on avoit négligé juſqu'alors de leur accorder.

Dans

1716. Dans ces deux années, il ne ſe paſſa rien de rematquable, qui pût
1717. intéreſſer le Maréchal de Villars. Il paſſa une partie du temps à ſa terre de Vaux-le-Villars, lorſque ſes fonctions de Conſeiller au Conſeil de Régence, & de Préſident à celui de la guerre, ne l'appelloient pas à Paris. On établit dans ce temps-là des billets d'Etat pour payer les dettes du Roi, & les arrérages dûs pour les penſions & appointemens.

1718. Il n'en fut pas de même cette année que la précédente, elle fût fertile en événemens dans le Royaume, & en Eſpagne. Nous commencerons par ceux d'Eſpagne.

On avoit vû au commencement de ce Siécle l'Eſpagne preſqu'aux abois par la révolte d'une partie de ſes Habitans. Ce Royaume auroit ſuccombé à la derniere guerre ſans le ſecours de la France; & on regardoit l'Eſpagne comme un Royaume hors d'état de pouvoir rien entreprendre, & que pluſieurs années de paix auroient peine à remettre.

Un

Un ſeul homme de plus, fit voir qu'on trouve dans un Royaume, par la maniere de le gouverner, des reſſources infinies, dans le temps même qu'on le croit le plus obéré. 1718.

Ce fut le Cardinal Alberoni, premier Miniſtre en Eſpagne, qui a rendu ſon nom fameux dans la poſtérité, par la face nouvelle qu'il donna à ce Royaume, & par le projet de trois entrepriſes à la fois, qui ſurprirent toute l'Europe, puiſque les forces de l'Eſpagne ne pouvoient égaler une ſeule des trois Puiſſances qu'elle voulut attaquer en même temps, par différens moyens : C'étoit l'Empereur, la France, & l'Angleterre. Avant de dire les motifs & raiſons de ces entrepriſes, on va parler de l'Auteur de ce projet, de ſon caractére, & de quelle maniere il eſt parvenu.

Le Cardinal Alberoni eſt Parmeſan, d'un eſprit vif, pénétrant, & d'un grand diſcernement ; d'un génie porté au grand, & capable des plus grandes choſes ; fertile en projets & en reſſources ; homme d'ordre & de parole, ſacrifiant toujours ſon intérêt

1718. rêt à ſa gloire, & qui a toujours cherché à s'attacher les plus grands génies; (ce qui a ſouvent procuré la gloire des Miniſtres, & ce qui étoit le plus grand mérite du Cardinal de Richelieu:) enfin l'on peut dire que ſon élevation eſt l'ouvrage de ſon génie & de ſon mérite, & il a en cela d'autant plus de gloire, qu'il eſt d'une naiſſance au-deſſous de la médiocre.

Il étoit parvenu à une Cure de Village en Italie, (que ſes parens regardoient comme une fortune pour lui,) lorſque le Duc de Vendôme y commandoit notre Armée. Il ſe fit bien-tôt connoître à ce Prince par les ſervices qu'il rendit pour faciliter les opérations de la Campagne.

Le Duc de Vendôme qui connut l'étenduë de ſon génie, & les ſervices qu'il pourroit lui rendre, l'obligea de s'attacher à lui. Il quitta ſa Cure, & l'on vit dès-lors l'Abbé Alberoni à la ſuite du Duc de Vendôme, qu'il ne quitta plus juſqu'à ſa mort.

Ce Prince étant mort en Eſpagne, l'Abbé Albéroni s'y trouva ſans Patron; mais un génie comme le ſien,

ſçût

sçût bien-tôt s'en procurer un autre. 1718.
Il avoit connu la Princesse des Ursins par le canal du Duc de Vendôme ; il s'attacha à cette Princesse, & s'en procura la protection & la confiance.

La Princesse des Ursins étoit toute-puissante en Espagne, par le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du Roi, qui avoit pour elle une confiance entiere.

Le Roi d'Espagne étoit veuf, il vouloit se remarier : la Princesse des Ursins voyant qu'elle ne pouvoit l'empêcher, souhaitoit qu'il épousât de ses mains une Princesse qui lui fût dévouée, & ne pût diminuer son crédit sur l'esprit du Roi.

L'Abbé Alberoni, à qui cette Princesse se confioit, lui proposa de faire le mariage du Roi avec la Princesse de Parme, lui représentant qu'elle lui devroit son élévation, & seroit par conséquent obligée par reconnoissance de lui être dévouée, & de maintenir son crédit. La proposition fut goûtée, & l'Abbé Alberoni envoyé secrétement à Parme pour traiter

1718. ter de ce Mariage, qui fut bien-tôt arrêté.

Los-Balbaſos, Grand-d'Eſpagne de la premiere claſſe, fut envoyé à Parme pour la concluſion & pour conduire la Princeſſe en Eſpagne : l'Abbé Alberoni y revint avec elle.

L'on n'aura pas de peine à croire que cette Princeſſe, qui avoit l'obligation de ſon mariage à l'Abbé Alberoni, n'eût toute confiance en lui.

Dans le voyage, il inſtruiſit la Princeſſe de Parme du pouvoir de la Princeſſe des Urſins ſur l'eſprit du Roi d'Eſpagne, & qu'elle n'en pourroit avoir autant, qu'après avoir détruit celui de cette Princeſſe.

La Princeſſe de Parme avoit trop de lumieres pour ne pas voir que ſon intérêt demandoit de ſuivre ce conſeil ; auſſi dès qu'elle fût en Eſpagne, la Princeſſe des Urſins fut diſgraciée & renvoyée hors du Royaume.

L'Abbé Alberoni ſe vit par-là ſeul en poſſeſſion de la confiance de la Reine d'Eſpagne, qui lui donna des marques éclatantes de ſa reconnoiſ-

ſance,

sance, en le faisant parvenir au Car- 1718.
dinalat ; & ayant connu l'étenduë de son génie & de ses lumieres, elle le fit nommer par le Roi premier Ministre en Espagne.

Dès qu'il fût premier Ministre, on vit un grand changement dans ce Royaume, par l'ordre & l'arrangement qu'il y mit dans les Finances, qui avoient été jusqu'alors dans un grand desordre.

Depuis la mort de Louis XIV. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, avoit fait un Traité de la France avec l'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande : c'est ce qu'on appelle la Quadruple alliance. Le Cardinal Alberoni regarda cette Quadruple alliance comme contraire aux intérêts du Roi son maître.

Il fit dès-lors le projet d'attaquer l'Empereur en Italie, pour y rattraper les Etats qui avoient appartenu à la Couronne d'Espagne, & qui avoient été cédés à l'Empereur à la derniere paix ; & pour empêcher qu'il ne pût être secouru par la France & par l'Angleterre, & pour diminuer

1718. nuer ſes forces, il projetta de faire diverſion en France & en Angleterre, & d'obliger le Turc d'attaquer l'Empereur; & comme il avoit beſoin du Duc de Savoye pour faciliter ſon entrepriſe ſur le Milanez, ce Prince promit de l'aider.

La diverſion qu'il vouloit faire en France, c'étoit d'y fomenter un ſoulevement contre la Régence, pour s'en rendre maître ſous le nom du Roi d'Eſpagne; & comme il arrive ordinairement que dans les minorités il y a bien des mécontens, il y en eut qui ſe prêterent à ſes deſirs; & ſur-tout en Bretagne.

Celle qu'il vouloit faire en Angleterre, étoit une deſcente en Ecoſſe, & un débarquement de Troupes dans ce Pays, pour y ſoûtenir le parti du Roi Jacques, & y allumer par-là une guerre civile. La Flotte deſtinée pour ce débarquement devoit, au retour, en faire un autre en Bretagne.

On vit éclore ces trois entrepriſes à la fois. Une Flotte partit d'abord pour l'expédition d'Italie. Le Duc de

de Savoye ne jugea pas à propos de s'y prêter, comme il avoit fait eſpérer; le Turc ne tint point parole: & ne pouvant débarquer en Italie, on fut en Sicile, où les Peuples ſe déclarerent pour les Eſpagnols, & l'Empereur eut bien de la peine dans la ſuite à les en faire ſortir. 1718.

En même temps une autre Flotte partit pour l'Ecoſſe; mais elle ne put y parvenir, ayant été diſperſée par les vents. En France, la mine fut éventée & n'eut qu'un mauvais ſuccès pour ceux qui s'y étoient prêtés, & le Prince de Cellemare, Ambaſſadeur d'Eſpagne à Paris, qui étoit chargé de ménager cette entrepriſe, fut conduit & renvoyé en Eſpagne.

C'eſt ainſi qu'échouerent ces trois grandes entrepriſes qui ſurprirent toute l'Europe, & qui auroient cauſé bien du ſang répandu ſi elles avoient réuſſi.

C'eſt auſſi dans cette même année que prit naiſſance cet autre événement, qui cauſa de ſi grands changemens dans les Finances du Royaume, &

1718. & dans celles des particuliers ; événement où quelques-uns s'enrichirent, mais où le plus grand nombre fit de grandes pertes.

On voit bien qu'on veut parler du ſiſtême de Law, on ne l'oubliera jamais dans le Royaume, & la poſtérité aura peine à croire ce qu'on vit arriver en France dans ce temps-là. On croit devoir parler un peu du caractére de cet Homme qui a fait tant de bruit.

Law étoit Ecoſſois, bien fait de ſa perſonne, & d'une figure prévenante, ayant beaucoup d'eſprit, mais de cet eſprit ſéduiſant ; généreux, entreprenant & fort déſintéreſſé ; car il ſortit du Royaume moins riche qu'il n'y étoit entré ; habile à combiner, & pour toutes ſortes de ſupputations ; fertile en projets, & encore plus en idées.

Le commerce d'Angleterre, qui eſt pour la plus grande partie fondé ſur la confiance, & qui ſe fait en papier, par billets de banque, billets de l'échiquier & reviremens de parties, donna à Law l'idée de ſon ſiſtême.

Après

Après l'avoir conçu, ſupputé, & en avoir dirigé toutes les opérations, il vint en France ſous le miniſtére de M. de Chamillard, propoſer à ce Miniſtre ſon ſyſtême. 1718.

Chamillard eut avec lui pluſieurs conférences à ce ſujet. Ce Miniſtre ne goûta pas le ſyſtême; mais il profita de cette idée pour établir des billets de Monnoie qu'on vit alors.

Enſuite Law alla dans pluſieurs Cours propoſer ſon Syſtême, qu'on ne voulut point recevoir; mais il donna dans le jeu, où il gagna de groſſes ſommes.

Il revint en France cette année 1718. Il parvint à avoir audience du Duc d'Orléans, à qui il propoſa ſon Syſtême. Ce Prince le goûta; mais la difficulté qu'il y trouvoit, étoit de pouvoir attirer la confiance du public; & l'engager à porter ſon argent à une banque, pour le troquer contre du papier.

Law aſſuroit que le public donneroit là-dedans, & il offrit d'en faire l'eſſai & l'épreuve en établiſſant une banque à ſes frais & dépens, propoſant

1718. que ſi elle réüſſiſſoit, on en établiroit une Royale, & qu'on commenceroit après, les opérations de ce Syſtême, dont la banqueé toit le fondement.

Le Duc d'Orléans accepta cette offre; le lieu deſtiné à tenir cette banque fut l'Hôtel du Maine, & l'on vit paroître cette année les premiers billets de banque.

Au mois de Septembre le Duc d'Orléans ſupprima les Conſeils qu'il avoit établis au commencement de la Régence, & remit les choſes ſur le même pied qu'elles étoient ſous le dernier régne, où les affaires du Royaume étoient dirigées par des Miniſtres & Secretaires d'Etat. Le Marquis de la Vrilliere eut le Clergé; le Comte de Maurepas, la Marine; le Blanc, la Guerre; & l'Abbé du Bois, les affaires étrangeres.

Le Maréchal de Villars ſe trouva, par ce nouvel arrangement, délivré des ſoins que lui donnoit ſa Préſidence au Conſeil de guerre.

L'entrepriſe dont on vient de parler, de l'Eſpagne ſur la France, & le

le renvoi de l'Ambaſſadeur, cauſa une diviſion entre ces deux Royaumes qui faiſoit craindre une prochaine guerre ; le Manifeſte du Roi d'Eſpagne qui parut à la fin de cette année, fit paſſer de la crainte à la certitude. 1718.

Cette année eſt remarquable par le progrès du Syſtême de Law, & par la guerre que nous fûmes obligés d'avoir contre l'Eſpagne. 1719.

A l'égard de cette guerre, elle fut d'autant plus ſinguliere, que la France fut, malgré elle, obligée de la faire à l'Eſpagne, qui ne la vouloit pas non-plus, & qui n'oppoſa qu'une foible défenſe.

L'union que nous avions contractée par la Quadruple alliance, avec l'Angleterre rendoit les intérêts communs entre ces deux Etats.

L'Angleterre piquée contre l'Eſpagne de l'entrepriſe qu'elle avoit voulu faire en Ecoſſe, obligea la France de tirer raiſon de celle qu'elle avoit voulu faire dans ce Royaume, & de déclarer la guerre à l'Eſpagne.

1719. Le motif paroiſſoit légitime, & on ne pouvoit refuſer cette demande ſans ſe déclarer ſuſpect & d'intelligence avec l'Eſpagne, & donner un légitime prétexte de rupture avec l'Angleterre. Nous fûmes par-là forcés à faire la guerre, & l'Angleterre même ne pouvoit ſe perſuader qu'elle fût réelle. Elle envoya un homme de confiance à l'Armée, pour être préſent à toutes les opérations de la Campagne, & voir ſi ce n'étoit pas un jeu.

Cette réſolution priſe, on ſe prépara pour attaquer l'Eſpagne du côté de Bayonne. Le Duc d'Orléans propoſa le commandement de l'Armée au Maréchal de Villars; mais il s'en excuſa, & dit à ce Prince:

» Votre Alteſſe Royale me fait » trop d'honneur: Si le Roi n'avoit » pas d'autre Général que moi, je » m'en chargerois volontiers, pour » ne pas laiſſer le ſervice de Sa Majeſ- » té en ſouffrance; Il ne me convient » guéres de ſervir contre l'oncle de » mon maître, qui m'a comblé de » graces & de bienfaits; d'ailleurs, » comme

comme cette guerre ne ſera pas « fort vive, ni difficile à faire, vous « trouverez bien des Généraux qui « s'en acquitteront auſſi bien que moi, « & qui n'auront pas ma délicateſſe. « 1719.

Le Maréchal de Berwick eut le commandement de cette Armée. Nous fimes dans cette Campagne les Siéges de Fontarabie, & de St. Sebaſtien, que l'on prit; après quoi le Maréchal de Berwick alla faire le Siége de Roſes en Catalogne. Les Convois pour ce dernier Siége venoient par mer, & une tempête fit périr une partie des bâtimens qui les portoient. Cela, joint aux pluyes continuelles qu'il fit, obligea le Maréchal de Berwick à lever le Siége, & d'abandonner cette derniere expédition, par où finit cette Campagne.

Le Syſtême de Law mit en mouvement tout le monde cette année, & l'on en fut plus occupé que de la guerre d'Eſpagne.

La banque qu'avoit établi Law à ſes frais & dépens à l'Hôtel du Maine, s'accrédita, & le public y eut confiance; ce qui détermina le Duc

1719. d'Orléans à commencer les opérations de ce Syſtême. La Banque de Law fut établie en Banque Royale, & miſe à l'Hôtel de Nevers : On établit une Compagnie de Commerce, ſous le nom de Compagnie d'Occident ; l'on créa nombre de billets de banque, pour les donner à ceux qui viendroient porter leur argent à la banque, lequel argent y reſtoit, pour faire face, & payer tous les billets qu'on préſenteroit ; & pour donner plus de faveur aux billets, & les faire préférer à l'argent, on fit pluſieurs variations ſur les eſpeces, en les faiſant augmenter & diminuer fréquemment ; & l'on ordonna qu'en payant les deniers royaux en billets de banque, on les prendroit à dix pour cent de profit ſur l'argent ; que ces billets auroient cours dans le commerce, & qu'on ſeroit obligé de les recevoir en payement.

Ce débouché pour les billets, l'avantage qu'on leur donnoit ſur l'argent, & celui que les particuliers trouvoient d'en avoir, évitant par là les diminutions ſur les eſpeces, qui étoient

étoient fréquentes ; & la facilité avec laquelle on en étoit payé à la banque quand on vouloit ; tout cela donna un ſi grand crédit & faveur aux billets, que tout le monde en voulut avoir, & qu'on alloit en foule à la banque porter ſon argent. On avoit établi des Bureaux de banque pour les Provinces à toutes les Monnoyes. 1719.

On créa en même temps un certain nombre d'Actions ſur la Compagnie d'Occident, dont on délivra une partie en payement des billets de l'Etat, (dont on a déja parlé,) ſur le pied de 500. liv. chacune : avec une Action on ſe trouvoit avoir part au profit qui feroit cette Compagnie.

L'idée que le public eut du gain qu'elle feroit, fit deſirer à tout le monde d'avoir des Actions : elles n'étoient au commencement qu'à 500. livres ; elles augmenterent du double, & monterent tous les jours plus haut.

Alors on n'entendit parler que des gains conſidérables qu'on faiſoit aux Actions ; il n'étoit bruit que des fortunes qu'on y faiſoit ; quantité de gens

1719. avoient passé rapidement & tout d'un coup de l'indigence à la plus grande opulence ; & l'on faisoit là-dessus des contes qui, quoique vrais, ne paroissoient pas vraisemblables ; & la postérité aura même peine à croire ce qu'on vit arriver à Paris dans ce temps-là.

Paris, quoiqu'une des plus grandes Villes du monde, avoit peine à contenir les étrangers qui y venoient de toutes les Provinces du Royaume & de tous les endroits de l'Europe ; on n'y trouvoit point de logement ; les vivres y étoient d'une grande cherté ; tout se vendoit hors de prix ; nonobstant cela on venoit en foule de tous côtés pour avoir des Actions : terres, capitaux, charges, maisons, vaisselle d'argent tout se vendoit pour en acheter ; les Seigneurs même de la Cour furent les premiers à en avoir.

Il n'y eut que le Maréchal de Villars qui n'en voulut jamais prendre. Les exemples qu'on lui citoit, & tout ce qu'on pût lui dire là-dessus, ne purent le tenter ; au-contraire, il ne

ne pouvoit approuver ces opérations, & il disoit toujours, que cette quantité de fortunes rapides, annonçoit la prochaine ruine du Royaume, si on ne les arrêtoit; qu'une seule personne ne pouvoit s'enrichir de cette maniere, sans qu'il y en eût plusieurs autres de ruinées; que le nombre des perdans seroit toujours le plus grand; & qu'il étoit plus sûr de ne pas jouer à un jeu, où l'on hazardoit une réalité contre une idée. 1719.

Le Duc d'Orléans qui avoit approuvé & autorisé le système de Law, qui ne pouvoit se soûtenir que par la confiance publique, apprenant les discours du Maréchal de Villars, qui n'avoit jamais voulu prendre des Actions, & craignant que cela ne portât préjudice à cette confiance si nécessaire, donna ordre à Law d'aller lui-même voir le Maréchal de Villars pour lui parler, l'obliger à penser différemment sur son système, & l'engager à prendre des Actions.

Law fut chez le Maréchal de Villars; il lui dit, qu'il avoit eu le chagrin d'apprendre que son système n'a-

1719. voit pas ſon approbation ; qu'il venoit le juſtifier dans ſon eſprit, & lui en rendre compte, pour lui en donner une idée favorable, qui pût le faire changer de ſentiment, & l'obliger à prendre des Actions, afin qu'il ne fût pas le ſeul Seigneur du Royaume qui n'en eût pas ; & que c'étoit la ſeule choſe qui manquoit à la gloire de ſon ſyſtême.

Le Maréchal de Villars lui répondit : Qu'il étoit vrai qu'il ne l'avoit jamais approuvé, parce que les opérations qu'il en voyoit, quoique favorables pour certains particuliers, lui paroiſſoient préjudiciables au public ; que ſon ſentiment là deſſus, pouvoit venir de ce qu'il n'avoit pas peut-être bien compris ſon ſyſtême ; qu'il lui ſeroit obligé s'il vouloit bien le lui expliquer en détail, pour voir s'il devoit penſer différemment.

Voici le diſcours que lui tint Law pour lui expliquer ſon ſyſtême ; diſcours qu'on a cru devoir rapporter ici, afin de faire mieux connoître le juſteſſe des objections que lui fit le Maréchal de Villars, & donner une idée

idée de ce ſyſtême que tout le monde a vû, & dans lequel on eſt entré ſans même l'avoir bien connû. 1719.

Law lui dit : l'Etat eſt obéré « par la multiplicité des dettes dont « il ſe trouve ſurchargé ; & le Roi « ſe trouve par là hors d'état de ſou- « tenir une guerre, s'il lui en ſurve- « noit une ; d'ailleurs le Commerce, « qui eſt l'ame d'un Royaume, ſe « trouve ruiné dans-celui-ci. Par les « opérations de mon ſyſtême, je « rétablis d'abord en France le Com- « merce, que je réduis en un ſeul « corps, où tout le monde peut « avoir part & profit, & j'établis une « ſocieté de négoce entre ce Royau- « me, celui d'Angleterre, & la « Hollande, ce qui rendra encore » plus ſolide la paix avec ces Etats ; « je procure au Roi un fonds de 300. « millions, qui le mettra en état « d'entreprendre ce qu'il jugera à pro- « pos ; & finalement je liquide & paye « toutes les dettes de l'Etat. «

Après vous avoir expoſé les « trois points de vuë où aboutit mon « projet, il ne reſte qu'à vous faire «

1719. » voir les moyens que je prens pour » y parvenir, afin de vous convain- » cre de l'utilité & de l'avantage » que le Roi & le Royaume retire- » ront de mon ſyſtême, & de la » poſſibilité qu'il y a de l'éxécuter.

» D'abord j'établis une Banque » Royale où tout le monde peut met- » tre ſon argent en dépôt ; pour cet » argent on donne des billets paya- » bles à vuë, de la même ſomme » qu'on remet à la Banque, & l'on » crée pour cet effet 300. millions » de Billets, appellés Billets de Ban- » que : il ſera établi que les Parti- » culiers pourront ſe liquider, & » payer leurs dettes avec ces Billets, » qui auront cours & caractére de » monnoye, & qu'on ne pourra re- » fuſer : qu'en payant les Droits » Royaux avec ces Billets, on payera » dix pour cent de moins.

» Voilà ce qu'on a déja fait, & » ce qui fait prendre aux billets le » deſſus ſur l'argent. Tout le mon- » de s'empreſſe comme vous voyez, » de porter ſon argent à la Banque » pour avoir des billets ; & pour

» la

la commodité des Particuliers on a « 1719.
établi dans les Provinces des Bu- «
reaux de Banque à toutes les Mon- «
noyes. »

Par cette opération, les 300. «
millions de billets de banque créés, «
ſe trouveront bien-tôt dans le «
public, & la Banque en poſſeſ- «
ſion des trois-cent millions d'eſ- «
peces, qu'elle gardera ſans aucun «
divertiſſement, pour pouvoir faire «
face à tous les Billets de Banque «
qu'on viendra préſenter pour être «
payés.«

Après avoir fait cette opéra- »
tion pour l'établiſſement de cet- «
te Banque & de ces billets, on «
vient à l'établiſſement du Com- «
merce. «

Le Commerce eſt ce qui eſt le «
plus néceſſaire à un Royaume pour «
le faire fleurir, & le rendre ri- «
che; mais de la maniere dont il «
ſe fait en France, le public ne «
s'en reſſent guéres; pour le ſou- «
tenir & lui donner faveur, on «
donne des priviléges & avantages «
à des Villes maritimes, & autres «

dans «

1719. » dans le Royaume qui ſont propres
» pour le négoce ; ce qui rend ces
» Villes opulentes par les richeſſes
» qu'acquierent ceux qui les habi-
» tent ; mais les autres Villes y
» profitent peu ; on établit même
» des Foires qu'on rend franches &
» éxemptes de tous droits, on inſti-
» tuë des Manufactures : tout cela,
» il eſt vrai, eſt néceſſaire au Com-
» merce ; mais il ne procure pas un
» avantage général au Royaume. Cela
» eſt d'autant plus vrai, que plus
» l'on s'éloigne dans le Royaume
» de ces Villes commerçantes, plus
» vous y trouvez de miſere & de
» pauvreté.

» Il n'en eſt pas de même en
» Angleterre & en Hollande. Si dans
» ces deux Etats on ne ſuivoit pour
» le commerce, que les mêmes
» maximes de France, ils ne ſe-
» roient pas ſi riches qu'ils ſont.
» Il y a des Compagnies de com-
» merce, où ceux qui n'ont pas
» les talens propres pour y agir,
» peuvent y avoir part en prenant
» des Actions ſur ces Compagnies.

» De

De cette maniere tout le monde « 1719.
peut avoir part au commerce, ce «
qui eſt un avantage pour le pu- «
blic, & ce qui rend un Pays riche «
& opulent. «.

Vous ſçavez Monſieur qu'une Ac- «
tion, en terme de commerce, eſt «
une portion qu'on a ſur la ſo- «
cieté d'une Compagnie, ſur la- «
quelle on ne peut répéter le fonds, «
mais qu'on trouve facilement à ven- «
dre quand on veut, ce fonds étant «
un effet recherché dans les pays de «
commerce. «.

Au moyen de cette Action, on «
a une part & portion ſur le gain «
que produit le commerce de cette «
Compagnie, qui devient plus ou «
moins grand, ſuivant les profits «
qu'elle fait ; & la répartition qu'on «
en fait tous les ſix mois, eſt ap- «
pellée Dividende. «.

Pour vous donner une idée »
de l'avantage qu'on a d'avoir des «
Actions, j'aurai l'honneur de vous «
dire qu'il eſt arrivé pluſieurs fois «
en Hollande, qu'une Action qui «
n'avoit coûté que cinq à ſix mille «
livres «

1719. » livres, a rapporté plus de deux » mille livres de Dividende ; & l'on » n'a jamais vû dans ce Pays-là, même » dans les plus mauvais temps, » qu'une Action n'aye pas produit » plus de dix pour cent.

» Après vous avoir fait voir l'a- » vantage & l'utilité qu'il y a d'éta- » blir dans le Royaume un com- » merce où tout le monde puiſſe » avoir part ; je vous dirai que mon » projet eſt, d'établir en France une » Compagnie, où tout le commerce » du Royaume puiſſe être réüni, » qui ſera chargée des Fermes du » Roi, & qui pour cet établiſſement » donnera à Sa Majeſté 300. millions » d'Actions.

» De ces 300. millions d'Actions, » le Roi en gardera 150. millions » pour les opérations dont je vous » rendrai compte enſuite ; & les cent » cinquante millions reſtant, Sa Ma- » jeſté les donne en payement des » Billets de l'Etat à 500. liv. chaque » Action.

» Enſuite j'établis un lieu, pour » que le public puiſſe faire le négo-

» ce

ce de ces Actions ; la ruë Quin- « 1719.
quempoix a été choiſie pour cela, « comme la plus propre, par rap- « port à la quantité des Banquiers, « & Agens de Change qui y logent. «

Toutes ces opérations faites, « je choiſis quarante courtiers de « Change, ſûrs, habiles & fidéles, « dont il y en a vingt qui ne con- « noiſſent pas les vingt autres: Je « diſtribue à vingt de ces courtiers, « à l'inſçû des autres, un million « d'Actions de celles du Roi, & « leur donne ordre de ne les ven- « dre qu'à ſix cent livres cha- « cune. «

Je diſtribue de la même ma- « niere aux autres vingt courtiers, « des billets de banque pour m'a- « cheter la même quantité d'Actions « que j'ai donné aux autres, avec « ordre d'en donner juſqu'à ſix cent « livres de chacune. «

Ces quarante Courtiers vont à la « ruë Quinquempoix : Ceux qui ont « les Actions cherchent à les ven- « dre, & en veulent 600. livres ; « les autres qui ont les Billets, les « achetent «

1719. » achetent à 600. livres : voilà qui » donne le prix à la place, & fait » monter les Actions à 100. livres » de plus.

» Le ſoir ces 40. courtiers me » rapportent les Actions, & les bil- » lets que je leur avois donné : Ceux » à qui j'avois remis les Actions, » me rapportent les billets, & les » autres les Actions.

» Je continue tous les jours la » même opération, juſqu'à ce que » j'aye fait monter les Actions à » deux-mille livres : Alors je fais » vendre pour 30. millions des Ac- » tions du Roi, qui produiront qua- » tre-vingt-dix millions de profit, » dont j'employe ſoixante au paye- » ment des dettes de l'Etat.

» Les 30. millions reſtans de pro- » fit, je les garde pour racheter les » 30. millions d'Actions du Roi ven- » duës ; parce que par le même » moyen, ayant fait baiſſer les Ac- » tions juſqu'à mille livres, je rache- » te à ce prix les Actions que j'avois » fait vendre.

» Par

Par ces opérations réïtérées plu- « 1719.
ſieurs fois, & qu'on appelle trico- «
tages, je trouverai le ſecret de «
liquider toutes les dettes de l'E- «
tat, ſans qu'il en coûte un ſol au «
Roi. «

Au-contraire Sa Majeſté y ga- «
gnera un fonds de 300. millions «
d'eſpeces qu'elle a dans ſa Banque; «
parce qu'après avoir payé les det- «
tes de l'Etat, je retirerai par le «
même moyen les 300. millions de «
Billets de Banque qui ſont dans le «
Public, en vendant pour cette ſom- «
me des Actions du Roi, après les «
avoir fait monter. «

Par ce moyen les dettes du Roi «
ſe trouveront payées, Sa Majeſté «
aura un fonds de 300. millions «
d'eſpeces; tout le commerce du «
Royaume ſera réüni dans une ſeu- «
le Compagnie, où tout le monde «
aura intérêt par rapport aux Ac- «
tions, qui ne pourront que porter «
un profit conſidérable. L'on éta- «
blira un commerce par révire- «
ment des parties de cette Banque «
avec celles de Hollande & d'An- «
gle- «

1719. » gleterre, ce qui ſera un grand » avantage pour le commerce de » France.

» Voilà Mr. ce que c'eſt que mon » Syſtême, & le détail de ce qu'il » faut faire pour parvenir au but » que je me propoſe. L'empreſſe- » ment du public pour avoir des » Actions, la prompte réüſſite de tou- » tes les opérations que j'ai faites » juſqu'à préſent, doit faire préſumer » du ſuccès juſqu'à la fin.

» J'eſpere qu'après avoir vû l'uti- » lité & l'avantage que le Roi; » l'Etat, & le Royaume acquerront » par mon Syſtême, vous voudrez » bien lui être un peu plus favora- » ble, & l'autoriſer de votre ſuffrage » en prenant des Actions.

Après qu'il eût fini de faire tout ce détail, le Maréchal de Villars, lui dit. » L'idée que vous venez » de me donner de votre Syſtême, » eſt bien différente de celle que » j'en avois: Je penſois que les Bil- » lets de Banque n'étoient, à propre- » ment parler, que le prélude de vo- » tre projet, pour pouvoir, par » l'éxacti-

l'éxactitude qu'on auroit à les payer « 1719.
à la Banque, attirer la confiance «
du public, qui eſt la baſe & le «
fondement de votre Syſtême; que «
pour les dettes de l'Etat, que «
vous projettez de payer, vous «
prendriez juſqu'à l'entier payement «
de ces dettes, une moitié, un tiers, «
ou un quart ſur tous les profits «
que feroit cette Compagnie que «
vous établiſſez, pour réunir à un «
ſeul corps tout le commerce du «
Royaume. «

Ce que vous venez de me dire «
me fait voir les choſes différem- «
ment. L'établiſſement de ces Bil- «
lets de Banque me paroît une choſe «
trop ſérieuſe pour être regardée «
comme le prélude de votre pro- «
jet, dès que vous avez intention, «
au moyen du tricotage, de retirer «
ces Billets du public & d'en gar- «
der l'argent. «

A l'égard du payement des det- «
tes de l'Etat, vous prétendez «
les payer en Billets de Banque, «
& retirer après ces Billets, en «
vendant des Actions du Roi: cela «
ne «

1719. » ne me paroît pas avantageux au
» public ni au Royaume, de mê-
» me que le commerce de France
» réüni dans une ſeule Compagnie,
» qui s'enrichira aux dépens du pu-
» blic.

» Trouvez bon, je vous prie, que
» je vous faſſe là-deſſus part des diffi-
» cultés que j'y trouve ; commen-
» çons par les Billets.

» Vous ne pouvez diſconvenir
» que l'ame du commerce eſt la cir-
» culation des eſpeces. Vous éta-
» bliſſez 300. millions de Billets de
» Banque, pour leſquels on vient
» vous porter avec empreſſement à
» la Banque 300. millions d'eſpeces ;
» vous n'avez pas plutôt cet argent,
» que pour pouvoir le garder, vous
» cherchez le moyen de retirer ces
» Billets : dès que vous les avez re-
» tirés ; voilà 300. millions d'eſpeces
» qui ſont au Roi, qu'il garde dans
» ſes coffres comme un fonds néceſ-
» ſaire en cas de beſoin.

» Suppoſé qu'il y eût 900. millions
» d'eſpeces qui circulaſſent dans le
» Royaume, n'eſt-il pas vrai de dire

» qu'en

qu'en voilà un tiers de moins qui « 1719.
ne circule plus, ce qui eſt un préju- «
dice au commerce & au public. «

Pour ce qui eſt des dettes de «
l'Etat, vous comptez de les payer «
en Billets de Banque, que vous «
retirerez du public par la vente «
des Actions du Roi, & par le mê- «
me moyen vous retirerez enſuite ces «
Billets : Il ne reſtera donc au pu- «
blic que des Actions, dont il ne «
pourra être payé du fonds, pour «
lequel on n'a aucune ſûreté, & «
qui n'eſt fondé que ſur une idée «
qui peut aiſément changer & ſe dé- «
truire. Le revenu de ces Actions eſt «
de la même nature que ces fonds, «
il eſt incertain, caſuel, & peut «
manquer au moindre événement : «
alors le public ſe trouvera chargé «
d'Actions & ruïné.

Il me ſemble qu'il ſeroit plus «
avantageux au Royaume, pour «
payer les dettes de l'Etat, que le «
Roi, lorſqu'il a cent millions de «
ſes revenus dans ſes coffres, aug- «
mentât les eſpeces du double de «
leur valeur, qu'il employât ce qu'il «
gagne- «

1719. » gagneroit par cette augmentation,
» au payement des dettes, & remit
» après les eſpeces à la valeur où
» elles étoient. Faiſant cela tous les
» ans, dans peu l'Etat ſe trouveroit
» liquidé. Il eſt vrai que cette opé-
» ration ſeroit ruïneuſe au public ;
» mais elle ne le ſeroit pas tant que
» celle que vous projettez de faire :
» Par celle-ci, on ne perdroit que
» la moitié ; mais par la vôtre, on
» perdra tout, & il ne reſtera que
» du papier.

» Vous regardez comme un avan-
» tage de procurer au Roi un fonds
» de 300. millions d'eſpeces, & l'ac-
» quittement des dettes de l'Etat ;
» mais je ne le regarde pas comme tel
» dès qu'il eſt ruïneux au Royaume ;
» car la richeſſe d'un Roi conſiſte
» dans celle de ſes ſujets.

» Ne croyez pas auſſi que le pro-
» grès qu'a votre Syſtême au com-
» mencement, ſoit une preuve de
» ſon ſuccès juſqu'à la fin : Le Fran-
» çois aime la nouveauté, le mer-
» veilleux le frappe & le ſéduit ;
» mais la réfléxion le lui fait bien-tôt
» aban-

abandonner ; par la même raiſon , « 1719.
ne comptez pas pouvoir conſerver «
long-temps la confiance qu'on vous «
fait paroître au commerce du Ro- «
yaume, que vous voulez réünir dans «
une ſeule Compagnie. «

Ainſi tout bien éxaminé , loin «
de pouvoir changer de ſentiment , «
je perſiſte à croire que ce Syſtême ne «
ſçauroit produire rien de bon , & «
à ne vouloir pas prendre des Acti- «
ons , pour ne pas me prêter à des «
idées , quelque profit que j'y puiſſe «
avoir ; & d'ailleurs je n'ambition- «
nerai jamais de profiter par de ſem- «
blables voies. «

Law rendit compte au Duc d'Or-
leans du peu de ſuccès qu'avoit eu ſa
viſite. Ce Prince dit le lendemain au
Maréchal de Villars :

Je ſçai que Law a été vous voir , «
dans le deſſein de vous convertir «
pour ſon Syſtême ; que toutes les «
bonnes raiſons qu'il prétend vous «
avoir dites , n'ont pû opérer votre «
converſion , qu'il n'a pû vous don- «
ner la foi pour les Actions , & que «
vous refuſiez d'en prendre : J'en ſuis «

1719. » d'autant plus ſurpris, qu'il y a de » grands profits à faire, & qu'il a » parû que vous ne haïſſiez pas » l'argent.

Il eſt vrai, mon Prince, lui répondit le Maréchal de Villars, *que j'ai aimé l'argent; mais c'étoit celui des Ennemis du Roi, & non pas celui de ſes Sujets.*

On commença à la fin de cette année à traiter de la paix entre la France & l'Eſpagne; mais on étoit moins occupé de la paix que du ſiſtême de Law, qui faiſoit tous les jours des progrès inoüis.

1720. Les Finances du Royaume ſembloient prendre une tournure ſi favorable, au moyen du ſyſtême, qu'il paroiſſoit juſte de récompenſer l'Auteur de ces heureux changemens; auſſi vit-on au commencement de cette année, le fameux Law nommé Controleur-général des Finances.

Le Maréchal de Villars fut le voir pour le féliciter. Après les premiers complimens, Law lui dit: » Quoi, » M. le Maréchal, vous ne voudrez » jamais vous rendre? Serez-vous « tou-

toujours le ſeul à ne vouloir pas « approuver, ce que tout le monde « continue à rechercher avec tant « d'empreſſement ? « 1720.

Je penſe toujours de même, lui « répondit le Maréchal de Villars ; « & cet empreſſement du public, ne « fait que me confirmer dans mon « ſentiment, avec d'autant plus de « raiſon, que vous menez les choſes « trop vîte, pour qu'elles puiſſent « ſubſiſter : Vous voilà Mr. à pré- « ſent au timon, prenez y garde ; « vous avez à faire à des chevaux « fougueux qui vous feront verſer. «

La paix ſe conclut au commencement de cette année entre la France & l'Eſpagne ; & une des principales conditions de la paix, fut le ſacrifice que fit l'Eſpagne de ſon premier Miniſtre, auquel ſeul on attribua la cauſe de la derniere guerre. Les Grands d'Eſpagne même, jaloux de ſon élévation, s'y prêterent ; & le Cardinal Alberoni fut renvoyé en Italie. En y allant, il paſſa par la France, où il fut conduit, comme un homme ſuſpect, depuis ſon en-

1720. trée dans le Royaume juſqu'à ſa ſortie.

Le progrès qu'avoit eu le Syſtême de Law l'année derniere & les premiers jours de celle-ci, occaſionna à pluſieurs particuliers cette impatience naturellement attachée à la Nation Françoiſe ; ils ſouhaiterent de voir promptement toutes les opérations de ce Syſtême.

Ils gagnerent là-deſſus le Duc d'Orleans, en lui faiſant entendre que Law étoit aſſez habile, pour faire d'un coup de main ce qu'il projettoit de ne faire que ſucceſſivement, pour maintenir plus long-temps ſa faveur.

Ce Prince porté au bien du Royaume, & qui languiſſoit de voir la fin de ce Syſtême, qu'il eſpéroit devoir procurer un grand avantage, ſe laiſſa ſéduire & prévenir par ces diſcours. Law eut beau repréſenter que ſi l'on prématuroit les opérations de ſon Syſtême, on l'énerveroit de maniére qu'il ne pourroit réüſſir ; il ne fut pas écouté, ſes diſcours furent regardés comme ſuſpects, & l'on vit alors paroître au commencement de cette année un Ar-

Arrêt du Conſeil, pour le rembourſement de toutes les dettes de l'Etat, & de l'Hôtel-de-Ville de Paris, en billets de Banque. 1720.

Pour faire ces rembourſemens, il fallut créer de nouveaux billets de Banque pour les donner en payement. Par cette création & ces rembourſemens, il ſe trouva dans le public quatre foïs plus de billets qu'il n'y avoit de fonds à la banque.

Les Actions étoient montées au-deſſus de neuf-mille livres. Ces mêmes particuliers, voyant que cette multiplicité de billets feroit baiſſer les Actions dont ils étoient farcis, & qu'ils alloient par conſequent porter la peine de leurs mauvais conſeils ; pour éviter ce malheur, ils firent entendre au Duc d'Orleans, que ſi les Actions venoient à diminuer, les particuliers qui en étoient chargés ſe rebuteroient, & perdroient la confiance, ce qui feroit échouer le Syſtême dont la confiance étoit la baſe.

Sur cela, il fut réſolu que la Compagnie des Indes, (c'eſt ainſi qu'on appelloit la Compagnie d'Occident)

1720. acheteroit les Actions à dix mille livres.

Law eut beau ſe récrier, cela fut inutile ; l'Arrêt parut peu de jours après.

Pour faire ces achats, autre création de billets de Banque, de ſorte que par ces deux dernieres opérations, il ſe trouva dans le public dix fois plus de billets de Banque, qu'il n'y avoit de fonds en eſpeces à la Banque.

Law ſe trouva alors dans de grands embarras ; on alloit en foule à la Banque chercher de l'argent, il n'y en avoit pas aſſez pour payer tous les billets qu'on pouvoit préſenter. Comment obvier à cette difficulté ? L'augmentation des eſpeces fut le premier reméde dont on ſe ſervit : il ne fut pas ſuffiſant, il fallut avoir recours à un moyen ſingulier, & dont on n'avoit jamais oüi parler, qui étoit de défendre à tout particulier d'avoir chez ſoi plus de 500. liv. d'argent.

Ce dernier expédient ne fut pas ſalutaire aux billets, les choſes défenduës ſont les plus recherchées :

L'on alloit à la Banque chercher en détail, 500. livres chaque fois, ce qu'on ne pouvoit avoir dans une seule. 1720.

On se vit à la fin forcé d'ordonner une diminution sur les billets de Banque par l'Arrêt du 20. May.

Cet Arrêt fut funeste au système, puisqu'il sappa l'édifice par le fondement, en perdant la confiance. On s'apperçut bien-tôt du mal qu'il causoit, on voulut le réparer en révoquant l'Arrêt ; mais cela fut inutile, le coup étoit porté, & avoit pénétré trop avant.

On fut obligé de fermer la Banque. Cela fit crier le public. Pour appaiser les murmures, l'on paya tous les matins à l'Hôtel de la Compagnie des Indes des billets de dix livres seulement.

Dans ce temps-là le Maréchal de Villars ayant trouvé Law au Palais Royal chez le Duc d'Orleans, il lui dit : Hé bien, M. Law, *me solliciterez-vous encore à prendre des Actions?*

Law lui répondit : Vous aviez » raison de me dire que ces chevaux »

1720. » fougueux me feroient verſer : leur » impatience a fait prématurer les » opérations de mon Syſtême ; par » là on l'a ſi fort défiguré, que j'ai » moi-même peine à le reconnoître.

» Vous ne connoiſſiez guéres les » François, lui dit le Marechal de » Villars, quand vous vous êtes » flaté de pouvoir leur faire adopter » un ſyſtême qui ne pouvoit conve- » nir que dans une République, & » nullement dans un Etat Monarchi- » que. Suppoſé même que ce Syſtê- » me fût bon de ſon principe, il ne » pouvoit ſe ſoûtenir en France ; & » ce qui lui arrive aujourd'hui, de- » voit tôt ou tard lui arriver. Je ne » ſuis pas ſurpris de vous voir em- » bourbé ; mais je le ſerois beaucoup, » ſi vous vous dépétriez du bourbier.

Le Duc d'Orléans ſortit dans ce moment de ſon cabinet, & ayant apperçû le Maréchal de Villars qui parloit avec Law, il s'avança vers eux, & dit à Law : *Parviendrez-vous à la fin à convertir le Maréchal de* Villars ?

M. *Law* dit le Maréchal de *Villars, n'auroit pas beau jeu à préſent de vous-*

vouloir faire des converſions ; & je le crois moins occupé du deſir d'en faire, que de celui d'une abſolution générale, dont il auroit grand beſoin. 1720.

Le Duc *d'Orleans* ſe tournant du côté de *Lavv* lui dit : *Requieſcant in pace* ; & retourna dans ſon cabinet, y joindre le Marquis de la *Vrilliere* qu'il avoit vû y entrer.

Le Parlement de Paris fut alors exilé à *Pontoiſe*, d'où il ne fut rappellé, que quelque temps après.

Le payement que l'on faiſoit tous les matins des billets de dix livres à l'Hôtel de la Compagnie des Indes, y attira une ſi grande foule de peuple, qu'il y eut deux hommes de tués.

Le peuple s'émut à ce ſpectacle, & alla porter ces cadavres au Palais Royal. On craignit alors un ſoulevement, & on étoit là-deſſus dans de grandes allarmes. Il n'y eut que le Duc *d'Orleans* qui fut éxempt de crainte, & avec cette intrépidité qui lui étoit naturelle & qu'il a toujours fait paroître dans les plus grands dangers, il ordonna qu'on ne fit aucune

1720. réſiſtance à cette populace, & qu'on ouvrit toutes les portes du Palais Royal, & il ſe préſenta lui-même aux fenêtres.

Par cette fermeté & par cet ordre qu'il donna, il diſſipa ſur le champ cet orage, qui n'eut d'autre ſuite que d'aller fondre ſur le caroſſe de *Lavv*, qui ſortoit alors du Palais Royal ſans perſonne de dans. Ce carroſſe fut briſé.

Cette affaire fit que, pour ne plus aſſembler tant de monde dans un même endroit, on ne paya plus les billets de dix livres à l'Hôtel de la Compagnie des Indes, & l'on fit à l'avenir ces payemens chez les Commiſſaires des quartiers.

Tout cela ne ſervit de rien : le ſyſtême & les billets ne pouvant ſubſiſter, on fut obligé d'en ordonner la ſuppreſſion au mois de Septembre & d'Octobre.

Les pertes que faiſoit le public attirerent à *Lavv* ſa rage & ſa haine; mais à un tel point, que pour en éviter les ſuites funeſtes, il fut obligé de ſortir fugitivement du Royaume.

Voilà quelle fut la fin de ce ſyſtême, qui a fait tant de bruit, qu'on avoit tant éxalté, & qui à dérangé tant de familles; il n'a été favorable qu'à de grands Seigneurs qui n'en avoient pas beſoin, ou à des gens qui avoient fait banqueroute & qui n'avoient rien à perdre. 1720.

A la fin de cette année le Royaume ſe trouva dans de grandes allarmes au ſujet de la peſte qu'on apprit avoir été introduite dans *Marſeille*, par l'avidité de quelques particuliers de cette Ville, qui y avoient fait entrer en fraude des Marchandiſes venuës du Levant, ſans leur avoir fait faire quarantaine. Ils furent bien-tôt punis de leur crime, ayant été des premiers enlevés par cette maladie.

La crainte des progrès que pouvoit faire la peſte, fit prendre la réſolution au Maréchal de *Villars* d'aller en Provence, dont il étoit Gouverneur, pour empêcher par de ſages précautions, que la contagion ne pénétrât dans les autres Villes de cette Province, & pour aſſurer par ſa préſence des peuples allarmés, com-

1720. me on l'eſt d'ordinaire dans de pareils dangers.

Il alla trouver le Duc *d'Orleans* pour lui communiquer la réſolution qu'il avoit priſe, & pour avoir ſon conſentement; mais ce Prince s'y oppoſa, & lui dit: » Que ſon ſenti-» ment dans le Conſeil de Régence, » étoit plus utile au Roi, que ſes ſer-» vices en Provence; qu'ayant d'ail-» leurs échappé à tous les dangers où » il s'étoit expoſé à la guerre, il ne » ſeroit pas juſte qu'il ſe livrât à la » peſte, où il n'y auroit aucune gloi-» re à acquerir, & qu'il vouloit con-» ſerver pour des occaſions plus im-» portantes *l'Achille* de la France.

1721. Le public ſe trouvoit ſurchargé de billets & d'Actions; & l'Etat ne pouvant jamais les acquitter, on établit au commencement de cette année des Bureaux, où l'on alloit porter les billets & les Actions qu'on avoit, & y déclarer d'où on les avoit eu; & on les réduiſoit plus ou moins, ſuivant leur origine, & l'on donnoit d'autres billets de la ſomme réduite, qu'on appelloit *Billets de liquidation.*

L'on

L'on ordonna en même tems des débouchés pour placer ces billets liquidés, ſoit à l'Hôtel de Ville de *Paris*, en conſtitution de rente & en rentes viageres, ou en rentes Provinciales : Cette opération fut la derniere de la ſuite du Syſtême. 1720.

L'on vit cette année arriver en France un Ambaſſadeur de Turquie, que le Grand-Seigneur envoyoit au Roi pour le complimenter ſur ſon avenement à la Couronne, & pour le Commerce du Levant. Cet Ambaſſadeur s'appelloit *Celebi Mehemet Effendi.* C'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, & plus ſçavant qu'il n'eſt permis de l'être à un Turc qui n'étudie pas.

Son entrée à *Paris* & au Palais des Thuilleries, où étoit le Roi, fut ſinguliere & des plus brillantes : on n'en voit pas de pareilles.

A toutes les entrées des Ambaſſadeurs, les carroſſes du Roi, des Princes, Princeſſes & Seigneurs, vont le prendre à la porte St. Antoine : celle-ci fut une entrée militaire.

Cet

1721. Cet Ambaſſadeur entra dans Paris à cheval à la tête des Troupes qui avoient été au-devant de lui, qui conſiſtoient en des détachemens des Gardes du corps, des Mouſquetaires, des Gendarmes, des Chevaux legers, avec le Régiment de Cavalerie la Cornette blanche, & celui *d'Orleans*, Dragons.

Entourré de ce brillant cortége, il traverſa tout Paris à cheval, & entra dans le Jardin des Thuilleries par le pont tournant, où il trouva les Régimens des Gardes Françoiſes & Suiſſes ſous les armes, rangés en haye à droite & à gauche le long de la grande allée, par laquelle il paſſa, & alla mettre pied à terre aux degrés de la platte-forme du Jardin des Thuilleries, d'où on le conduiſit à l'Audience du Roi.

Quelques jours après, le Maréchal de *Villeroy* donna à manger à cet Ambaſſadeur; le Maréchal de *Villars* fut de ce repas, après lequel, l'Ambaſſadeur ayant oüi nommer le Maréchal de *Villars*, s'approcha de lui pour lui dire: » Qu'il lui tardoit fort, de-

» puis

puis qu'il étoit à *Paris*, de voir ce « grand Maréchal de *Villars* dont on « parloit tant à la Porte, où l'on « ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſes « exploits militaires; que le Grand- « Seigneur ſe les faiſoit raconter, & « que le Grand-Viſir lui avoit ordonné « de le conſulter ſur la diſcipline « & les évolutions militaires, pour « pouvoir régler & faire agir les « Troupes Mahométanes comme cel- « les de France. » 1725.

Le Maréchal de Villars lui témoigna » Combien il étoit ce ſenſible à l'honneur que lui faiſoit le Grand- « Seigneur & le Grand-Viſir; qu'il ſe « feroit un plaiſir de lui manifeſter « ce qu'une longue expérience lui « avoit appris dans l'art militaire; mais « qu'il ne croyoit pas que les Turcs « puſſent le mettre en pratique: Qu'il « avoit remarqué dans les guerres de « Hongrie, où il avoit ſervi, que « leurs opérations militaires étoient ſi « différentes des nôtres, qu'il regar- « doit comme impoſſible de pouvoir « leur faire perdre leurs anciens uſa- « ges. »

Le

1721. Le Maréchal de Villeroy qui vit que l'Ambaſſadeur s'entretenoit avec le Maréchal de Villars, s'approcha d'eux, & dit à l'Ambaſſadeur : *Si vous aviez en Turquie des Généraux d'Armée comme M. le Maréchal de Villars, l'Empereur ne ſeroit pas ſi tranquille à Vienne. L'Ambaſſadeur lui répondit : Il ne ſeroit pas long-temps dans ſa Capitale.*

Cet Ambaſſadeur eut depuis pluſieurs entretiens avec le Maréchal de Villars ſur l'art militaire ; & il eut ſoin de prendre par écrit tout ce qu'il apprit de ce Général ; il voulut même emporter avec lui ſon portrait, » pour en faire préſent, diſoit-il au » Grand-Seigneur, qui ſeroit bien aiſe » d'avoir le portrait d'un ſi grand » Homme.

M. le Duc de Chartres fut nommé cette année Colonel-Général de l'Infanterie, & l'on vit revivre cette charge, qui avoit été ſupprimée depuis la mort du Duc d'Epernon.

La peſte qui étoit à Marſeille depuis l'année paſſée, y avoit fait & y faiſoit encore de grands ravages; elle s'étoit

s'étoit communiquée dans plusieurs autres Villes de la Province : Aix & Arles n'en furent pas exemptes ; elle pénétra dans le Comtat, à Avignon, & jusqu'en Languedoc, au Diocèse de Mendes. 1721.

Tout ce pays étoit dans la désolation : Tout le monde y étoit à l'agonie & dans des allarmes continuelles de mourir à tout moment. La grande quantité de morts qu'il y avoit tous les jours, donnoit de la terreur même à ceux qui étoient éloignés.

Le Maréchal de Villars, touché de l'état où étoient les Peuples de son Gouvernement, auroit fort souhaité d'y aller pour les secourir. Nous avons déja dit que le Duc d'Orléans ne voulut pas le lui permettre ; mais il ne cessoit de parler à ce Prince en faveur des Provençaux, pour qu'ils fussent secourus de toutes les choses nécessaires : & c'est à ses conseils & à ses sollicitations, que cette Province est rédevable de tous les secours qu'elle reçut, & de ce que la contagion ne fit pas chez elle de plus grands ravages.

Le

1721. Le Duc d'Orleans, voyant le progrès de la peſte dans le Royaume, donna des ordres, pour qu'aux lieux où elle étoit, on tint une conduite qui pût la faire diminuer, & la faire ceſſer inſenſiblement; & pour empêcher qu'elle ne pénétrât plus avant, il fit faire des Lignes & une enceinte par les Troupes, afin de bloquer tous les lieux peſtiferés, & leur ôter toute communication avec les autres lieux qui s'étoient juſqu'alors garantis de la contagion.

Ces ſages précautions, & ces ordres, furent ſalutaires au Royaume, puiſque le mal contagieux ne pénétra pas plus avant, & ceſſa bien-tôt après dans les lieux ou il s'étoit répandu.

1722. Le Roi alla à Verſailles au commencement de cette année, & le Maréchal de Villars y ſuivit Sa Majeſté.

On vit bien-tôt après, le Maréchal de Villeroi, tombé en diſgrace & exilé dans ſon Gouvernement de Lyon. On ne s'arrêtera pas ici à en dire les motifs, ni à faire le détail de ce qui ſe paſſa à ce ſujet. Il avoit tou-

toujours été des amis du Maréchal de Villars, qui fut très-ſenſible au malheur arrivé à ce Seigneur, que bien des gens regretterent. 1722.

Le Maréchal de Villeroi étoit le Doyen des Maréchaux de France, & par conſequent Préſident & chef du Tribunal de la Connétablie. Par ſon abſence, le Maréchal de Villars ſe trouva le plus ancien, & le Chef de ce Tribunal.

Il repréſenta au Duc d'Orleans, qu'il ſeroit bon de faire voir au Roi quelques opérations de guerre, pour le mieux inſtruire de l'art militaire; & pour cet effet qu'il faudroit former un Camp près de Verſailles.

Le Duc d'Orléans approuva ſa penſée, & lui dit : *Nous formerons un Camp à Montreüil près de Verſailles, où l'on fera un ſiége devant le Roi; mais je ne vois perſonne plus propre, ni plus digne que vous, pour commander à ce Camp, & pour inſtruire Sa Majeſté de toutes les opérations militaires.*

On fit venir des Troupes; on forma un Camp près de Montreüil, qu'on fortifia par des ouvrages de terre.

1722. terre. Le Maréchal de Villars commandoit à ce Camp.

Il fit jetter des troupes dans ces fortifications, pour défendre le siége qu'on projettoit de faire. On fit des lignes de circonvallation, de contrevallation; on ouvrit la tranchée; il y eut des sorties, qu'on repoussa; des attaques; du secours qu'on voulut introduire dans la Place, & qu'on empêcha; la brêche fut faite; on demanda à capituler; on ne fût pas d'accord des articles de la capitulation; on monta à l'assaut & l'on se rendit maître de la Place.

Le Maréchal de Villars fit faire à ce siége, & qui n'étoit qu'une démonstration, tout ce qui peut arriver au siége le plus opiniâtre.

Le Roi alloit tous les jours au Camp: le Maréchal de Villars lui montroit toutes les opérations, & lui en rendoit compte, aussi-bien que des raisons & des motifs qu'il y avoit pour les faire.

Un homme qui s'étoit rendu si illustre dans l'art militaire, étoit aussi celui qui en pouvoit donner de meilleures leçons. L'Abbé

L'Abbé du Bois, Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangeres, qui étoit depuis peu Archevêque de Cambrai, reçut dans ce temps-là le Chapeau de Cardinal, & le Duc d'Orléans le fit nommer en même-temps premier Miniſtre. La fortune de cet homme ſurprit bien du monde, & mérite qu'on parle de ſon caractére, & de quelle maniere il étoit parvenu. 1722.

C'étoit un petit homme, d'une figure qui ne prévenoit pas en ſa faveur, ayant la mine baſſe; homme de beaucoup d'eſprit & de pénétration, mais violent & emporté à l'excès. Avant que d'être parvenu au Miniſtére, il n'avoit pas vécu en Eccléſiaſtique, n'ayant en vuë que ſes plaiſirs & ſon ambition: il ſe ſervoit de celle-ci pour ſatisfaire ceux-là, & ne ſe faiſoit ſcrupule de rien.

Ce fut tout un autre homme dans le Miniſtére: éxact, juſte, & ſévere, ne pouvant excuſer ni pardonner les moindres fautes. Il auroit voulu alors oublier ſa vie paſſée, mais les maux qu'il avoit, & qui le faiſoient vivement ſouffrir, ne la lui rappelloient

1722. loient que trop ſouvent ; & daus ces momens, on ne pouvoit lui parler, qu'on n'eſſuyât de ſa part les injures les plus atroces : perſonne ne pouvoit être à l'abri de ſes emportemens. Cet homme d'un caractére ſi mélangé, auroit été pourtant un grand Miniſtre, ſi ſon mal ne l'avoit pas empêché la plupart du temps de vaquer à ſes fonctions.

Il étoit fils d'un petit Chirugien de Brive-la-Gaillarde. Etant encore fort jeune, & ne voulant pas ſuivre la profeſſion de ſon pere, il quitta la maiſon paternelle, & alla à Paris chercher fortune. Il y entra au ſervice d'un Docteur de Sorbonne, qui prit une grande amitié pour lui : il le fit étudier ; & c'eſt chez ce maître qu'il cultiva ſon eſprit, & acquit tout ſon ſçavoir. Ce Docteur avoit un ami intime, qui étoit Précepteur du Duc de Chartres, qui fut depuis le Duc d'Orléans, Régent.

Le Docteur mourut ; mais en mourant il recommanda à ſon ami le jeune Abbé du Bois, qui paſſa au ſervice de ce Précepteur.

Celui

Celui-ci allant donner des leçons au Duc de Chartres, l'Abbé du Bois le ſuivoit, & lui portoit le porte-feüille. Il ſe fit par là connoître à ce Prince, auquel il ſervit après de Répétiteur. Le Précepteur étant tombé malade, il donna les leçons à ſa place. 1722.

Le Précepteur mourut ; & comme le Duc de Chartres devoit dans peu finir ſes études, le Duc d'Orleans, pere du Duc de Chartres, ne jugea pas à propos, pour ſi peu de temps, de nommer un autre Précepteur, & ordonna que l'Abbé du Bois en feroit les fonctions.

Le voilà devenu Précepteur du Duc de Chartres. Les études de ce Prince étant finies, il s'attacha à lui, & il ne le quitta plus de vuë. Il ſe rendit utile auprès de lui dans ſes plaiſirs, & s'attira ſon amitié & ſa confiance.

Le Duc de Chartres devenu Duc d'Orleans par la mort du Duc ſon pere, eut occaſion de recompenſer les ſervices cachés de l'Abbé du Bois. Enfin, après la mort du Roi, étant Ré-

1722. Régent du Royaume, connoiſſant le génie de cet Abbé, & ayant toute confiance en lui, il l'envoya en Angleterre pour le traité de la Quadruple alliance dont nous avons déja parlé ; il réüſſit dans ce traité, & en eut tout l'honneur.

Etant de retour, il fut fait Secrétaire des Affaires Etrangers ; puis Archevêque de Cambrai ; & finalement Cardinal & premier Miniſtre ; mais il ne jouit pas long-temps de ſon élevation, comme l'on verra dans la ſuite.

Le Maréchal de Villars fut le féliciter. Le Cardinal du Bois lui dit : *M. le Maréchal, je ſuis très-ſenſible à l'honneur que vous me faites ; mais je ſuis perſuadé que mon Chapeau de Cardinal, & ma nomination de premier Miniſtre, ne vous a pas moins ſurpris qu'elle a ſurpris tout le Royaume.*

Votre Eminence ſe trompe, lui répondit le Maréchal *de Villars ; j'admirerai toujours tout ce que fait M. le Duc d'Orleans, ſans en être ſurpris ; & il n'y a rien de poſſible que ne puiſſe faire S. A. R.*

Le

Le Roi devoit se faire sacrer cette année à Rheims ; on se disposoit à faire ce voyage ; tous les préparatifs étoient faits ; on avoit déja nommé ceux qui devoient représenter les anciens Ducs & Comtes Pairs : Il étoit question de nommer celui qui y devoit représenter le Connetable. Cela étoit dû de droit au Maréchal de Villars, comme le plus ancien Maréchal de France. 1722.

Cependant il y eut des Maréchaux de France qui ambitionnoient cet honneur, & qui se flatoient de pouvoir l'obtenir par sollicitation auprès du Duc d'Orléans ; & ils ne négligerent rien pour cela.

Le Duc d'Orléans panchoit à procurer cet avantage à un autre ; mais il étoit combattu par l'injustice qu'il auroit fait au Maréchal de Villars. Il étoit dans cette perplexité, lorsque le Maréchal de Villars, instruit de cette intrigue de Cour, fut trouver le Duc d'Orléans pour lui en parler.

Dès que ce Prince le vit, il lui dit : *M. le Maréchal, on m'a assûré que vous ne vous portiez pas bien, &*

1722. *que vous ne pourriez être du voyage de Rheims.*

Il lui répondit: *Je ne me ſuis jamais mieux porté, & je n'ai jamais été mieux en état de ne pas céder volontiers mes droits à un autre : je compte d'avoir l'honneur d'être du voyage de Rheims, hors que le Roi ne me le défende; mais votre juſtice me met à l'abri de ce malheur.*

Vous n'avez rien à craindre, lui dit le Duc d'Orléans, je ſuis trop de vos amis.

Cette converſation détermina le Duc d'Orléans, & le lendemain le Maréchal de Villars fut nommé pour répréſenter le Connétable.

On partit pour Rheims. On a vû dans pluſieurs relations le détail de toutes les cérémonies & de tout ce qui ſe paſſa à ce Sacre : on dira ſeulement que le Maréchal de Villars y repréſenta le Connétable, & y porta l'épée avec cet air guerrier, qui faiſoit voir qu'il étoit plus digne de l'être que de le repréſenter.

Sur la fin de cette année ſe fit le traité de la France avec l'Eſpagne pour

pour les Mariages d'une des filles du Duc d'Orléans avec le Prince des Aſturies, & d'une autre fille du Régent avec Don Carlos, & de l'Infante avec le Roi. 1722.

Cette Princeſſe, & la ſeconde fille du Duc d'Orléans, n'étant point en âge de pouvoir conſommer leurs Mariages, il fut réglé que cette derniere Princeſſe iroit avec ſa ſœur en Eſpagne, en attendant qu'elle pût célébrer ſon Mariage, & que l'Infante viendroit pareillement en France.

Les deux Princeſſes d'Orléans partirent pour l'Eſpagne, où l'aînée célébra ſon Mariage avec le Prince des Aſturies, & l'on vit arriver l'Infante en France.

Ce fut en cette année, que M. le Blanc, Secrétaire d'Etat de la Guerre, eût le malheur de tomber en diſgrace. Il fut généralement regretté du corps militaire, dont il étoit plus qu'aimé. Il fut éxilé à quarante lieües de Paris : on lui laiſſa le choix du lieu de ſa retraite. Il alla à Douë, une des Terres du Marquis de Trénel

1723. nel, ſon gendre. Le Marquis de Breteüil fut nommé Secrétaire d'Etat à ſa place.

Le Roi alla reſter quelque temps à Meudon, où le Cardinal du Bois ſe trouva ſi mal, qu'il fut obligé de ſe faire porter à Verſailles.

Il étoit depuis long-temps atteint d'un mal qui ne lui laiſſoit aucun relache, & lui faiſoit ſouffrir les douleurs les plus aiguës. Les remords qu'il avoit des plaiſirs qui lui avoient procuré cette incommodité, la lui avoient fait négliger.

Le mal parvint à un tel point, qu'il ne lui fut plus permis de le cacher. Arrivé à Verſailles, il ſe fit viſiter par des Médecins & des Chirurgiens. On trouva qu'il y avoit dans ſon mal de la diſpoſition à la gangrene, & qu'on ne pouvoit eſpérer de le guérir que par l'amputation; qu'autrement il pourroit vivre quelques peu de temps, mais dans de grandes ſouffrances. Il auroit volontiers préféré ce dernier parti, ſi le Duc d'Orléans ne fût venu pour le déterminer à l'opération.

L'am-

L'amputation ſe fit. Elle parut d'abord être faite heureuſement, & l'on eut de grandes eſpérances de guériſon, mais elles ne furent pas de longue durée ; la gangrene parut, & il mourut peu de jours après. Ainſi finit ce Cardinal, qui ne jouit pas long-temps de ſon élevation. 1723.

Après ſa mort le Duc d'Orléans éxerça l'emploi de premier Miniſtre ; mais il ne lui ſurvécut pas long-temps.

Il y avoit quelque temps qu'on s'appercevoit du dérangement de ſa ſanté, cauſé par l'abondance d'un ſang trop épais ; & tout le monde étoit là-deſſus dans de grandes allarmes.

Son Médecin, Chirac, le preſſoit vivement de ſe faire ſaigner ſouvent ; il y avoit conſenti, on l'avoit ſaigné ; mais la crainte qu'il eut de tomber dans l'hydropiſie par de trop fréquentes ſaignées, le détermina à ne s'en plus laiſſer faire, & à courir les riſques d'une mort prochaine, dont il paroiſſoit être menacé.

1723. Ce Prince mourut d'apopléxie à Verſailles, au moment qu'il ſe diſpoſoit d'aller travailler avec le Roi : ce fut le 4. Décembre. Cette mort ſurprit tout la Cour, & y jetta un deüil univerſel : il fut généralement regretté. Jamais Prince n'avoit été plus aimé & il n'y en avoit aucun qui méritât plus de l'être. Ses hautes qualités, & les vaſtes lumieres qu'il avoit, le feront toujours regarder comme un des plus grands Princes qu'il y ait jamais eu.

Le Roi nomma premier Miniſtre à ſa place, M. le Duc de Bourbon.

Le Maréchal de Villars, n'y ayant plus de Conſeil de Régence depuis le Sacre du Roi, ſe tenoit la plupart du temps à ſa Terre de Vaux-le Villars, ou à Paris, lorſque les affaires de la Connétablie l'y appelloient ; & il n'étoit plus de réſidence à la Cour, où il alloit pourtant très-ſouvent. Pour l'engager à y reſter, pour pouvoir ſe ſervir de ſes lumieres, on l'admit dans les Conſeils du Roi en qualité de Miniſtre d'Etat, & Sa Majeſté lui donna un autre appartement

ment au Château de Verſailles, qui faiſoit partie de celui qu'avoit occupé feu Monſeigneur le Dauphin, fils unique de Louis XIV. 1723.

On apprit à la fin de cette année, que le Roi d'Eſpagne avoit abdiqué ſa Couronne en faveur de ſon fils, le Prince des Aſturies. On admira cette action ; & elle ſurprit d'autant plus tout le monde, que depuis celle de Charles-Quint, on n'avoit plus vû d'abdication en Eſpagne, & que l'on ne comptoit plus d'y en voir.

Le Roi fit au commencement de cette année une promotion de Maréchaux de France, qui furent Mrs. de Roquelaure, de Gramont, d'Alégre, de Broglio, du Bourg, Médavi, & la Feüillade. 1724.

Peu de temps après, Sa Majeſté en fit une autre de ſoixante Chevaliers de l'Ordre du St. Eſprit : il y avoit bien du temps qu'on n'en avoit pas vû de ſi nombreuſe.

La Cour cette année ne fut occupée que de l'affaire de Mr. le Blanc. Nous avons vû comme il avoit été

1724. exilé l'année derniere, au commencement de celle-ci il fut arrêté & mis à la Baſtille. Son malheur intéreſſa bien du monde, & il n'y eut perſonne à la Cour ni à Paris, qui ne prit parti pour ou contre; mais le nombre de ſes Partiſans étoit le plus fort. Son affaire fut renvoyée au Parlement de Paris, qui ne le trouva coupable de rien, & il fut mis en liberté.

Il avoit été Intendant en Auvergne, où il avoit rendu de grands ſervices dans les dernieres guerres; enſuite Intendant en Flandre, où il avoit ſignalé ſon zéle en pluſieurs occaſions.

C'étoit un homme vif, d'une grande activité, capable des plus grands détails & de pourvoir à tout; d'une pénétration infinie, doux, affable, & d'un grand eſprit; & outre cela d'un courage plus propre pour l'art militaire, que pour la profeſſion qu'il avoit embraſſée.

Le Duc d'Orléans, qui pénétroit aiſément le mérite d'un chacun, fixa ſon attention ſur celui de M. le Blanc; il

il le fit au commencement de la Ré- 1724.
gence, Secrétaire du Conſeil de la guerre & enſuite Secrétaire d'Etat de la guerre, lors de la ſuppreſſion des Conſeils

Perſonne auſſi ne pouvoit s'acquitter plus dignement de cet emploi ; l'eſtime & l'amitié générale qu'avoit pour lui tout le corps militaire, en eſt une preuve bien grande.

Tout le temps que dura l'affaire de le Blanc, le Maréchal de Villars fut le ſeul de la Cour qui parut n'y prendre aucun parti : il n'en parla jamais, & détournoit même les diſcours de ceux qui vouloient lui en parler. Il avoit pour maxime, » qu'on ne devoit » jamais s'intéreſſer dans les affaires » où l'on n'a nul intérêt, & moins en- » core dans celles qui émanent de » l'autorité ſouveraine, pour laquelle » on doit avoir un grand reſpect, » qu'on ne peut mieux marquer que » par un grand ſilence.

L'on apprit au commencement de 1725.
cette année la mort du Roi d'Eſpagne *Louis Premier*. Mais ce qu'il y eut d'admirable en cette occaſion,

1725. fut la peine qu'eut la Jonte d'Eſpagne à déterminer Philippe V. ſon pere, de remonter ſur le Trône. On ne voit point d'éxemple pareil dans toute l'hiſtoire.

L'on a déja vû comme l'Infante d'Eſpagne étoit venuë en France pour y être élevée, en attendant qu'elle fût en âge de pouvoir célébrer & conſommer ſon mariage avec le Roi : elle y étoit traitée & ſervie comme la Reine ; mais elle étoit ſi jeune, qu'il y avoit bien du temps à attendre. Cependant il importoit à la Nation que le Roi fut bien-tôt marié, pour donner au Royaume la ſatisfaction de lui voir des ſucceſſeurs.

L'on prit la réſolution de renvoyer l'Infante en Eſpagne, & de jetter les yeux ſur quelque autre Princeſſe qui fût en âge de pouvoir donner bien-tôt des ſucceſſeurs.

Le choix tomba ſur la Princeſſe Marie de Pologne, Fille de Staniſlas, Roi de Pologne, qui ſe tenoit à Weiſſenbourg, depuis le malheur arrivé à Charles XII. Roi de Suede, à la bataille de Pultawa, contre le Czar de Moſcovie

covie, qui le mit hors d'état de pouvoir ſecourir le Roi Staniſlas, ſon Allié, contre le Roi Auguſte, Electeur de Saxe, qui remonta ſur le Trône de Pologne. 1725.

Ce choix ſurprit tout le monde, mais il fut généralement approuvé; car la vertu, la piété, & le mérite de cette Princeſſe, la rendoient digne de cette Couronne.

L'Infante partit & retourna en Eſpagne; le mariage du Roi avec la Princeſſe de Pologne fut déclaré, & l'on fit la Maiſon de la Reine, où Madame la Maréchale de Villars fut nommée Dame du Palais.

La Princeſſe de Pologne fut amenée en France, le Roi fut au-devant d'Elle, le mariage fut célébré & conſommé, & la Cour ne fut occupée que de fêtes & de réjoüiſſances à l'occaſion du mariage du Roi.

Le renvoi qu'on avoit fait de l'Infante, avoit piqué l'Eſpagne; de maniere qu'on craignit une prochaine guerre de ſa part; & l'on fit dans le Royaume, pour n'être pas ſurpris, & faire voir qu'on s'y atten- 1726.

1726. doit, tous les préparatifs néceſſaires; mais ils furent inutiles: l'affaire s'accommoda, & l'Eſpagne ſe rendit aux bonnes raiſons qui avoient occaſionné ce renvoi.

Il y eut à la Cour cette année un grand changement. M. le Duc de Bourbon ceſſa d'être premier Miniſtre. Le Roi ſupprima cette charge, & en remit les fonctions à Mr. l'Evêque de Fréjus, qui reçut dans ce temps le Chapeau de Cardinal, & prit le nom de Cardinal de Fleury, qui eſt le nom de ſa Famille.

La France conſervera toujours un ſouvenir précieux du Miniſtére de cette Eminence, qu'on peut comparer avec raiſon, par ſon déſintéreſſement, ſa prudence & ſa ſageſſe, au fameux Cardinal Ximenès.

Il y eut d'autres changemens à la Cour. Mrs. d'Armenonville, Garde des Sceaux; de Morville, Secrétaire d'Etat des affaires étrangeres; Breteüil, Secrétaire d'Etat de la guerre; & Dodun, Controlleur-général des Finances, furent déplacés & remerciés de leurs ſervices.

Le

Le Roi nomma à leur place M. Chauvelin, Garde des Sçeaux & Secrétaire d'Etat des affaires étrangeres ; M. le Pelletier des Forts, Controlleur-général des Finances; & Mr. le Blanc, Secrétaire d'Etat de la guerre, avec la Sur-Intendance des Poſtes. 1726.

On apprit à la fin de cette année le traité que l'Eſpagne avoit fait avec l'Empereur, appellé le Traité de Vienne, qui étoit l'ouvrage de Ripperda. Il parvint par ce moyen à être Duc, Grand d'Eſpagne, & premier Miniſtre ; mais on s'apperçut bien-tôt combien peu il étoit digne de tous ces honneurs ; & ſa retraite auprès du Roi de Fez & de Maroc, où il a ſacrifié ſa Religion à ſon intérêt, marque aſſez ſon caractére, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le faire ici.

Il ne ſe paſſa rien dans cette année, comme on vient de voir, qui pût intéreſſer le Maréchal de Villars, qui menoit une vie douce & tranquille pendant ce tems-là.

Il n'y eut dans cette année aucun événement remarquable, ni rien qui regardât le Maréchal de Villars, & 1727.

qui

qui méritât d'être mis dans ces Mémoires.

1728. Cette année n'eſt remarquable que par l'abdication que fit Victor Amedée, Roi de Sardaigne, de ſon Royaume & de ſes Etats, en faveur de ſon fils. Toute l'Europe fut ſurpriſe de cette démarche, dont on ne pouvoit découvrir la cauſe. Ce Roi imita parfaitement Charles-Quint, puiſqu'il ſe repentit comme lui, peu de temps après.

On remarque dans ce ſiécle une choſe aſſez ſinguliere qu'on ne trouve pas dans les autres, c'eſt de voir à la fois deux Rois, & deux Souverains des mêmes Etats. Deux Rois d'Eſpagne; deux Rois d'Angleterre; deux Rois de Pologne; deux Rois de Sardaigne; deux Empereurs en Turquie, & deux Sophis en Perſe. L'abdication du Roi de Sardaigne donne occaſion de faire ici cette remarque.

1729. Il n'y a rien dans ces quatre années qui intéreſſe la mémoire du Ma-
1730. réchal de Villars, ni qui mérite d'ê-
1731. tre rapporté ici. Nous allons entrer

trer dans les deux dernieres années de ſa vie, qui ſont plus remarquables. 1732.

Celle-ci l'eſt par la mort de deux Rois, Victoire Amedée, Roi de Sardaigne, & l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne. Comme la mort de ce dernier a donné occaſion à la guerre, dans laquelle le Maréchal de Villars va de nouveau faire éclater la gloire qui l'a toujours ſuivi, on croit devoir rapporter les circonſtances de cette mort, & les ſuites qu'elle a eu. 1733.

Le Roi de Pologne avoit eu, il y a quelques temps, mal à une jambe, & ce mal avoit fait craindre pour ſa vie. Ses Médecins, & ſes Chirurgiens vouloient lui couper cette jambe pour le guérir; mais l'habileté du nommé Petit, Chirugien de Paris, qu'on fit venir, la lui ſauva avec la vie. Cependant il lui reſta toujours du depuis une grande foibleſſe à ce membre, qoique pourtant il pût s'en ſervir & agir.

Il voulut ſe rendre à Varſovie pour aſſiſter à la Diette qui devoit s'y tenir

1733. nir au mois de Février : Il partit pour cet effet le 12. de Janvier de Croſſen. Le ſoir en ſortant de ſon caroſſe, il ſe bleſſa à la jambe, & au même endroit où il avoit eu du mal : la playe ſe rouvrit, & il en ſortit du ſang en abondance. On le panſa : Il paſſa une fort mauvaiſe nuit ; mais ne laiſſa pas de continuer ſon voyage, & il arriva le 21. à Varſovie très-indiſpoſé.

Le landemain & le jour ſuivant, S. M. paroiſſoit ſe mieux porter ; mais le 28. & le 29. il fut ſi mal qu'il ne pût donner audience aux Députés des Nonces. La fiévre redoubla, & la gangrene ſe mit à la playe. Le Roi congédia ſes confidens, après leur avoir parlé en particulier ; & voyant que ſon heure approchoit, il abandonna toute autre affaire, pour ne s'occuper que de celle de l'éternité.

L'Abbé de St. Germain, François, Confeſſeur du Roi, reſta toûjours auprès de S. M. & lui ayant demandé ; ſi elle n'avoit rien à lui dire ; le Roi lui répondit : que pendant ſa vie il avoit

» avoit souvent offenſé Dieu ; que 1733.
» la foibleſſe où il ſe trouvoit ne lui
» permettoit pas d'entrer dans le dé-
» tail de ſes péchés ; mais que com-
» me il s'en repentoit ſincerement, il
» eſpéroit que le Tout-Puiſſant les
» lui pardonneroit. «

L'Abbé de St. Germain lui donna l'abſolution. Le Roi, un peu avant de mourir, dit à cet Abbé : *La mort eſt une choſe bien rude.* En même temps il mit une de ſes mains ſur ſes yeux, & mourut dans cette ſituation.

Après la mort du Roi, on ne ſongea en Pologne qu'à convoquer la Diette générale pour l'élection d'un nouveau Roi.

On y eut bien-tôt avis que l'Empereur, ayant appris la mort du Roi de Pologne, avoit donné ordre d'aſſembler des Troupes en Siléſie : ce qui donna de grandes allarmes à ce Royaume, & ces allarmes furent même augmentées par les diſcours de pluſieurs Miniſtres étrangers ; mais le Primat les diſſipa par ſa grande fermeté à vouloir maintenir la liberté de l'Election prochaine.

Cepen-

1733. Cependant l'Empereur prévoit des meſures pour troubler cette liberté, en faiſant une ligue pour ce ſujet avec la Czarine, & en faiſant avancer des Troupes du côté de Pologne. Ce qui obligea le Primat d'écrire le 10. Juin au nom de la République au Roi de France, » pour lui demander envers » la République, les mêmes ſenti- » mens d'amitié, d'union, & de » protection que ſes Prédéceſſeurs lui » avoient toujours témoigné. » Il écrivit pour le même ſujet à toutes les Puiſſances voiſines de la Pologne.

Le Roi de France lui répondit le 6. Juillet pour l'aſſurer de ſon amitié & de ſa protection en faveur de la République, & qu'il maintiendroit la liberté des ſuffrages, à l'Election prochaine.

Les intentions de l'Empereur étoient trop marquées par ſes démarches, pour que le Roi ne prît pas ſes meſures pour le prévenir. Sa Majeſté fit une ligue offenſive & défenſive avec les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne, & nomma le Maréchal de Berwick pour commander depuis la

la Meuſe juſqu'au Rhin. Ce Maréchal partit le 17. Août pour ſe rendre à Metz. 1733.

On fit en Pologne l'ouverture de la Diette générale pour l'Election d'un nouveau Roi le 25. Août, dans le Camp près de Varſovie. Les Troupes Ruſſiennes avancerent en Lithuanie. Les Polonois voyant par les démarches de l'Empereur, & par l'approche des Troupes Ruſſiennes, qu'on vouloit leur ôter la liberté des ſuffrages, & leur faire élire par force un Roi contre leur gré, firent ſerment de n'élire pour Roi aucun étranger.

Le Roi Staniſtas, qui ſe tenoit à Chambord, étant deſiré & appellé par la Nation Polonoiſe, en partit, & arriva incognito à Varſovie la nuit du 8. au 9. de Septembre. Il alla deſcendre & loger chez M. de Monti, notre Ambaſſadeur.

Les Polonois ayant appris l'Arrivée du Roi Staniſlas, l'élûrent & le proclamerent Roi le 11. Septembre. Il fut conduit avec acclamation & démonſtration de joye de la part de tout le Peuple à la Cathédrale, où l'on

1733. l'on chanta le Te Deum; & il reçut après le ſerment de fidélité de la part de ſes ſujets.

Le 10. Octobre le Roi de France rendit public ſon Manifeſte, & ſa Déclaration de guerre contre l'Empereur.

Il donna ordre au Comte de Belille de s'emparer de Nancy; ce qu'il fit le 15. Octobre.

Le Roi nomma en même temps les Généraux pour comander l'Armée d'Allemagne & celle d'Italie.

Le Maréchal de Berwick fut nommé pour commander celle d'Allemagne.

On jetta les yeux ſur le Maréchal de Villars pour commander celle d'Italie. Il fit d'abord quelque difficulté d'accepter ce commandement, par rapport à ſon âge; mais voyant que le Roi le ſouhaitoit, qu'il y étoit déſiré par les Troupes & par toute la Nation, il ſe rendit enfin.

Le Roi le nomma le 18. Octobre ſon Ambaſſadeur extrordinaire auprès du Roi de Sardaigne, Maréchal-Général de ſes Camps & Armées, &

& Général de ſon Armée en Italie ſous le Roi de Sardaigne, avec la diſpoſition de tous les emplois vacans, juſqu'à celui de Lieutenant-Colonel. 1733.

Cette charge de Maréchal-Général des Camps & Armées du Roi, fut crée en faveur de M. de Turenne, pour le mettre au-deſſus des Maréchaux de France, comme on l'a vû au commencement de ces Mémoires. Le mérite de M. de Turenne, qui n'avoit pas ſon égal, l'avoit rendu digne de cette charge, qui égaloit en quelque maniere celle de Connétable. Le Maréchal de Villars, par la même raiſon, en étoit auſſi digne, & il n'y a eu que ces deux grands hommes, qui ayent occupé cette charge, qui ſemble n'être propre que pour ceux qui ont rendu les plus grands ſervices à l'Etat, & mérité le premier rang entre les plus Illuſtres du Royaume.

Dès que le Maréchal de Villars eût conſenti d'aller commander en Italie, & que le Roi l'eût nommé, il ſe diſpoſa à partir.

L'Am-

1733. L'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne à Paris, fut le voir pour lui dire, » que le Roi ſon Maître auroit une » joye infinie, quand il apprendroit » qu'il s'étoit déterminé d'aller com- » mander en Italie; & qu'on lui écri- » voit de Madrid, que lorſque S. M. C. » avoit appris qu'il faiſoit difficulté d'y » aller, elle avoit dit : *Sile Maréchal de Villars ne va pas en Italie, le Roi de France y aura 20. mille hommes de moins.*

Le Maréchal de Villars lui répondit : Le Roi d'Eſpagne me fait trop d'honneur, il m'a toujours comblé de ſes bontés ; je prendrai la liberté de lui écrire, pour le remercier de l'honneur qu'il me fait.

Le jour deſtiné pour ſon départ, il alla recevoir les ordres du Roi, & il fut après ſaluer la Reine, qui lui ſouhaita toute ſorte de bonheur, & lui mit une Cocarde à ſon chapeau.

Le Maréchal de Villars lui dit : *Je regarde cette cocarde que Votre Majeſté me fait l'honneur de me donner, comme l'Egide de Pallas, avec laquelle je vais affronter les plus grands périls.*

Le

Le jour de ſon départ, il fut dîner chez Mr. Chauvelin, où toute la Cour vint le voir. M. le Cardinal de Fleury y vint auſſi pour le voir partir. Après dîner, il monta dans ſa chaiſe de poſte, en préſence de toute la Cour & Mr. le Cardinal, auquel il dit en partant : *Dites au Roi qu'il n'a qu'à diſpoſer de l'Italie, je m'en vais la lui conquérir.* Ce fut le 25. Octobre que le Maréchal de Villars partit de Fontainebleau, où étoit la Cour. 1733.

Arrivé à Lyon, il y reçut un courier de la Reine d'Eſpagne, qui lui écrivoit pour lui recommander Dom Carlos, & lui envoyoit une cocarde, qu'il mit à ſon chapeau, à côté de celle de la Reine de France; & il écrivit au Roi & à la Reine d'Eſpagne, pour leur faire ſes reſpectueux remercimens.

On apprit dans ce temps là la priſe du Fort de Kell, qui ſe rendit le 28. Octobre après huit jours de tranchée ouverte; & l'on vit en même-temps paroître le Manifeſte du Roi de Sardaigne contre l'Empereur.

Le Maréchal de Villars partit de Lyon, & arriva à Turin le 6. Novembre

1733. bre au ſoir. Il alla le lendemain rendre ſes reſpects au Roi & à la Reine de Sardaigne, laquelle lui fit préſent d'une autre cocarde, que le Maréchal de Villars mit à ſon chapeau avec celles des Reines de France & d'Eſpagne; & il dit à la Reine de Sardaigne : *Votre Majeſté me fait trop d'honneur ; voilà mon chapeau orné d'un vol de Reines, qui me rendra heureux dans mes entrepriſes en faveur des trois Couronnes.*

Le Maréchal de Villars partit de Turin le 6. Novembre, pour ſe rendre à l'Armée du Roi de Sardaigne; la quitta le 8. & ſe rendit à Pavie, où il ſe mit à la tête de ſon Armée, & s'avança ſur la riviere d'Adda: il arriva au Camp de Malico, ſous Pizzighitone le 10. après midi.

Le lendemain il fit inveſtir Guerra d'Adda, (qui eſt un Fort, couronné de trois baſtions, & de deux demi-lunes, ſéparé du corps de la Place de Pizzighitone par la riviere d'Adda.)

Le 11. Novembre, le Maréchal de Villars arriva ſur les 5. heures du ſoir au Camp ſous Pizzighitone. En arrivant,

rivant, il-alla rendre ſes reſpects au Roi de Sardaigne, avec lequel il eut une longue conférence, dans laquelle il détermina ce Roi à faire au plus vîte le ſiége de cette Place. 1733.

Les jours ſuivans le Maréchal de Villars fit préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour former le ſiége de Guerra d'Adda, & pour établir, par des ponts ſur l'Adda, la communication avec les Troupes qui étoient de l'autre côté de cette riviere, vis-à-vis de Pizzighitone.

Il fit en même-temps creuſer un canal pour l'écoulement des eaux que les Ennemis avoient rétenuës, dans le deſſein de s'en ſervir pendant le ſiége pour inonder la tranchée.

La nuit du 17. au M. 18. le Maréchal de Villars fit ouvrir la tranchée par le Marquis de Sandricourt, Maréchal de Camp, & le Marquis de Louvigny, Brigadier, avec 200. travailleurs, ſoutenus par deux Bataillons du Régiment des gardes de Rebinder, par les Régimens Dauphin, d'Anjou, du Maine, & par celui de Savoye.

1733. On avança cette nuit considérablement les travaux ; les Ennemis n'en ayant eu connoissance que deux heures après qu'ils furent commencés.

Le 18. à dix heures du matin, le Marquis de Coigny, Lieutenant-Général, & le Marquis de Boissieux, relevérent la tranchée avec le Régiment de Picardie, celui de Sarre, & quatre Compagnies de Grenadiers des Régimens de Fusiliers de Savoye, & un détachement de 100. Dragons des Régimens de la Reine & Dauphin.

Les 800. travailleurs commandés ce jour là, perfectionnerent la tranchée, dont la seconde paralléle avoit été avancée la veille jusqu'à 150. toises du chemin couvert : ils firent une communication entre la tranchée de la droite, & celle de la gauche. Le Maréchal de Villars fit commencer ce jour là l'établissement de deux batteries de 15. pieces de canon chacune.

Le soir vers les neuf heures, les Ennemis tenterent de faire une sortie sur la gauche. Le Maréchal de

Villars qui en fut averti, s'y rendit d'abord. Sa préſence ranima l'ardeur de nos Troupes : il fit charger par les ſeuls Grenadiers, qui le firent avec tant de vigueur, qu'ils obligerent les Ennemis de ſe retirer avec perte & précipitation dans le chemin couvert ; & malgré le feu de leur Canon & de leur Mouſquetterie, nous n'eûmes que deux hommes de tués & cinq de bleſſés. 1733.

Le 19. les Comtes de Broglio, de Valencé & de Châtillon, releverent la tranchée avec les Régimens de Champagne, & Royal-Rouſſilon, deux Compagnies du Régiment du Roi, une de celui de Souvré, & une de Riedeman, Piémontois.

Le 20. le Prince Charles de Lorraine, le Duc d'Harcourt, & le Marquis de Lautrec releverent la tranchée, & le 21. ce fut le Marquis de Ravignan, le Marquis d'Aix, Officier Généréral du Roi de Sardaigne, & M. de Cadeville.

Le 22. les Marquis de Savines, de Saudricourt, & de Clermont (ce dernier, Brigadier des Troupes du Roi

1733. de Sardaigne) monterent la tranchée.

Les travaux furent vigoureuſement pouſſés : on avança la 3. & la 4e. parallelle à 35. toiſes du chemin couvert.

Le 23. les Marquis de Cadrieux & de Louvigny monterent la tranchée.

Cette nuit du 23. au 24. le Maréchal de Villars étant allé à la tranchée viſiter les travaux, les trouva aſſez avancés pour pouvoir attaquer le chemin couvert de Guerra d'Adda, & ſur le champ il donna ſes ordres pour l'attaque. Le feu, pendant toute l'action, fut vif de part & d'autre, & ſur tout de la part des aſſiégés, qui furent contraints à la fin d'abandonner le chemin couvert à nos Troupes, qui y établirent leurs logemens.

Le 24. la tranchée fut relevée par le Comte de Beuil, & le Marquis de Boiſſieux ; & le 25. par M. de Contade, & le Marquis de Lautrec. On prépara pendant ces deux jours une batterie ſur le glacis pour battre en brêche.

Le

Le Marquis d'Entreves, & M. de Cadeville, monterent la tranchée le 26. Ils furent relevés le 27. par les Marquis de Maillebois & de Clermont. La batterie de onze piéces de canon, à laquelle on travailloit depuis quelques jours, fut entierement établie cette nuit, & elle battit en brêche. 1733.

On fit pendant la même nuit l'ouverture de la Contreſcarpe ſur la droite ; & la deſcente du foſſé ſe trouva ſi avancée le lendemain, que les aſſiégés battirent la chamade dans le moment que les Marquis d'Asfeld & de Louvigni relevoient la tranchée.

Les ôtages ayant été envoyés de part & d'autre, le Roi de Sardaigne & le Maréchal de *Villars* ſe rendirent à la tranchée, pour écouter les propoſitions des aſſiégés, qui demanderent qu'il leur fût permis de ſortir de Guerra d'Adda avec les honneurs de la guerre, & qu'il ne nous fût pas libre d'attaquer Pizzighitone de ce côté, mais ſeulement par l'attaque commencée de l'autre côté de l'Adda, où la tranché avoit été ouverte le 23.

1733. Le Maréchal de *Villars*, à qui l'Officier avoit adreſſé la parole en faiſant cette propoſition, lui répondit : » M. le Gouverneur de Pizzighitone » ignore apparamment que je ſuis » ici : dites-lui que le Maréchal de » *Villars* n'écoute point de pareilles » propoſitions, & qu'il n'en écoute- » ra même aucune ſur *Guerra d'Adda*, » qu'à condition que *Pizzighitone* ſe » rendra en même temps. »

Cette réponſe ayant été portée au Gouverneur, il conſentit de rendre *Guerra d'Adda*; & à l'égard de *Pizzighitone*, il demanda une trêve de deux jours, qui lui fut accordée, pour lui donner le temps d'envoyer à *Mantoue*, conſulter, ſur ce qu'il devoit faire, le Prince de *Virtemberg* Général des Troupes de l'Empereur en Italie.

L'Officier que le Gouverneur envoya à *Mantoue*, fut eſcorté par le Marquis de *Boiſſieux*. A ſon arrivée à *Mantoue*, le Prince de *Virtemberg* aſſembla tous les Officiers Généraux de l'Empereur, & tint un Conſeil de guerre, dont le réſultat fut, d'envoyer

voyer ordre au Gouverneur de *Pizzighitonne* de ſe rendre le 16 Décembre. 1733.

Le Maréchal de *Villars* informé de cet ordre au Gouverneur, ne voulut pas donner ce temps là ; & pour faire voir en même temps qu'il ne craignoit pas que la Place pût être ſecouruë, ni ravitaillée, il offrit de donner huit jours, ce que le Gouverneur accepta ; & c'eſt ſous cette condition que la capitulation fut ſignée le 30. Novembre.

Le Roi de Sardaigne partit le 3. Décembre avec le Maréchal de *Villars* : Ils allerent enſemble à *Cremone*, d'où ils partirent le lendemain. Le Roi de Sardaigne alla à *Cazal-Maggior*, à *Sabionetto*, à *Bozzolo* ; & le 8. Sa Majeſté ſe rendit au Camp devant *Pizzighitone*, pour en voir ſortir la Garniſon, & le Maréchal de *Villars* alla viſiter les bords de l'*Oglio*.

Le jour qu'il partit du Camp devant *Pizzighitonne* avec le Roi de Sardaigne, il envoya le Marquis de *Boiſſieux*, Brigadier, avec 4. Batail-

1704. lons & 2. Eſcadrons s'emparer du Château de *Trezzo*, de celui de *Lecco*, & du Fort de *Fuentes*.

Après que le Maréchal de *Villars* eut viſité tous les poſtes établis ſur l'*Oglio*, & en eut mis encore d'autres pour mieux garder cette riviere, il ſe rendit à *Sabionnetto*, pour conférer avec le Comte de *Montemar*, Capitaine-Général des Armées du Roi d'Eſpagne, qui commandoit les Troupes Eſpagnoles qui étoient en Italie; & à cette entrevuë, ces deux Généraux contractérent une grande amitié l'un pour l'autre.

Le ſoir même, le Maréchal de *Villars* alla coucher à *Bozzolo*, & de là à *Milan*, pour donner ſes ordres au ſujet du ſiége du Château de *Milan*, qu'il avoit réſolu de faire.

Il arriva à *Milan* le 14. Décembre. Les Troupes deſtinées à faire ce ſiége, s'y étoient renduës le 13. Après avoir donné les ordres neceſſaires pour faire ce ſiége, il en chargea le Marquis *d'Asfeld*.

Il fit dire au Maréchal *Viſconti*, qui commandoit dans le Château, que

que s'il faiſoit tirer un ſeul coup de canon du côté de la Ville de *Milan*, il n'auroit aucune capitulation, & qu'il feroit paſſer ſa Garniſon au fil de l'épée. 1734.

La tranchée fut ouverte la nuit du 15. au 16. Décembre, du côté du Bourg des *Hortolani*.

On établit pendant cette nuit deux paralleles, dont la plus avancée, n'étoit, à la gauche, qu'à 60. toiſes du chemin couvert.

Le 16. les travailleurs furent employés à élargir & perfectionner la tranchée.

Le 17. on commença de travailler à l'établiſſement de pluſieurs batteries de canon & de mortiers, non obſtant le feu des Ennemis, qui fut ce jour-là plus conſidérable.

La nuit du 19. au 20. on s'établit dans l'avant-foſſé, dont on fit une parallele au pied du glacis, & on pouſſa en avant trois ſapes, à la tête deſquels on commença le 20. à faire des puits pour pouvoir éventer les mines.

Les Aſſiégés continuerent à faire

1733. un très-grand feu d'Artillerie & de Mousquetterie ; mais qui diminua beaucoup le 24. quand nos trois batteries de canon, & nos deux de mortiers commencerent à tirer.

Le 25. les sapes furent poussées jusqu'au chemin couvert ; on continua les travaux nécessaires pour pouvoir évanter les mines qu'on croyoit trouver sous les fortifications du chemin couvert.

Le 26. les Mineurs employés à découvrir les mines n'ayant trouvé que des galleries abandonnées, on entra dans le chemin couvert, d'où les Ennemis s'étoient retirés, & on s'y logea par une parallele sur toute l'étenduë de l'attaque.

Le lendemain, on travailla à perfectionner les logemens, & on commença d'établir plusieurs batteries pour battre les deux faces de la demi-lune, celle des deux bastions *d'Acunha* & de *Valesco*, & les deux flancs des mêmes bastions.

Le soir, deux batteries de 4. piéces de canon chacune, commencerent de battre en brêche les deux faces de la demi-lune.

Le

Le 28. & 29. on travailla à faire dans le chemin couvert ſix débouchés pour deſcendre dans le foſſé ; & ils étoient aſſez avancés, lorſque le Maréchal *Visconti*, qui avoit été forcé d'abandonner la demi-lune, & qui jugea que les brêches qui ſe formoient aux faces des deux Baſtions, ſeroient bien-tôt praticables, fit battre la chamade. On lui demanda de livrer une des portes du Château : il la remit le lendemain 30. & le Maréchal de *Villars* envoya le Marquis de *Villars*, ſon fils, en porter la nouvelle au Roi. 1733.

La garniſon réduite à 800. hommes ſortit du Château de *Milan* le 2. de Janvier avec tous les honneurs de la guerre, & ſe retira à *Mantoue*, ſuivant la capitulation convenuë. 1734.

Le Maréchal de *Villars* apprit dans ce temps-là que le Marquis de *Boiſſieux* s'étoit rendu maître du Château de *Trezzo*, de celui de *Lecco*, & du Fort de *Fuentes*, & qu'il en avoit fait les garniſons priſonnieres de guerre.

1734. Il prit en même tems la réſolution de faire aſſiéger *Novarre* : Il donna ſes ordres, & chargea de cette expédition le Marquis de *Coigny*, Lieutenant-Général ; lequel étant arrivé devant cette Place, fit ouvrir la tranchée la nuit du 5. au 6. de Janvier.

Les travaux y furent pouſſés avec tant de vigueur & de diligence, que le 7. au ſoir les aſſiégés, demanderent à capituler. Il leur fut accordé de ſortir avec les honneurs de la guerre & deux piéces de canon ; & le Gouverneur s'obligea par la capitulation, de faire ſortir ſans canon ni artillerie le détachement de la garniſon qui étoit dans le Fort *d'Arona*.

Le Maréchal de *Villars*, qui étoit toujours à *Milan*, ayant appris le 8. par un courier que lui dépêcha le Marquis de *Coigny*, la priſe de *Novarre* & du Fort *d'Arona*, fit partir ſur le champ le Marquis de *Firmarcon* pour en aller porter la nouvelle au Roi.

Le Marquis de *Maillebois*, Lieutenant Général, que le Maréchal de *Villars* avoit envoyé pour prendre le

Château de *Sarravalt*, & qui l'avoit pris le 5. de Janvier, se rendit à *Milan* près du Maréchal de *Villars*. 1734.

Ce Maréchal, dont la santé étoit chancellante, restoit à *Milan* pour la pouvoir fortifier par quelques remédes ; mais il ne laissoit pas de vaquer au commandement de l'Armée, & de donner de là ses ordres avec tant de prudence & si à propos, que l'éxécution étoit toujours favorable, & augmentoit le nombre de ses victoires.

Il chargea le Marquis de *Maillebois* d'aller faire le siége de *Tortonne*, avec 12 Bataillons des Troupes du Roi de *Sardaigne*.

Ce Marquis, arrivé devant cette Place, fit ouvrir la tranchée le 26. de Janvier. Le Gouverneur abandonna la Ville, & se retira le 28. dans le Château avec ses Troupes ; & le même jour, les habitans, après avoir essuyé dix coups de canon, apporterent les clefs de la Ville, où ils reçurent le détachement des Troupes qui avoient monté la tranchée.

La nuit du 29. au 30. on ouvrit la tranchée devant le Château sur la droite

1734. droite de la Ville, & on forma une parallele d'environ 250. toiſes devant la Courtine, qui fait face au Couvent des Bernardins, ſitué hors de la Ville.

Le 30. on perfectionna cet ouvrage, & on commença l'établiſſement d'une batterie de 20. piéces de canon, pour battre en brêche la poligone qui fait face à la Ville. On travailla le même jour à conſtruire deux autres batteries de canon & de mortiers pour battre la Courtine.

Ces batteries tirerent la nuit du premier au 2. de Février avec tant de ſuccès, que le lendemain les faces des Baſtions commencerent à s'écrouler.

Les batteries de mortiers qui furent en état de tirer le 4. firent tant d'effet, que le 5. à deux heures après midi, le Gouverneur demanda à capituler, & la capitulation fut ſignée le même jour. Elle portoit que la Garniſon ſortiroit avec tous les honneurs de la guerre pour ſe rendre à *Mantoue*.

Le

Le Marquis de *Maillebois* ayant envoyé un courier au Maréchal de *Villars* pour lui apprendre la reddition du Château de *Tortonne*, le Maréchal de *Villars* fit partir sur le champ le Duc de la *Trimoüille* pour en porter la nouvelle au Roi. 1734.

Par la prise de *Tortonne*, toute la Lombardie, depuis *l'Oglio* jusqu'à la *Secchia*, près de *Verceil*, se trouva conquise. L'on peut dire qu'on n'a jamais vû faire des conquêtes avec plus de rapidité. En moins de trois mois le Maréchal de *Villars* prit *Pizzighitone*, la Citadelle de *Milan*, *Novarre*, *Tortonne*, les Forts & Châteaux de *Trezzo*, *Lecco*, *Fuentes*, *Arona*, *Sarravalt*, *Guastalla*, *& Borgo forte*, à deux lieües de *Mantoue*.

Il avoit dit aussi, (comme on a déja vû,) à Monsieur le Cardinal de *Fleury* en partant de *Fontainebleau*, » Que le Roi n'avoit qu'à disposer » de la Lombardie, qu'il alloit la lui » conquerir. « Il tint parole, & en bien peu de temps.

Cette conquête, qui a été sa derniere, suffiroit seule pour le mettre au

1734. au rang des plus grands hommes que la France ait produite.

Lorſqu'il donna ſes ordres au Marquis de *Maillebois* pour faire le ſiége de *Tortonne*, il eut envie de le faire en perſonne, ſe portant mieux alors: ce qu'il auroit fait, s'il n'avoit été obligé d'aller à *Parme* pour voir *Don Carlos*, & lui rendre ſes reſpects. Il partit pour s'y rendre le 25. de Janvier.

Ce Prince lui donna beaucoup de marques de bonté & de confiance, & lui dit : « Que quand les Troupes » Eſpagnoles ſeroient toutes arrivées » en Italie, il iroit ſe mettre à leur » tête, pour aller conquérir le Royau» me de *Naples*; & qu'ainſi étant » obligé de quitter le Duché de *Par*» *me*, il le lui recommandoit. »

Le Maréchal de *Villars* lui répondit : *Il n'y a point à craindre que les Impériaux puiſſent y entrer, puiſque je compte, la Campagne prochaine, de les chaſſer de Mantoue, & de leur faire repaſſer le Tirol.*

Mr. de *St. Eſtevan*, Gouverneur de ce Prince, lui dit : *Si vous faites cela,*

cela, Monsieur le Maréchal, vous mettrez le comble à la gloire qui vous a toujours suivi, & vous rendrez aux trois Couronnes un service qu'on ne sçauroit trop reconnoître. 1734.

L'honneur de servir le Roi mon Maître & ses Alliés, répondit le Maréchal, *borne mon ambition; ils sçavent, par ce que j'ai fait, ce que je puis encore faire, & que je n'avance rien que je ne puisse éxécuter.*

Lorsqu'il partit de *Parme* pour retourner à *Milan*, ce Prince lui fit présent de son portrait enrichi de diamans.

Il fut de retour à *Milan* le 4. de Février, & il y apprit quelques jours après, que le Roi avoit fait le Marquis de *Villars*, son fils, Brigadier de ses Armées: il écrivit au Roi pour lui en faire ses très-humbles remercimens. Il disoit dans sa lettre » Que son grand âge & ses infirmi-» tés lui faisoient craindre, que ce » ne fût là la derniere grace qu'il » eût l'honneur de recevoir de Sa » Majesté.

Il

1734. Il écrivit en même temps au Marquis de *Villars* de le venir joindre ; mais de paſſer auparavant en Provence pour ſe faire recevoir au Gouvernement de cette Province, dont il avoit deja la ſurvivance.

Les diſcours du Maréchal de *Villars* faiſoient connoître qu'il ne croyoit pas vivre long-temps : ſon âge, ſes bleſſures, les fatigues qu'il avoit eſſuyé dans 50. Campagnes, & en dernier lieu en Italie, avoient fort affoibli ſa ſanté.

On lui avoit même entendu dire au ſiége de *Pizzighitone*, étant ſur le revers de la tranchée, & répondant à un Officier qui lui repréſentoit qu'il s'expoſoit un peu trop pour un Général d'Armée comme lui, ſi néceſſaire au Royaume : *Vous auriez raiſon, ſi j'étois à votre âge ; mais à l'âge où je ſuis, où j'ai ſi peu de jours à vivre, je ne dois pas les ménager, ni négliger les occaſions qui pourroient me procurer une mort glorieuſe, que doit ambitionner un vieux Général d'Armée.*

Il reſta à *Milan* juſqu'a la fin de Mars, pendant lequel temps il fit ſes diſpoſitions

dispositions pour la Campagne prochaine. Sa santé étoit toujours fort affoiblie, il n'en témoignoit rien ; & pour mieux le cacher aux yeux du public, il affectoit une grande gayeté : il fit même le galant auprès des Dames de *Milan*, aux quelles il donna pendant le carnaval plusieurs fêtes & bals, & mit toute cette Ville dans la joye & dans les plaisirs. 1734.

Dans ce temps-là, *Don Carlos* escorté de 800. Chevaux, partit de *Parme* le 4. Mars pour se rendre à *Florence*.

Il sortit de cette Ville le 24. avec une escorte de 500. Chevaux pour aller joindre l'Armée Espagnole, commandée par le Comte de *Montemar*, destinée à la conquête du Royaume de *Naples*.

Ce Prince ayant joint l'Armée d'Espagne, entra le 29. Mars dans le Royaume de Naples ; les Députés de la plupart des Villes de ce Royaume vinrent au-devant de lui, pour l'assurer de leur soûmission.

On a vû du depuis de quelle maniere ce Prince a conquis ce Royaume par

1734. par la Bataille de *Bitonto* que gagna le Comte de *Montemar ;* ce qui fut une affaire décisive.

Le Maréchal de *Villars* ayant appris que le Prince de *Wirtemberg*, qui étoit à Mantoue, recevoit tous les jours de nouvelles Troupes, & qu'il faisoit paroître avoir envie de faire quelque entreprise sur le pont de *l'Oglio* que nous avions près de *Gozzolo*, partit de *Milan* pour se rendre à *Colorno*, afin d'être à portée de donner ses ordres pour prévenir & faire échouer les desseins des ennemis.

Il alla visiter tous les postes le long de *l'Oglio*. Il mit entre *Borgo-Forte*, & *San-Benetto* le Régiment de Royal Piémont ; il établit un Camp à *Mirasola* de six Bataillons & de 4. Régimens de Dragons, aux ordres du Marquis de *Coigny* ; & distribua le reste des Troupes en plusieurs Camps volans, qui fussent à portée de pouvoir se secourir & se prêter la main les uns aux autres : Il en plaça un à *Gozzolo*, un à *Reveré*, & un troisiéme à *Bozzolo*.

Après

Après quoi il révint à *Colorno*. Il y sentit sa santé si dérangée, qu'il prit la résolution de retourner en France, & il écrivit en Cour pour en avoir la permission. 1734.

La nuit du premier au 2. de May, les Ennemis jetterent deux ponts sur le *Po*, vis-à-vis de *Portiolo*, entre *Borgo-Forte*, & *San-Benedetto*. Ils trouverent devant eux le Régiment de Royal Piémont qui fit d'abord quelques prisonniers & beaucoup de résistance; mais qui, accablé par un si grand nombre, se retira avec perte du côté de *Guastalla*.

Le Marquis de *Coigny* ayant appris le passage des Ennemis, les envoya reconnoître; & ayant sçû qu'ils étoient postés trop avantageusement pour qu'il lui fût possible de pouvoir les attaquer, il prit le parti de marcher du côté de *Guastalla*, pour pouvoir rassembler les Troupes distribuées dans différens postes, & il en donna avis sur le champ au Maréchal de *Villars*.

Ce Maréchal ayant appris le 3. May à *Colorno* le passage des Ennemis, partit

1734. partit ſur le champ, & alla coucher le ſoir même à *Bozzolo*, où le Roi de *Sardaigne* ſe rendit le lendemain à la pointe du jour.

Dès que le Maréchal de *Villars* fut arrivé à *Bozzolo*, il fit raſſembler toutes les Troupes qui étoient à portée, conſiſtant en 18. Bataillons & 19. Eſcadrons, du nombre deſquels étoient le Régiment des gardes du Roi de *Sardaigne*, & un de ſes Régimens de Dragons.

Il fit paſſer *l'Oglio* à ces Troupes ſur trois colomnes par les ponts de *Macaria*, & de *Bozzolo*, & les fit marcher vers le *Seraglio*, pour ſe rendre à la tête du ponte des Ennmis, & être en état de les attaquer.

La premiere colomne, commandée par M. de *Ratski*, Brigadier, alla à *Curtatone*, où les Ennemis avoient un poſte de 200. hommes. Mr. de *Ratski* le fit attaquer ſur le champ, & en chaſſa les Ennemis qui y furent défaits; ils y perdirent cent hommes, & on leur fit 60. priſonniers, parmi leſquels il y eut pluſieurs Officiers de diſtinction.

Le

Le Roi de *Sardaigne* & le Maréchal de *Villars* se mirent à la tête de la seconde colomne, & marcherent vers le Village de *Martinara*. 1734.

Le Maréchal de *Villars*, dont l'âge & les infirmités n'avoient pû ralentir l'ardeur avec laquelle il avoit toujours marché à l'Ennemi, prit 80. Grenadiers & marcha en avant.

Le Roi de *Sardaigne* qui marchoit avec lui, étoit escorté de ses gardes du corps. Ils eurent bien-tôt perdu de vûë la deuxieme colomne. Le Maréchal de *Villars* s'avança si avant, dans le dessein de reconnoître de plus près les Ennemis, qu'ils se trouverent tout d'un coup enveloppés par 400. hommes des Ennemis qui firent feu sur eux.

Le Roi de *Sardaigne* qui s'expose volontiéres aux plus grands dangers, & qui marche sur les traces des plus grands Héros, ne fut point surpris à la vûë de ce péril; mais il ne pouvoit se persuader que ces 400. Hommes ne fussent soutenus d'un plus grand nombre; & craignant d'avoir donné daus quelque embuscade, il témoigna sa peine

1734. peine au Maréchal de *Villars* qui lui dit ; Qu'il ne falloit ſonger qu'à ſortir de ce pas, & que la vraie valeur « ne trouvoit rien d'impoſſible ; qu'il « falloit, par leur exemple, en donner « à ceux qui en pourroient manquer. »

En même tems il ranima ſes forces & tout ſon courage, & il chargea les Ennemis avec tant d'ardeur qu'il les ébranla ; enſuite profitant de ce moment, il chargea dérechef à la tête des gardes du corps, & ſe porta à tous les endroits les plus périlleux pour animer tout le monde, ayant en même tems toujours les yeux ſur le Roi de *Sardaigne* pour veiller à ſa ſûreté, & pour admirer la valeur de ce Prince, qui en fit paroître beaucoup en cette occaſion.

Les Troupes de la ſeconde colomne ayant appris le danger où étoient le Roi de *Sardaigne* & le Maréchal de *Villars*, hâterent leur marche pour venir à leur ſecours ; mais elles trouverent que le Maréchal de *Villars* avoit mis en fuite ces 400. Hommes des Ennemis, après leur avoir tué 50. Hommes, & fait 30. priſonniers.

Après

Après l'Affaire, le Roi de *Sardaigne* 1734.
lui dit, » qu'il n'avoit pasété ſurpris « de ſa valeur, mais de ſon activité « & de ſa vigueur. «

Sire, dit le Maréchal de *Villars*, « ce ſont les dernieres étincelles de » ma vie, car je crois que c'eſt ici « la derniere opération militaire où « je me trouverai. Me ſentant affoibli « tous les jours, & me voyant hors « d'état de pouvoir agir plus long- « tems, j'ai été obligé de demandr au « Roi mon Maître permiſſion de re- « tourner en France, pour me remet- « tre, & pouvoir me tranquilliſer le « peu de tems qu'il me reſte à vivre; « & ſi le Roi m'accorde cette grace, « je puis dire que c'eſt ainſi qu'en « partant je fais mes adieux à la « guerre. «

La troiſieme colomne, qui n'étoit compoſée que de Cavalerie, attaqua *Borgo-forte*, que les Cuiraſſiers de l'Empereur abandonnerent après avoir perdu beaucoup de monde.

Les 3. colomnes s'étant rejointes ce jour-là à *Borgo-forte*, le Maréchal de *Villars* détacha le lendemain, 5.

1734. May, le Marquis de *l'Iſle*, Maréchal de Camp, avec des Grenadiers, pour aller à l'endroit où les Ennemis avoient jetté leurs ponts : il trouva qu'ils les avoient fait deſcendre vis-à-vis de *San Benedetto*, & qu'ils les avoient fortifiés.

Le deſſein du Maréchal de *Villars* étoit d'aller aux Ennemis pour les battre, étant ſupérieur à eux, & faciliter par là le moyen de faire le ſiége de *Mantoue*, les chaſſer du *Mantouan*, & par conſequent du reſte de l'Italie ; & pour cet effet il ne vouloit pas, diſoit-il, leur donner le tems de recevoir de nouveaux ſecours.

Le Conſeil du Roi de *Sardaigne* ne fut pas de cet avis, diſant » que le » Milanez que devoit avoir le Roi de » *Sardaigne*, étant conquis, il faloit » ſe borner à le garder, ſans ſonger » de faire le ſiége de *Mantoue*, ni » hazarder une Bataille, où il y au- » roit à craindre pour le Milanez, ſi » on venoit à la perdre. »

Le Maréchal de *Villars* répondit à cela, » que quelques précautions que » l'on prit pour garder le Milanez, elles

elles deviendroient inutiles, tant « 1734.
qu'on laiſſeroit les Ennemis maî- «
tres du Mantouan, parce qu'on «
ſeroit obligé d'étendre les Troupes «
le long du *Po* & de *l'Oglio*, pour «
garder le paſſage de ces deux riviere s «
que les Ennemis auroient par là le «
tems de fortifier & d'augmenter «
leurs Troupes par les recruës qu'ils «
recevoient tous les jours, & qu'ils «
ſeroient ainſi en état de forcer le «
paſſage du *Po*, & d'entrer dans le «
Milanez, avec d'autant plus de fa- «
cilité, qu'il étoit impoſſible de pou «
voir garder une ſi grande étendu- «
de Pays le long de ces deux rivieresë «
& d'empêcher les Ennemis de per- «
cer avec toutes leurs forces dans, «
des endroits où nous ne pourrions «
leur oppoſer qu'une partie des nô- «
tres ; que nous en avions eu un «
exemple en dernier lieu, par la fa- «
cilité avec laquelle ils avoient paſſé «
le *Po*. «

Qu'en les attaquant à préſent «
qu'ils nous ſont inférieurs, & qu'ils «
ne ſont pas entierement recrûtés, «
nous en aurions meilleur marché «

1734. » que dans la ſuite, où la victoire » nous pourroit coûter plus cher: » Qu'il étoit d'ailleurs de la politique » d'un habile Général, d'éloigner les » Ennemis de la conquête qu'on » vient de faire ſur eux, pour mieux » s'en aſſûrer la poſſeſſion.

Ces juſtes raiſons priſes dans le vrai, & fondées ſur l'expérience, ne furent pas du goût du Conſeil du Roi de *Sardaigne*; l'on trouva mauvais qu'il n'eut pas été du ſentiment de ce Conſeil, & le Roi de *Sardaigne* ne lui témoigna plus les même bontés.

Le Maréchal de *Villars* ne pouvant éxécuter ſon projet d'attaquer les Ennemis, contre leſquels il diſoit être ſûr de la victoire, pour ſuivre les intentions du Roi de *Svrdaigue*, ſe contenta de faire camper une partie des Troupes en déça du *Po*, la droite du côté de *Parme* & la gauche au *Po*, ſur lequel nous avions deux ponts à *Caſal-Major*; & un troiſiéme à *Cremone*, & de faire ſoutenir la tête de ces ponts par des Camps retranchés.

Il fit camper l'autre partie de l'Armée

mée sur *l'Oglio*, pour qu'elle pût être en état de communiquer avec les Troupes qui étoient sur le *Po*. 1734.

On apprit en ce temps-là que *Don Carlos* ayant fait attaquer les Forts qui sont à la Ville de *Naples*, le Gouverneur du *Château-neuf* s'étoit rendu le 6. de May, de même que le Commandant du *Château de l'Oeuf* & celui du *Château St. Elme*; & que ces trois Gouverneurs, ou Commandans, avoient été faits prisonniers de guerre avec leurs Garnisons.

Que *Don Carlos* avoit fait son entrée dans *Naples* le 10. May, où il avoit été reçû avec les plus grandes acclamations de joye de la part des Napolitains, qui se trouvoient heureux d'être délivrés de la domination Allemande, avec d'autant plus de raison qu'ils soupiroient depuis longtemps de rentrer sous la domination Espagnole.

Que ce Prince ayant sçû que le Comte *Visconti*, Général de l'Empereur & Viceroi de *Naples*, s'étoit réfugié avec ses Troupes dans la Poüille, avoit envoyé après lui le Comte de

1734. *Montemar* avec les Troupes Eſpagnoles, pour le joindre & le combattre.

L'on apprit auſſi deux jours après, que le même *Don Carlos* avoit reçû le 15. May le DIPLOME, par lequel le Roi d'Eſpagne le déclare Roi des deux Siciles; & qu'il avoit été le même jour reconnu & proclamé Roi.

Le Maréchal de *Villars*, qui étoit au Camp de *Bozzolo*, reçût le 25. May la permiſſion du Roi de retourner en France, comme il l'avoit demandé, pour y rétablir ſa ſanté.

Le Roi de *Sardaigne*, comme nous avons dit, n'avoit plus pour lui les mêmes bontés: Ce Maréchal l'avoit éprouvé en pluſieurs occaſions; & il voulut, avant de partir, témoigner à Sa Majeſté combien il étoit ſenſible à cela.

Il fut la ſaluer, & lui dit: Le» Roi mon Maître a eu égard à ma» ſanté, il vient de m'accorder la» permiſſion de retourner en Fran» ce; je parts, SIRE, le cœur pé» nétré de douleur de n'avoir pû mé» riter les bonnes graces de Votre» Majeſté: Louis XIV. qui étoit

» un

nu grand Roi, & même tous les « Potentats que j'ai eu l'honneur de « ſervir, m'ont accordé les leurs; V. « M. eſt la ſeule qui m'ait refuſé ce « bonheur. « 1764.

Le Roi de *Sardaigne* lui répondit ſeulement: *M. le Maréchal, je vous ſouhaite un bon voyage.*

Le le Maréchal de *Villars* partit du Camp de *Bozzolo* le 27. May. En partant il remit, ſuivant les ordres du Roi, le commandement de l'Armée au Marquis de *Coigny*, qui étoit le plus ancien Lieutenant-Général de cette Armée; le Marquis *d'Asfeld*, plus ancien que lui, ayant paſſé depuis quelque temps à l'Armée d'Allemagne, pour y joindre le Maréchal de *Berwick*, qui l'avoit demandé au Roi.

Arrivé à *Turin* le 31. Juin, il ſe trouva ſi foible qu'il ne lui fut pas poſſible de pouvoir continuer ſon voyage: il fut obligé de s'arrêter en cette Ville, pour pouvoir guérir d'un flux de ſang qu'il avoit, & pour reprendre de nouvelles forces.

1734. Mais quelques jours après, voyant le peu d'effet des remedes qu'on lui donnoit, & ſe ſentant plus mal, il ſe dit à lui-même qu'il n'en pouvoit échapper.

Les Médecins vouloient le flater de quelque eſpérance, craignant que la ſeule idée de la mort ne lui abrégeât ſes jours, qu'ils eſpéroient pourtant de prolonger par leurs remédes.

Le Maréchal de *Villars* s'en apperçut & leur dit : » Il eſt inutile de » me flater, ou de vous flater » vous-mêmes, je me ſens fort mal, » & hors d'état d'en revenir; l'idée » de la mort ne me fait point de » peine, je l'ai affrontée trop ſou- » vent pour devoir la craindre; & » ſi je me livre à vos remédes, » c'eſt moins par l'eſpérance d'en » revenir, que par celle que vous » pourrez prolonger ma vie de quel- » ques jours, & me procurer du » temps pour pouvoir vaquer aux af- » faires de ma conſcience; car un » homme de mon âge & de ma pro- » feſſion ne peut que l'avoir fort » chargée.

Il demanda en même temps à ſe confeſſer : on lui fit venir le Curé. Dès qu'il le vit entrer dans ſa chambre, il lui dit : » Voici un homme qui a mené une vie, qu'il n'avoit « pas lieu de croire devoir finir auprès d'un Curé : Dieu le veut ainſi ; il vous a choſi pour l'épurement de ma conſcience, je vous la confie, venez en prendre ſoin, & recevoir l'aveu & le repentir de toutes mes frédaines. « 1734.

Il ordonna en même temps qu'on le laiſſât ſeul avec le Curé.

Il ſe confeſſa, & le Curé dit en ſortant, que les ſentimens Chrétiens du Maréchal de *Villars* étoient autant dignes d'admiration que ſes exploits militaires.

Pendant ſa maladie, il eut tous les jours avec le Curé des entretiens ſecrets de deux ou trois heures, & dans les intervalles il ſe faiſoit lire les lettres qu'il recevoit de tous côtés.

On lui lut une lettre qu'un Officier Eſpagnol lui écrivoit de la part du Comte de *Montemar*, pour lui

1734. apprendre le détail de la Bataille de *Bitonto*, que ce Général venoit de gagner, & pour lequel le Maréchal de *Villars* avoit une grande eſtime, & une grande amitié, depuis leur entrevuë à *Sabionetta* : cette lettre étoit en Eſpagnol. On ne ſera peut-être pas fâché qu'on la rapporte ici traduite mot-à-mot en François.

M.

» Le Seigneur Comte de Monte-
» mar, notre Général, vient de ga-
» gner une victoire déciſive & des
» plus complettes ſur les Impériaux.
» Les mouvemens continuels dans
» leſquels il eſt du depuis, lui ôtent
» la ſatisfaction de vous en inſtruire
» lui-même, & de vous en faire le
» détail; il me charge de le faire
» pour lui, permettez M. que j'aye
» l'honneur de vous en rendre
» compte.

» Dès que M. le Comte de *Mon-*
» *temar* eut reçû ordre du Roi de

» *Naples*

Naples de pourſuivre les Impériaux « 1734.
qui ſe réfugioient dans la Poüille, «
il partit à la tête des Troupes. Il «
apprit en chemin que le Comte «
Viſconti, Général des Ennemis, avoit «
reçû quelques ſecours, & qu'il en «
attendoit encore de nouveaux. Il prit «
d'abord la réſolution de hâter ſa «
marche, pour joindre plutôt les En- «
nemis qui avoient quitté *Tarento*, «
où ils s'étoient d'abord retirés, & «
qui ſe répandoient dans la Poüille, «
pour en tirer des contributions. «

Notre Général régla ſa marche «
ſur les différens mouvemens des «
Ennemis; ſongeant principalement «
à leur ôter le moyen d'éxécuter le «
deſſein dans lequel ils étoient de «
ſe ménager une retraite du côté de «
la Mer, il marcha à *Bari*, où il «
les croyoit. «

Les Impériaux en étoient par- «
tis, & ils s'étoient avancés à *Bi-* «
tonto, où ils étoient campés dans «
un poſte auſſi avantageux par ſa «
ſituation, qu'impraticable pour la «
Cavalerie, puiſqu'ils étoient ſur «
une élevation, au pied de laquel- «
le «

1734. » le ils avoient devant eux des foſ-
» ſés & une muraille

» Notre Général, qui n'étoit qu'à
» neuf milles de *Bitonto*, détacha
» quelques corps de Cavalerie, pour
» aller reconnoître les Ennemis; &
» ſur ce qu'on lui rapporta que
» leur Infanterie & leur Cavalerie y
» étoient déja campées, il prit la ré-
» ſolution de marcher à eux avec
» toutes ſes Troupes.

» Il les diſtribua en ſept colom-
» nes, commandées la premiere par
» le Marquis de *Pozzolo-Manco*, la 2.
» par le Duc de *Lira*, la 3. par
» le Duc de *Caſtro-Pignano*, la 4.
» par le Marquis de *Bay*, la 5. par
» le Marquis de *Chateau-Fort*, la 6.
» par le Comte de *Macéda*, & la 7.
» par le Marquis de *Las-Minas*.

» Il fit marcher toutes ces Trou-
» pes par différens chemins, afin
» de choiſir l'endroit le plus conve-
» nable pour attaquer les Ennemis;
» & il il fit avancer quelques détache-
» mens de Cavalerie qui battirent
» les Houſſards qu'ils rencontre-
» rent.

Les

Les Impériaux avoient pris la « 1734.
réſolution de reſter dans leurs re- «
tranchemens, où ils ſe croyoient en «
toute ſureté. «

Notre Général avoit fait ſa diſ- «
poſition pour les attaquer; mais «
il la changea dès qu'il eût vû «
celle des Ennemis. S'étant appro- «
ché lui-même de fort près pour «
les reconnoître, il fit d'abord paſſer «
de la droite à la gauche la plus «
grande partie de la Cavalerie, & «
donna en même temps ſes ordres «
pour l'attaque : ce fut le 25. «
May. «

L'attaque commença par le cen- «
tre. Les Ennemis firent d'abord «
une vive & vigoureuſe réſiſtance «
pour défendre leurs retranche- «
mens. Notre Général s'étant ap- «
perçû que les Ennemis jettoient «
toutes leurs forces en cet endroit, «
réſolut, pour faire diverſion, de «
faire donner notre Cavalerie qui «
étoit à la gauche, & il ſe mit à «
la tête de nos Escadrons. «

La préſence de notre Général a «
notre tête, & l'impatience où nous «
étions

1734. » étions de combattre, nous fis » faire une choſe qu'on n'a jamais » vû, & qu'on aura même peine à » croire : c'eſt que notre Cavalerie » ſauta les murailles & les foſſés » qui formoient les retranchemens, » ſans qu'aucun Cavalier perdit ſon » rang ; & qu'en même temps les » Ennemis furent attaqués avec tant » d'ardeur, qu'ils furent obligés de » prendre la fuite avec un grand » deſordre,

« Notre Général détacha quelque » Cavalerie pour les pourſuivre : il » fit attaquer enſuite différens poſtes, » dans leſquels les Impériaux qui s'y » étoient réfugiés, furent faits pri- » ſonniers.

» Le Général *Rodeski* Genéral de » l'Infanterie, ſe ſauva dans *Bitonto* » qui eſt entourré de murailles : il » s'y défendit toute la nuit ; mais » lendemain il fut obligé de ſe ren- » dre.

» La Cavalerie ennemie ſe ſépara » dans ſa fuite en pluſieurs corps, » qui étant pourſuivis par notre » Cavalerie, ont été preſque dé- » truits,

truits, Le plus conſiderable, après « 1734.
avoir perdu beaucoup de monde « ſe refugia dans *Bari*. Notre Gé- « néral y ayant marché le 26. l'a « bloqué & a obligé le Prince de « *Belmonte*, Commandant, de ſe « rendre. «

Les Troupes Impériales con- « ſiſtoient ſelon l'état qu'on en a » trouvé, en 6500. hommes d'In- « fanterie, 1500. de Cavalerie, & « 400. Houſſards, deſquels il ne « s'eſt ſauvé que 200. qu'on pourſuit « actuellement. «

Nous avons pris aux Ennemis « 15. drapeaux, 24. étendarts, & « 2. paires de timbales; leurs tentes, « les vivres, les munitions de guer- « re, & la plus grande partie des « équipages. «

Voilà une affaire qui fait un « honneur infini à M. le Comte de « *Montemar*, & qui fait voir qu'il « n'eſt pas indigne de l'eſtime & de « l'amitié dont vous l'avez flaté: il « eſt en peine de n'avoir pas de vos « nouvelles, il vous prie de lui en « donner, & moi de permetre que « j'oſe. «

1734. » j'oſe prendre la liberte de vous » aſſurer du reſpect infini avec lequel » j'ai l'honneur d'être &c.

Du Camp de Bitonto le 28. May 1734.

Le Maréchal de *Villars* après la » lecture de cette Lettre dit : » Le » Comte de *Montemar* a manœu- » vré dans cette affaire en habile » Général ; & ce qu'il a fait faire » à ſa Cavalerie, eſt ſi ſurprenant, » qu'on peut le mettre au rang des » choſes merveilleuſes qu'on ne voit » réüſſir qu'une fois : je me ferois un » vrai plaiſir de le congratuler ſur ſa » victoire, ſi des ſoins plus importans » n'occupoient le peu qui me reſte de » vie, il aura de mes nouvelles par celle » de ma mort, à laquelle j'eſpere » qu'il ſera ſenſible, à cauſe de l'eſ- » time ſinguliere que j'ai pour lui.

Il reçut auſſi des lettres de l'Armée d'Allemagne qui lui apprenoient qu'on faiſoit le ſiége de *Philipsbourg*, & qu'on avoit ouvert la tranchée devant cette Place le 3. Juin.

Il

Il dit là-deſſus : » Le Maréchal de *Bervvick* prend le bon parti ; mais « je crains fort qu'il ne ſe repente « d'avoir entrepris ce ſiége dans « cette ſaiſon, où le Rhin déborde « ordinairement ; d'ailleurs pour fai- « re ce ſiége en ſûreté, il faut cam- « per ſous cette Place, & fortifier le « Camp par des retranchemens : ſi « on ne fait pas cela, on ne pourra « guéres ſe garantir des ruſes du « Prince *Eugene*, qui ne s'approche « pas de ſi près ſans avoir quelque « deſſein. « 1734.

Son mal augmentoit chaque jour & annonçoit ſa mort prochaine ; il avoit des entretiens fréquens avec ſon Confeſſeur, & donnoit de plus en plus des marques de la plus parfaite réſignation.

On apprit dans ce temps-là, que le 12. Juin à 7. heures du matin, le Maréchal de *Bervvick* avoit été tué d'un coup de canon au ſiége de *Philpsbourg* en viſitant les travaux de la tranchée.

On ne vouloit pas dire cette nouvelle au Maréchal de *Villars*, parce qu'il

1734. qu'il avoit défendu qu'on ne lui en dît aucune, ne voulant plus s'occuper que de ſon ſalut.

Son Confeſſeur voulut lui en parler; & le même jour qu'on la reçut, il lui dit: » Mr. Dieu vous fait de » grandes graces. Vous avez mené » une vie, où vous avez eu plus d'at- » tention à votre gloire qu'à votre ſa- » lut : Dieu pouvoit vous la faire per- » dre dans les fréquens dangers où » vous vous expoſiez; cependant il » vous a conſervé juſques à préſent, & » il vous donne le temps de vous re- » connoître à la mort, & la grace » d'être réſigné & repentant de vos » fautes : ce ſont là des graces qu'il » n'accorde pas à tout le monde; » voilà M. le Maréchal de *Bervvick* » qui n'a pas eu le même bonheur » que vous, il vient d'être tué au » ſiége de *Philipſbourg* d'un coup de » canon, en viſitant les travaux de la » tranchée. »

» Quoi, répondit le Maréchal de » *Villars*, le Maréchal de *Bervvick* eſt » mort de cette maniere ? Je l'avois » toujours dit qu'il étoit plus heureux » que moi. » C'eſt

C'eſt la nature qui agit dans ce moment pour le faire parler ainſi ; mais elle fût bientôt ſurmontée par ſes ſentimens chrétiens qui vinrent au ſecours. Se ſentant plus mal, il demanda les derniers Sacremens, & après les avoir reçûs, il mourut le 17. Juin, âgé de 82. ans. 1734.

Sa mort fut véritablement celle d'un Héros Chrétien, par la grandeur des ſentimens, & la réſignation qu'il fit paroître, qui édifierent tous ceux qui furent préſens.

On remarque une choſe aſſez ſinguliere ſur ſa mort ; c'eſt qu'elle eſt arrivée dans la même Ville & au même lieu où il étoit né, étant né à *Turin* lorſque le Marquis de *Villars*, ſon Pere, y étoit Ambaſſadeur pour le Roi auprès du Duc de Savoye.

Le Maréchal de *Villars* n'a laiſſé qu'un fils unique, qui eſt *Honoré-Armand de Villars*, à préſent Duc de *Villars*, Pair de France, Gouverneur de Provence, Meſtre de Camp d'un Régiment de Cavalerie, Brigadier des Armées du Roi, & l'un de 40. de l'Académie Françoiſe.

Lorſque

1734. Lorſque le Prince *Eugene* apprit la mort du Maréchal de *Villars* ; il dit : *La France vient de faire une grande perte qu'elle ne réparera de long-temps.* Un Officier Général des Troupes de l'Empereur qui étoit préſent, lui dit : *Il y a pourtant encore de bons Généraux en France. Il y en a par tout*, répondit le Prince *Eugene* : *l'Eſpagne a des Montemars, mais la France n'a plus des Villars.*

Cet éloge n'eſt pas ſuſpect dans la bouche d'un Général des ennemis, qui ne croit pas avoir d'égal.

La France a été de tout temps fertile en grands Hommes ; mais elle en a produit peu comme le Maréchal de *Villars*, qui a été le plus grand & le plus heureux Capitaine qu'il y ait eu depuis long-temps. Ses talens pour la guerre, ſes exploits militaires, & les ſervices qu'il a rendus à ſa Patrie, rendront à jamais ſa mémoire reſpectable & précieuſe au Royaume.

Cet Héros doit être appellé à juſte titre le *Bouclier de la France*, & *l'Epée des François*, comme *Fabius Maximus* & *Marcellus*, ces deux fameux Romains. *Fabius*

Fabius Maximus fut appellé le *Bouclier des Romains*, pour avoir été le premier qui arrêta les victoires *d'Annibal.* 1734.

Le Maréchal de *Villars*, par ſa victoire à *Denain*, arrêta celles des Ennemis, qui avoient mis le Royaume dans de grandes allarmes.

Marcellus mérita d'être appellé *l'Epée des Romains*, parce qu'il s'étoit trouvé à 35. Batailles, & qu'il ne demandoit qu'à combattre.

Il n'y a point de Général François qui ſe ſoit trouvé à plus de Batailles, plus de ſiéges, plus d'Affaires, & à de plus grands dangers que le Maréchal de *Villars*, qui ne demandoit qu'à combattre, & en cherchoit continuellement l'occaſion.

La vie des grands Hommes donne de l'admiration, & ſouvent de l'émulation : on ne peut qu'admirer celle de ce grand Maréchal ; mais il eſt à ſouhaiter, pour l'utilité & la gloire du Royaume, qu'il ait des Imitateurs.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE

DE TRES-HAUT & TRES-PUISSANT

SEIGNEUR

LOUIS-HECTOR

DE VILLARS

Maréchal-Général des Camps & Armées du Roi, Gouverneur de Provence, &c.

Et, quæ eſt expectatio mea? Nonne Dominus; & ſubſtantia apud te eſt meus Pſal. XXXVIII. v. 11.

Et maintenant, quelle eſt mon attente: N'eſt-il pas temps que ce ſoit le Seigneur? Puiſque tout ce qu'il y a pour moi de vraiment ſolide, n'eſt qu'en lui ſeul?

*MONSEIGNEUR.**

CE n'eſt qu'avec un ſaint frémiſſement que j'ouvre aujourd'hui la bouche dans cette Chaire; & à la face de ces redoutables myſtères, où

* *Monſeigneur l'Archevêque d'Arles, officiant.*

le Dieu de vérité, ſe faiſant lui même la Victime de nos vanités & de nos menſonges, me défend de profaner la ſainteté de ſon Sacrifice par l'éloge de ces mêmes vanités. Je tremble de changer en malédiction contre moi-même, & contre l'Illuſtre Mort qui nous aſſemble, le Sacrifice d'expiation qui deſormais eſt ſon unique attente: & il me ſemble l'entendre me dire du fond de ſon cercueil. . . C'eſt bien de l'encens qu'il me faut! On ne m'en a que trop prodigué. Ce ſont des vœux, des prieres, des larmes; *Et nunc quæ eſt expectatio mea*; *Nonne Dominus*?

Puis-je en effet ne pas frémir, MESSIEURS? Non que la vûë de ce lugubre appareil, de ces torches funébres, de ces triſtes repréſentations de la mort, ait rien qui me trouble; la mort m'eſt familiere; depuis que je vis, je ne vois autre choſe que mourir. Ce qui m'effraye, c'eſt de voir ces nombreux Lévites, ces Prêtres en deüil, ce Pontife conſterné, cette immenſe aſſemblée de Fidèles qui m'écoutent, prêts, dès que j'aurai fermé la bouche, à l'ouvrir pour demander miſéricorde

au

au Dieu des compaſſions pour ces mêmes vanités que j'aurai célébrées. Ce qui m'effraye, c'eſt que déja je crois les entendre crier au Seigneur, d'une voix bien differente de la mienne : ... Ayez pitié, Seigneur, de ce grand, de de ce Hèros, de ce Conquérant Pacificateur des Nations : Oubliez, dans votre bonté toute ſa gloire & tous ſes triomphes ; & ne vous ſouvenez en ſa faveur que de votre Croix qui deſormais eſt ſa derniere eſpérance : *Et nunc quæ eſt expectatio mea ; Nonne Dominus ?*

O ! Egliſe de JESUS-CHRIST, Mere des Chrétiens, qui ne mettez, dans la bouche de vos Miniſtres que des foudres contre le monde & ſes pompes, pourquoi nous permettez-vous, dans ces occaſions particulieres, de changer de langage, & de brûler quelques grains d'un encens religieux, devant les reſtes anéantis des grandeurs humaines ? Je reconnois à cette ſage condeſcendence, que vous êtes, non ſeulement la Mere de notre Foi, mais encore la zélée Conſervatrice du Prince & de la Patrie. Ces Hommes excellens, que le Dieu des Rois & des

Royaumes a choiſis pour en être les défenſeurs & la gloire ; ces Hommes utiles au bien public, vous ſont chers ; & laiſſant à Dieu le jugement des motifs qui les ont fait agir, vous vous faites un pieux devoir de conſacrer leurs ſervices. Vous agréez, qu'en offrant le Sacrifice pour leurs foibleſſes, nous rappellions le ſouvenir de leurs exploits : & pour procurer au Prince & à l'Etat d'utiles défenſeurs, par le rare honneur d'être célébrés juſques dans le ſein de vos Temples, vous y autoriſez le recit éclatant de leur triomphes ; procurant ainſi *à Ceſar ce qui eſt à Céſar*, & ce qui eſt même le plus grand bien de Céſar. Mais en même temps, vous y demendez miſéricorde pour tant de victoires, *rendant ainſi à Dieu ce qui eſt à Dieu.* Je n'abuſerai point, ô Religion ſainte ! d'une ſi ſage indulgence.

Et vous, Illuſtre Mort, que nous pleurons, vous ne me reprocherez pas d'inquieter votre grande Ame par des éloges peu chrétiens, & dont, peut-être, le goût paſſé fait maintenant votre plus vive amertume. Je parlerai de votre gloire, comme vous en jugez vous-

vous-même à préſent; & je tempérerai l'eclat trop brillant de ce que vous avez été parmi les vivans, par la penſée de ce que vous êtes dans la région des morts : cendre, pouſſiere, pécheur. Vous avez été durant plus d'un demi-ſiecle l'admiration du monde : Vous en ſerez aujoud'hui l'inſtruction. Vos cendres ſeront utiles à nos mœurs, comme vos ſervices l'ont été ſi long-temps à l'Etat. Ainſi, ſelon votre plus forte paſſion, tandis que vous viviez parmi nous, vous ne ceſſerez pas de nous être ſalutaire.

C'eſt ſur ce plan, que je viens parler; & je le trouve tout tracé dans ce beau ſentiment de David. Ce St. Roi venoit de jetter un coup d'œil ſur toute la ſuite brillante de ſa vie : il y remarquoit avec reconnoiſſance que, ſous la protection du Seigneur, il avoit épuiſé tout ce que la gloire terreſtre peut accumuler de bonheur & d'honneur ſur la tête d'un ſimple mortel ... Et maintenant, s'écrie-t-il, que tout cela eſt éprouvé, uſé, épuiſé; quelle eſt mon attente, & que puis-je vouloir de plus ici bas ? *Et nunc quæ*

eſt expectatio mea? Ce ſera vous, vous ſeul, ô mon Dieu. Ce ſera de ma part un juſte & parfait retour à vous, auteur & maître de tous mes biens; *Nonne Dominus?* Tout le reſte n'eſt que vanité, inutilité. Ce qu'il y a de vraiment ſolide, d'uniquement eſſentiel pour moi, n'eſt qu'en vous ſeul; *Et ſubſtantia mea apud te eſt.*

Telle eſt l'idée, que je me ſuis formée de *trés-Haut & très Puiſſant Seigneur LOUIS-HECTOR DE VILLARS; Duc & Pair, Maréde France*, &c. *Gouverneur de Provence.* Et je dis, pour réduire ma penſée à de juſtes bornes. Comme David, il a épuiſé tout ce que l'attente d'un Mortel ſur la terre peut y demander à la Providence de proſperité & de gloire. Comme David, il paroit avoir éprouvé, dans ſes derniers jours ſur-tout, toutes les miſericordes de ſon Dieu. Grand Capitaine & conſtamment heureux, il a vécu pour le ſalut de l'Etat: Héros Chretien, il eſt mort d'une maniére à faire le ſalut de ſon ame. Deux preſſant motifs pour nous de prier pour lui; l'un, de reconnoiſſance

noiſſance pour les ſervices qu'il nous a rendus, l'autre de confiance pour les miſéricordes dont le Seigneur l'a prévenu. C'eſt tout le partage de ce Diſcours, que je conſacre uniquement à la glore du Dieu des Armées, auteur & conſommateur de tout bien.

I. PARTIE.

Que les deſirs des Hommes, & ſur-tout des Hommes qui ſont à portée de parvenir, s'étendent à tout; je n'en ſuis nullement ſurpris. Que n'épuiſe pas le cœur humain par ſes penſées, dit le ſage, & *quand a-t-il dit, c'eſt aſſez?* Mais que les effets répondent à l'étenduë des deſirs, c'eſt ce qui n'arrive qu'à un ſeul entre cent mille.

Cet heureux Particulier, comblé d'autant de biens qu'il en ſçut jamais deſirer, fut dans ces derniers temps, l'Illuſtre *Hector de Villars.* La Providence ſemble avoir pris plaiſir à ſurpaſſer même, par ſes faveurs, toute l'étenduë de ſes penſées. Que lui reſtoit-il en effet dans ſes derniers jours à deſirer ici bas? Toutes les vanités de

la terre étoient épuiſées pour lui : car c'eſt les épuiſer que d'y parvenir. Aucun genre de gloire qu'il n'ait recüeilli dans le long cours de ſa vie. Semblable à ce fleuve béni dans les Livres ſaints, qui faiſoit la beauté & la fertilité des campagnes d'Iſraël ; ſa double ſource, bien que pure, profonde, élevée, n'a rien qui promette d'abord un ſi beau cours. Mais bientôt, ſecouru dans ſa courſe par une infinité de ruiſſeaux qui viennent s'y reünir de toutes parts, à ſon terme, il n'eſt pas un ſimple fleuve, mais une mer qui étonne. Tel Villars, dans le cours de ſes prodigieuſes félicités. En voici la ſource, les progrès les acroiſſemens ; & pour ne pas m'écarter de la même image, en voici la plénitude extraordinaire, & les ſingularités les plus dignes d'attentions : Et tout cela, pour la gloire & l'avantage de la Patrie.

Sorti d'une double ſource pure, profonde, & déja Illuſtre ; né de plus avec tous les dons de l'ame & du corps qui préparent les Héros, il recüeillit, dès ſes premieres armes l'ineſtimable avantage d'être formé dans l'art des

combats,

bats par les exemples & les leçons des *Turennes* & des *Condé*. Dès lors, leur disciple attentif, pour être un jour leur imitateur fidéle, presque jusqu'à l'égalité. C'étoit dans ces beaux jours, où ces grand Hommes avoient cessé de vaincre pour le salut de l'Etat, & ne vainquoient plus que pour sa gloire. La destinée de Mr. de Villars devoit être un jour aussi éclatante, mais marcher dans un ordre tout différent. Ses prémieres armes s'éxercerent dans le fort de nos conquêtes. Il apprenoit l'art de sauver la France, dans ce qu'il voyoit faire à ces Héros pour l'illustrer: & son cœur prenoit alors cette élévation de courage, qui devoit nous être si nécessaire & si utile dans les jours mauvais.

Dès-lors brillerent en lui les étincelles de ce beau feu & de cette audacieuse bravoure, qui furent depuis son caractére singulier, & qui perfectionnés par l'expérience, en firent un Général dominateur des évenemens. Jeune soldat, levoila deja sur le bord du Rhin des premiers à s'y jetter à la nage. Echappé des flots, voyez-le à Senef, à Cassel,

à Kell, à Fribourg, &c. bravant le fer & le feu, & s'apprivoiſant de bonne heure à toutes leurs horreurs. Bleſſé dès le commencement d'une de ces ſanglantes actions, il n'eſt pas hors de combat : il perd tout ſon ſang, mais rien de ſon poſte. Il s'évanoüit par l'excès de ſa douleur; mais ſon propre ſang lui ſert comme de remede ; refroidi ſur ſa playe, il lui rappelle ſes eſprits par ſa fraîcheur. Mais il ne revoit le jour, que pour combattre de nouveau.... Ange tutélaire de la France, veillez ſur ſes jours ; vous ſçavez ſes hautes deſtinées & nos malheurs à venir. Conſervez-le ſous vos aîles : c'eſt nous conſerver tous avec lui.

C'étoit par ces excès de courage, que la Providence le menoit par degrés au commandement. A force de périls ſurmontés & d'actions brillantes, il attire ſur lui l'attention du Prince, à qui, comme à David, le Dieu des Armées avoit donné dans ces beaux jours des milliers de braves, pour le ſeconder. Mais le grand nombre *des forts de David* n'obſcurcit point le jeune Villars ; il perce par la ſingula-

rité

rité de ſa valeur. Nulle faveur lui ouvre le chemin des emplois : Il les cherche l'épée à la main où ils ſont, dans le centre des Eſcadrons ennemis, & ſur la brêche de leurs Boulevards entamés.... C'eſt qu'il nous falloit dans la ſuite, pour reſſource à nos pertes, ou à nos périls éminens, un mérite ſolide & éprouvé ; & non un mérite ſimplement favoriſé. O, France ! ô, ma Patrie ! Que ces mérites de faveur t'ont coûté de ſang & de larmes ! Que nous avons payé cher leur élévation ! Ainſi le permettez vous, ô Dieu des Rois & des Nations, quand vous voulez humilier à ſalut l'orgueil des uns, & punir avec rigueur les déréglemens des autres ! Mais ici, plein de miſéricorde pour LOUIS & pour nous, vous ne ſouffriez pas, que l'Homme de votte droite s'avançat par une autre voye, qne par celle des travaux, des périls & des ſervices. C'étoit vous même, qui, pour nous former un Héros de reſſource, lui fourniſſiez, comme à David, les occaſions des meutrieres, mais utiles expériences. Ainſi, comme ce Roi guerrier, il pouvoit dire, béni

ſoit le Seigneur, qui forme mes mains au combat, & mes doigts à manier l'épée; *Benedictus Deus, qui docet manus meas ad prælium & digitos meos ad bellum.*

Mais admirons ici, MESSIEURS, les routes de Dieu. Au fort de ces éxercices de guerre, tout-à coup le Dieu de la paix, qui le deſtinoit au double mérite de Vainqueur & de Pacificateur, ſi rarement réunis dans le même Homme, inſpire au Roi de mettre à un uſage tout oppoſé le *Chef de ſes Forts.* On l'arrache du ſein des Légions, pour l'envoyer en Ambaſſade.... Vous gémiſſez, jeune Guerrier, ſur votre paiſible deſtination; les yeux baignés de larmes, vous dites adieu à ces ſiéges meurtriers, à ces mêlées homicides. Mais laiſſez-vous conduire à la Providence qui veille ſur vous. Le talent des négociations vous eſt héréditaire, & terminera un jour lui ſeul, ce que cent de vos exploits n'auront fait que préparer. Courez vous éxercer dans l'art des Traités, ô Braves des Braves: *Vade in pace virorum fortiſſime.* Vous reviendrez un jour pour conduire vous-

même

même à la victoire ces mêmes armes, aux quelles on vous arrache, ce semble, si à contre-temps.

Il arrive en Espagne. Ici son génie trop vif & trop ferme commence à se plier aux adresses des traités: Ce n'est plus ce soldat fougueux, c'est un Négociateur semblable à son Pere, sage, couvert, & délié..... Voyez, examinez bien, jeune *Hector*, ce Thrône fondé depuis tant de siécles: un jour viendra, & il approche, où ce Thrône, destiné par le Ciel au Fils du David de la France, sera ébranlé, par cette révolution, jusques dans ses fondemens. C'est vous qui, par un traité de paix, préparé par les grands coups de votre bras, & terminé par votre sagesse, raffermirez pour jamais ce Thrône sous les pieds chancellans d'un BOURBON. De Madrid, Villars passe dans la fiére capitale de l'Empire. O, que les années les plus prochaines sont enveloppées d'une épaisse nuit aux yeux des foibles enfans des hommes! Tandis que *Léopold*, touché du mérite naissant du jeune Envoyé, le distingue par ses bontés: Le dirai-je d'aprés Isaïe, & avec

avec toute la pompe de ſes expreſſions? Oui, je le dirai: la circonſtance n'eſt pas moins illuſtre. Les fieres ombres des Descendans du fameux Charles V. ſe troublerent dans leurs ſépulchres à ſon arrivée: *Infernus conturbatus eſt in occurſum adventûs tui.* Tous ces Princes de l'auguſte Maiſon Impériale, qui croyoient à jamais fixées ſur la tête de leurs enfans les Couronnes des Eſpagnes, jointes à celles de l'Empire, ſe leverent de leurs pompeux Moſolées, *Omnes Principes terræ ſurrexerunt de ſoliis ſuis*, & s'écrierent à ſon aſpect, en gémiſſant: N'eſt-ce point celui-ci, qui, portant un jour la terreur dans le cœur de l'Empire, ſecoüera de deſſus nos têtes toutes les Couronnes des Eſpagnes de l'un & de l'autre monde; & nous forcera nous mêmes, par un traité, à les reconnoitre dignement & juſtement placées ſur celles des BOURBONS? *Numquid iſte eſt vir, qui conturbavit terram, qui concuſſit regna?* Voilà, MESSIEURS, les ſources & les premiers progrès de ſon étonnante félicité, & ce que j'appelle l'avantage de ſon éducation qui, tantôt l'éxercant dans l'art

l'art des combats, & tantôt dans l'art des traités, jetta dans un même homme les fondemens du plus grand homme de guerre, & du plus grand homme d'Etat de ces derniers temps.

Les accroiſſemens de ſa fortune ſuivent de près ſes premiers progrès : ainſi le ménageoit la Providence, pour montrer, comme de la main, à LOUIS, l'homme deſtiné pour ſa reſſource dans les temps de l'obſcurité. Un nouveau ſiécle s'ouvre, & avec lui les jours de nos adverſités approchent. Un grand évenement les précede, & les occaſione tout à la fois. Dieu, qui ſeul diſpoſe des couronnes, changea tout-à-coup les ſentimens de *Charles II.* expirant ; au lit de la mort, l'affection peu réglée pour le ſang d'Autriche s'affoiblit dans ſon cœur, & le ſang de Bourbon, pour lequel la Juſtice parle, y prévaut. Le petit fils de LOUIS hérite de toutes les couronnes de *Charles* d'Autriche. Le Seigneur, aſſis dans le Ciel, l'avoit ainſi prononcé : *Philippe*, Prince Religieux, je te donnerai, à cauſe de mon ſerviteur David, les Nations pour héritage, & les bornes

gen-

du monde pour ta poſſeſſion ; *d'abo tibi, gentes hæreditatem tuam, & poſſeſſionem tuam terminos terræ.*

A cette étrange nouvelle, *les Nations frémiſſent de rage, les Rois s'aſſemblent, les Princes ſe liguent contre l'arrêt du Seigneur, & contre ſon Oint.* Mais ce que le Seigneur a dit dans le Ciel, ſera ſur la terre. Et pour le rendre ſtagle, il a choiſi Villars dans l'éternité de ſes Conſeils... Ce ſera toi, mon Fils, qui les briſeras, ces Nations, comme le Potier indigné briſe ſes informes Vaiſſeaux d'argile. Je donnai *Condé* à LOUIS pour être le Bouclier de ſon enfance. Ses vieux jours ne me ſont pas moins chers : je l'humilierai par les diſgraces ; mais tu ſeras le vengeur de ſa vieilleſſe pénitente. Tu es la fléche choiſie, que j'ai miſe à part dans mon carquois pour cet effet, *poſui te, quaſi ſagittam electam.*

Dans ces deſſeins de Dieu, ſi glorieux pour Villars, dès le commencement de cette nouvelle & affreuſe guerre, le Dieu des Armées marque ſon ſerviteur du ſçeau de ſa deſtination. Les premiers lauriers ſont pour lui ; il les moiſſonne d'une main encore

ſubalterne dans les Campagnes de *Fridlingue* ; & les arrache de vive force au Prince *Loüis de Bade*, alors le plus robuſte bouclier de l'Empire. Tout couvert de ſang & de pouſſiere, environné de mille & mille captifs, & de trente de leurs drapeaux ſanglans & déchirés, Villars reçoit de ſon Prince le ſçeptre du commandement militaire. Et maintenant quel ſera ſa nouvelle attente ? Quel ſera le nouvel objet de ſes deſirs ? La juſtification de ſa recompenſe. Ce qui eſt pour tant d'autres le terme de leur ambition, n'eſt pour lui que l'entrée de la carriere. Ce but glorieux fait mille braves ſubalternes, tant qu'il n'eſt montré qu'à leurs deſirs : mais ſouvent dès qu'il eſt atteint, il ne fait plus que d'indolens Généraux. C'eſt qu'ils n'étoient braves que pour eux-mêmes & non pour l'Etat. Ici au contraire commencent les prodiges de ce grand homme. Les bords du Rhin ſont tout de ſuite nettoyés d'ennemis & de Fortereſſes. Villars perce à travers les Montagnes noires ; les forêts s'ouvrent devant lui, ces fameux défilés s'élargiſſent. Il eſt

déja

déja ſur les bords du *Danube*, & tend un bras victorieux & ſecourable au ſeul de nos Alliés, qui nous ſoit demeuré conſtamment fidéle.

Oſerai-je prononcer ici ce nom ſiniſtre, dont le ſouvenir fait encore pâlir la France ? Oui, Meſſieurs, *Hochſtet* eſt bien *Hochſtet* pour nous : mais il ne le fut jamais pour Villars. Jamais il n'en connut d'autre que ce premier *Hochſtet*, où il fit mordre la pouſſiere au brave *Stirum*, & à ſes nombreuſes Phalanges. Là giſſent les forts de l'Empire, & autour d'eux les ſépulcres preſſés de leurs Soldats, tous percés par l'épée ; *in circuitu ejus ſepulcra... omnes interfecti gladio.* Par tout où il a combattu, il ne nous a point laiſſé de nom funeſte. Jamais le Ciel ne l'employa au douloureux uſage d'humilier LOUIS par des défaites. Jamais de ſes Camps ne partit Courier la cendre ſur la tête, les habits déchirés, & cette accablante parole à la bouche, Iſraël a été écraſé & les reſtes ſont en fuite, *Fugit Iſrael, & ruina magna facta eſt.* Toutes les lettres venuës de ſa part à la Cour, furent toujours em-

empreintes du ſçeau de la victoire, où du moins de la gloire; & jamais LOUIS ne frémit en les liſant. Oui: j'en atteſte même les Campagnes de *Blangis* & de *Malplaquet* où la victoire ne ſe trouva point, mais ſeulement le carnage & la mort: Et pour le dire avec plus d'énergie & non moins de vérité, où la victoire allarmée de la bleſſure de ce grand homme, qu'elle couronnoit déja d'un laurier ſi mérité, oublia d'achever ſon ouvrage, & ſe retira avec lui du combat, ne laiſſant aux Ennemis pour tout avantage que le droit libre d'enterrer quinze-mille de leurs morts, & le deſir de n'acheter j'amais à ce prix un Champ de bataille: tandis que Villars bleſſé emportoit, pour ſoûtenir ſes pas chancellans, trente-cinq drapeaux arrachés à leur aîle droite, preſque entierement détruite. Et quelle retraite encore ſa ſçavante diſpoſition de bataille ne produiſit-elle pas! L'éxécution de cette fameuſe retraite vous eſt dûë illuſtre *Boufflers*, & Villars lui-même étoit le premier à l'admirer, & à la publier par-tout.

Suſpendons ici, MESSIEURS, le

le cours rapide de tant d'exploits, pour le voir revêtu d'une autre ſorte de gloire moins ébloüiſſante, mais peut-être plus ſolide ; c'eſt le mérite de bon & généreux Citoyen. Le Ciel toujours profond dans ſes vûës & dans ſes deſſeins ſur les hommes, lui fournit l'occaſion la plus favorable de s'éxercer utilement en ce précieux genre de mérite... C'eſt qu'il falloit dans la ſuite qu'il ſçût ſe réſoudre à ceſſer de vaincre, pour laiſſer reſpirer la Nation à l'ombre de la paix & de ſes laurieres. C'eſt dans cette partie de ſa vie que je vais toucher, qu'il prit ces héroïques diſpoſitions. Pourquoi le diſſimulerois-je ? Il fut un tems, où l'envie, plus obſtinée que les Légions de nos Ennemis, refuſoit de rendre les Armes à l'impreſſion de ſon méritte. Il faut l'avoüer, le caractére de ſon courage avoit quelque choſe de ſi haut, de ſi entreprenant, de ſi déciſif, que l'envie qui ſe connoit peu en vrai mérite, ſe trouvoit autoriſée à traiter une valeur ſi peu commune, de pur bonheur & de témérite. Ce grand homme, né avec une certaine franchiſe dans le

grand

grand, ſembloit toujours promettre plus qu'il n'étoit, diſoit-on, en état d'éxécuter : & ſorti originairement d'un pays accuſé de préſomption, la jalouſie affectoit de l'en ſoupçonner. On lui fit un défaut réel de ce qui n'étoit en lui qu'un prompt & vif ſentiment de ſa haute deſtinée. La Cour, qui malgré ſes lumieres, eſt ſouvent la dupe de l'envie, comme elle en eſt le théâtre, imbûë de ce préjugé, l'écarta tout-à-coup de nos frontieres. Hélas ! c'étoit dans ces jours critiques, où preſque tous nos Généraux les plus ſages, devenant malheureux, faiſoient craindre au Roi qu'un Général plus entreprenant ne méritât enfin d'être encore plus malheureux à ſon tour. Mais par ce glorieux éloignement, le Ciel préparoit à ce Héros une gloire propre pour le Ciel même.

Le Fanatiſme s'étoit emparé des eſprits dans les montagnes de nos voiſins. C'eſt d'ordinaire où aboutit l'Héréſie : elle commence par faire des rebelles à l'Egliſe, mais bien-tôt elle fait des fous & des furieux, également re-

revoltés & contre la vérité, & contre l'authorité, & contre l'humanité même. Ces Fanatiques avoient pris les armes, ou plutôt avoient arraché aux furies de l'Abîme leurs tiſons embraſés; & conduits par leurs Prophètes inſenſés, ils portoient par tout le feu, le carnage & l'horreur. Déja les remédes avoient aigri le mal & fait de ces inſenſés, des deſeſpérés, d'autant plus à craindre, qu'eux-mêmes ne craignoient plus rien. Le mal étoit à cet excès, quand Mr. de Villars arriva dans ces infortunés cantons. Mais ce n'eſt plus ce Villars, ardent Guerrier, prompt au carnage de nos ennemis; c'eſt un Citoyen compatiſſant, qui vient remédier aux maux de la Religion avec toute la douceur & la charité de la Religion. Arrivé à Nîmes, il fait ſon plan où préſidérent uniquement la piété, l'humanité, la ſageſſe. Il étouffe dans ſon cœur tout deſir de triomphe militaire. Il ſe fait une honte de vaincre par l'épée des freres abuſés. Avare de leur ſang, il le ménage plus que le ſien propre: & l'horreur de leurs barbaries ne le tira jamais un ſeul jour de ce ca-

caractére d'humanité. L'ardent Villars n'eſt plus que ſentiment & compaſſion: il daigne agir par la raiſon avec des monſtres qui l'avoient perduë. Déja les Chefs prennent confiance en ſa bonté : l'un lui porte lui-même ſa tête, miſe à prix ; il en reçoit auſſi-tôt le ſalaire avec la vie : l'autre tout dégoutant de meurtres & tout noirci de ſacriléges, demande de conférer avec ce grand homme d'égal à égal ; & il y conſent. Il ne connoit plus d'autre gloire, que celle de déſarmer ces furieux. Il les déſarme en effet ; la tranquillité eſt renduë, & l'embraſement éteint... Seigneur, ſouvenez-vous de David & de toute ſa douceur ; *Memento, Domine, David ; & omnis manſuetudinis ejus.* N'oubliez pas tant de manſuetude, vous qui l'aimez tant, ô mon Dieu ! Le ſouvenir du moins n'en eſt point effacé dans ces montagnes : le ſang d'aucun de ſes freres n'y crie contre lui, devant vous. Un autre y fit, avant lui, le perſonnage néceſſaire de Phinées : mais Villars n'y ſçût faire que celui de David, l'Homme ſelon votre cœur. Et ſi ma priere,

ô

ô, mon Dieu ! ne vous touche point, laiſſez-vous attendrir à la voix de cent-mille enfans, qui ne voyent le jour, & ne cultivent leurs héritages paternels, qu'à la faveur des ménagemens pleins de charité, que ce véritable Citoyen eut pour leurs peres.

Nous voici parvenus à ce que j'ai appellé la plénitude de ſes ſuccès. Je la trouve dans l'accompliſſement de la deſtination que le Dieu des batailles & de la paix tout enſemble, avoit fait de lui, pour lui communiquer toute la gloire de ces deux grands titres, en le rendant le Libérateur de la France par l'épée & le Pacificateur de l'Europe par un traité; & par l'un & par l'autre de vengeur de l'auguſte vieilleſſe de LOUIS le Grand. En deux Campagnes il s'acquit tous ces titres.

Mais que puis-je dire d'aſſez digne de ces deux années à jamais mémorables ? Sous quelle image aſſez forte puis-je les repréſenter ? Non : les plus pompeuſes ne ſont pas au-deſſus. O, Dieu ! Protecteur viſible de ce Royaume Très-Chretien, qu'il me ſoit permis

mis de comparer les prodiges récens que nous avons vûs, à vos anciennes merveilles. Le Soleil de la France, LOUIS le Grand, baiſſoit vers le couchant de ſa gloire : ſon beau midi s'étoit écoulé : & s'humiliant ſous la main du Seigneur, qui le frappoit, il venoit, par amour pour ſon Peuple épuiſé, de faire à nos Ennemis les conditions les plus funeſtes à ſa propre gloire: & ce grand Roi avoit eu la douleur de les voir obſtinément rejettées. C'eſt juſqu'à ce terme humiliant, qu'il vous plût, ô mon Dieu, pour le ſalut de ce grand Prince, de pouſſer les épreuves de ſa ſoumiſſion : mais pas plus loin ; car c'eſt ici que vous lui réſerviez un nouveau Joſué, qui devoit tout-à-coup l'arrêter ſur ſon penchant, diſſiper le nuage obſcur qui en affoibliſſoit l'éclat, & faire de la fin de ſon régne le plus beau & le plus grand jour qu'on ait jamais vû ſur la terre : *Non fuit anteà, nec poſteà tam longa dies.*

Villars, ſaiſi du preſſentiment de ſa deſtinée, releve le courage à ſon Prince. Il lui dit, en préſence de ſon

Conſeil aſſemblé : *Dixitque coràm eis*, grand Roi, ne deſcendez point à tant de condeſcendances pour vos Ennemis : *Sol, ne movearis*, donnez à la Nation, qui eſt toujours la même, le temps de vous venger de vos Ennemis & des ſien : *Donec ulciſceretur ſe gens de inimicis ſuis.* Le Monarque ſent lui-même ſa reſſource, dans la confiance preſque ſurnaturelle de ſon Général : il s'arrête ſur ſon penchant, les honteuſes conférences de *Gertruidenberg* ſont rompuës : *Stetit ſol, & non feſtinavit occumbere.* La voici, qui arrive cette journée, marquée par le Seigneur, pour cette étonnante révolution.

Eugene, le fameux *Eugene*, non moins redouté pour ſes défaites, que pour ſes victoires ; & bien que ſouvent malheureux, placé pourtant avec juſtice dans le temple de la gloire, à côté des plus heureux conquérans ; *Eugene* étoit attaché au ſiége de *Landrecy*, derniere & foible barriere de nos Provinces découvertes. Il l'aſſiégeoit avec les forces de cinq Puiſſances, qui reſtoient liguées contre nous, comme

comme les cinq Rois des Livres ſacrés devant Gabaon. Tout-à-coup le nouveau Joſué de la France ſe ſent ſaiſi de l'eſprit du Dieu des Armées ; *Inſiluit ſuper eum ſpiritus Domini Sabaoth ;* un plan d'action triomphante eſt offert à ſes regards. Il part de ſon Camp, marche, vole toute la nuit ; & vient tomber, comme un foudre, dont l'éclair n'annonce pas le coup, mais le fait, ſur le poſte déciſif de *Dénain*, où les ennemis avoient mis en reſerve tous les nerfs de la guerre : *Irruit Joſué ſuper eos repentè, totâ nocte aſcendens de Galgalis.* Leurs retranchemens ſont forcés, leurs nombreux Bataillons battus, enveloppés ; tous leurs Généraux pris ou noyés ; leurs immenſes magaſins pillés, ou brûlés. C'eſt en vain qu'à travers la plaine, avec ſes Eſcadrons ſerrés, Eugene vole au ſecours ; Villars l'a prévenu, & bordant les rives de l'Eſcaut, il lui préſente le front menaçant d'une Armée victorieuſe, qui acheve à ſes yeux brûlans de dépit la défaite entiere de ſes Bataillons enveloppés, & la deſeſpérante deſtruc-

tion de ſes inépuiſables magaſins. Et pour une entiere conformité avec la miraculeuſe campagne de Joſué, qui tout de ſuite, après avoir fait lever le Siége de Gabaon, enleva aux Cananéens cinq de leurs Capitales: *Uno impetu cepit, atque vaſtavit*; tout d'une haleine cinq des plus importantes places de nos ennemis ſont forcées par l'impétueux Général, *St. Amand, Marchiennes, Doüai, le Queſnoi, Bouchain*, & toutes leurs nombreuſes Garniſons faites priſonnieres de guerre; *Uno impetu cepit, atque vaſtavit.*

A ce coup de la droite du Très-Haut, la ligue des cinq Puiſſances ſe diſſipe; les armes leurs tombent des mains, à la vûë d'une guerre qu'il faut commencer de nouveau. Une ſeule Puiſſance, plus redoutable par la Majeſté de ſon Trône, que par ſes forces perſonnelles, refuſe la paix: car c'étoit le deſſein de Dieu, continue le livre de Joſué, que leurs cœurs s'endurciſſent pour leur honte & leur punition: *Domini enim ſententia fuerat, ut indurarentur corda eorum.*

eorum. Déja Eugene ſe préſente ſur les bords du Rhin, avec toutes les force de l'Empire & de l'Empereur. Plein de meilleures eſpérances, il dévore des yeux l'une & l'autre Alſace . . . Oui, Prince, diſoit un Prophéte au Général d'un Roi d'Iſraël, vous les verrez de vos propres yeux ces Provinces; mais vous n'y toucherez pas: *Videbis oculis tuis, & inde non comedes:* le ſort d'Eugene ne ſe borna en effet qu'à voir en ſimple ſpectateur ſon Rival de gloire, faire une campagne la plus ſçavante qu'on ait vûë, depuis celles de ſes maîtres, les *Turennes* & les *Condés*: qu'à voir, dis-je, par un de ſes mouvemens, que l'art des marches n'enſeigne point, mais le génie lui ſeul conſommé par l'expérience, *Landau* tout-à-coup inveſti, aſſiégé, pris. Tandis qu'on aſſure cette conquête, Villars enfin en qualité de Généraliſſime, vole à une autre plus déciſive, & qui lui ouvre le cœur de l'Empire. Mais il y vole ſçavamment, par reſpect & par l'eſtime pour ſon Rival, toû-

jours à craindre, quand même il vient d'être ſurpris. Il y vole, ainſi que s'exprime l'Ecriture, comme l'Aigle cherchant ſa proye, vrai Symbole d'un Général habile & profond : *Sicut Aquila volans ad eſcam.* Comme l'Aigle, quand, obſervée par les Bergers, elle s'éleve au haut des nuës, de-là marque ſa proye d'un ſeul regard. Elle l'a vuë ; c'eſt aſſez. Alors par cent détours ingénieux elle couvre ſon deſſein. L'attention des Bergers ſe partage-t-elle ? Tout-à-coup ce roi des oiſeaux fond des nuës ; & les aîles étenduës enleve, à la vuë des Bergers étonnés, le plus gras bélier du troupeau. Tel Villars, après des mouvemens pleins de toute la ſcience militaire, fond ſur Fribourg : ce boulevart de l'Empire eſt enlevé ; ſes Provinces, découvertes juſques au Danube, ſont déſormais nos magaſins. Elles crient de tout côté, d'une voix plaintive & effrayé, vers le Trône Impérial : la paix, la paix !

C'eſt ici, où arrive à ſon comble la deſtinée de ce grand homme. C'eſt

ici,

ici, que Dieu laiſſe voir au jour ſes vuës; & ſes voyes ſur lui. C'eſt ici que s'explique l'avantage de ſon éducation, l'accroiſſement de ſon élevation, la diverſité de ſes occupations, la conſtante proſpérité de ſes opérations: tout, dans le deſſein de Dieu, tout pour la paix de la Chrétienté, pour le ſalut de l'Etat, & la conſolation d'un grand Roi, toûjours plus humble, & plus ſoûmis ſous la main de Dieu. C'eſt ici, où les deux plus grands Capitaines du monde chrétien en deviennent les Pacificateurs: Quelle deſtinée! Vous qui l'avez ravagé par tant de combats; vous, ſous les bras de qui tomberent tant de villes & tant de citadelles: Vous, ſi long-temps la terreur de l'Europe, noyée de ſang & de larmes: Vous en ſerez, vous deux ſeuls, à Raſtat, au mépris de tant de congrès, & de conférence inutiles & ruineuſes, les pacifiqnes libérateurs. Mais avec cette différence eſſentielle, que Villars y force Eugene; qu'Eugene y demande la paix, & Villars l'accorde: que l'un la ſigne d'une main

victorieuſes, & l'autre d'une main laſſe & fatiguée : que l'un en la ſignant renonce pour hâter le repos de ſa Patrie, à une moiſſon de lauriers auſſi certaine qu'abondante ; & que l'autre met à couvert par cette paix ſa réputation ébranlée, & qui tiroit viſiblement depuis deux campagnes vers ſon entiere décadence. Enfin pour terminer les exploits du Héros de nos jours, comme les Livres Saints ceux de Joſué, Villars donna la paix à la terre, *Quievitque terra à præliis* : & l'expreſſion n'eſt point trop forte ici & porte un ſens bien autrement étendu ; puiſque ce fut la paix de Raſtat qui tout de ſuite produiſit à Carlowitz celle de l'Empire Ottoman avec la Ruſſie, la Pologne, l'Autriche, & la République de Veniſe. Ainſi, à la lettre, Villars donna la paix à la Terre ; *Quievitque terra à præliis.*

Et maintenant que me reſte-t-il à mettre ſous vos yeux, que les ſingularités de ſa gloire ? Je les appelle ainſi, paree que ce ſont certains ſuccès, qui, par je ne ſçai quelle prédilec-

dilection de la Providence, n'ont jamais été preſque que pour lui ſeul. Remarquez, s'il vous plait, ce détail, que je ne fais qu'indiquer.

Il fut heureux, & mérita toûjours de l'être. C'eſt déja un avantage bien précieux que d'être heureux comme par caractère, & en poſſeſſion, comme par naiſſance, de réüſſir en tout & toûjours. Peut-être même eſt-ce là ce qui décide du ſuccès dans les actions tumultueuſes de la guerre, où la moindre circonſtance contraire détourne & diſſipe l'influence de la capacité du Général. Mais il y a ici quelque choſe de plus fixe & de plus certain. Génie vraiment né pour les armes, dans ſes entrepriſes méditées, il préparoit avec tant de dextérité les évênemens, qu'il ne laiſſoit preſque plus rien à faire à la fortune, bien qu'il n'eût jamais eu ſujet de ſe défier d'elle: Et dans ſes entrepriſes ſubites, que les fauſſes démarches de l'ennemi amenoient, il voyoit ſi-bien & ſi-tôt ce qu'il y avoit à faire pour en profiter, qu'on auroit cru, qu'il les avoit prévûës

vûës dès le commencement de la campagne. Solide dans ſes vûës, juſte dans ſes meſures, il prenoit la victoire comme dans un filet, & il la tenoit déja dans la diſpoſition de ſa bataille, avant qu'on la vît éclore dans l'action même. Il avoit d'ailleurs une nature de courage ſi gaye, ſi facile, ſi brillante, que le Soldat alloit ſous ſes ordres aux actions les plus meurtrieres, comme à un feſtin de nôces; c'étoit l'expreſſion de l'Armée. Jamais rien de ſombre ſur ſon viſage n'annonçoit le péril, ni ne décéloit ſon embarras. Aimé des troupes, & étudié ſans ceſſe par l'Officier, n'avoit-il pas fait de ſon Armée ſa propre famille; & de tous ſes campemens, une ſçavante Ecole de guerre?

Il fut heureux, & dans des temps, où preſque tous nos Généraux avoient ceſſé de l'être. L'eſprit de terreur, que tant de défaites avoient répandu dans nos Capitaines les plus renommés, ne domina jamais le ſien. En faut-il d'autre preuve, que la maniére, ferme & fiere dont-il ſe ſoutint

tint ſi long-temps dans ſon camp de Cirk, en préſence d'un ennemi victorieux, & en poſſeſſion de l'être toûjours : Tandis que preſque tous nos Généraux, crainte de tout perdre, perdoient ſouvent tout en effet, il n'arriva jamais à ce grand Capitaine de craindre l'un, ni de gémir ſur l'autre.

Il fut heureux, juſques à éxécuter avec le ſuccès le plus ineſpéré l'impoſſible même. Car tel étoit le projet de forcer les affreuſes Lignes de Stolophen ; diſons mieux ces abîmes, ces rocs eſcarpés, ces forêts abattuës & entaſſées, ces retranchemens poſés ſur d'autre retranchements : & le tout bordé encore de foudres d'airain ſans nombre, & deffendu par une armée, qui à couvert voyoit l'ennemi, & que l'ennemi à découvert ne pouvoit voir.

Il fut heureux, juſques dans la paix, dernier écueil, & premier tombeau des Héros : Elle ne fut pas pour lui le terme de ſes ſuccès. Il étoit ſenſible à la gloire de l'eſprit : & comme il étoit par la beauté ſingu-

liere de ſon génie, auſſi capable d'écrire élégamment ſes guerres, qu'il s'étoit montré habile à les conduire ; que de plus, il avoit une ſorte d'éloquence militaire, auſſi perſuaſive, auſſi forte, que ſon exemple ; l'Académie Françoiſe brigua, contre toutes ſes loix, l'honneur de ſe l'aſſocier. Rappellerai-je ici une ſingularité, qui marque bien l'aſcendant de ſa fortune ? Il fut autrefois dans la Monarchie une charge ſi ſublime, & d'un pouvoir ſi exceſſif, que la ſageſſe de nos Rois crut devoir la ſuprimer à jamais. (C'eſt la charge de Connétable.) Seulement il eſt un jour, ſeul dans tout un régne, où l'on voit rétablir pour une heure cette éclatante dignité. Cette heure, ſi glorieuſes & ſi unique, fut pour Villars, au Sacre de LOUIS XV. O, qu'alors ſe vérifia dans toute ſa force cette parole de l'Apôtre, qui ſemble faite pour lui : Ce n'eſt pas ſans cauſe qu'il porte l'épée ; *Non ſine cauſâ gladium portat !*

Il fut heureux, juſques à parvenir, à travers tant de périls, tant de travaux,

vaux, tant de fatigues, tant de bleſſures, à l'âge des Patriaches. En cela ſeul inférieur à ces grands hommes, qu'il ne laiſſe, pour toute poſtérité, qu'un fils unique. Mais, comme diſoit autre fois un des plus grands Capitaines de la Grece, il lui laiſſe, à ce fils unique, nombre de grandes victoires, pour ſœurs; & ce que ne pouvoit ajoûter cet illuſtre Grec, une paix, le ſalut & la gloire de deux Couronnes. Sa vieilleſſe même, en genre de conquêtes, n'a point été ſtérile. Il part, à quatre-vingt-trois ans, pour la conquête de la Lombardie; il la fait preſque toute entiere au cœur de l'hyver, avec toute la vigueur & l'activité de ſes jeunes années. Quatorze Villes ou Citadelles forcées ſont les enfans de ſes vieux jours. Là, ſa fortune lui donne encore une eſpece de royauté ſur les Provinces conquiſes, (tant la confiance du Prince étoit grande pour lui) & un jeune Roi pour diſciple, dont la bravoure, le génie militaire, l'intrépidité, viennent d'étonner toute l'Europe, & mettre le comble à

l'éloge

l'éloge du grand Maréchal, qui, graces au riche naturel du Prince, l'a ſi-tôt formé.

Il fut heureux enfin, juſqu'à ce point ſingulier, que d'être un peu malheureux dans le temps ſur tout, où il eſt heureux de l'être. Et c'eſt dans cette circonſtance ſi importante de ſa vie, où, après avoir épuiſé tout ce qu'un mortel peut demander au Ciel de bonheur & de gloire; il me paroît en avoir éprouvé toutes les miſéricordes.

II. PARTIE.

Qu'il eſt humiliant pour les grandeurs humaines, dont nous nous laiſſons ſi fortement entêter: & qu'il eſt, au-contraire, glorieux à la doctrine du ſalut, dont nous ſentons ſi foiblement l'importance, qu'après le pompeux détail que je viens de faire, je ſois en droit de vous dire: tout cela n'eſt rien devant Dieu; tout cela n'eſt que vanité, & pure miſere. Oui, tant de grandeur & de gloire, joignez-y même la conquête de l'Univers entier,

tier ; tout cela ne tient pas contre un ſimple *verre d'eau froide*, donné en vuë de Dieu à un pauvre preſſé de la ſoif. C'eſt la déciſion du Juge infaillible des actions des hommes... *Que ſert à l'homme*, vous dit-il, *de conquérir l'Univers, s'il vient à perdre ſon ame* ? O, faite des grandeurs humaines, vous n'êtes donc rien ! ô, unique intérêt du ſalut, vous êtes donc tout ! Auſſi, MESSIEURS, ſi je n'avois ici que les triomphes & les titres de Mr. de Villars pour ſoutien, dans le funèbre tribut d'éloge que je lui rends au nom de cette illuſtre & ancienne Ville, qu'il a ſi ſouvent & ſi efficacement protégée : je n'aurois pas oſé ouvrir la bouche dans cette chaire ; & me bornant ſeulement à pleurer ſur ſon cercueil, & à frémir ſur ſa deſtinée éternelle, je m'écrierois, en oubliant pour un moment l'intérêt de l'Etat. . . . Que n'a-t-il été, ce Héros, auſſi caché dans la retraite, qu'il s'eſt rendu fameux dans l'Univers ! Que n'a-t-il été ſeulement auſſi ſouvent vainqueur de ſes propres paſſions, qu'il l'a été de nos Ennemis ! Mais

Mais le Dieu de miſéricorde, qui nous la faiſoit à nous, en le rendant ſi invincible & ſi heureux pour notre défenſe, a trop ſenſiblement montré par la maniere dont il l'a diſpoſé à ſon dernier jour, que ſa miſéricorde mettroit le comble à ſon bonheur, en le terminant par ſon ſalut. Je ne dirai point ici, pour autoriſer notre confiance à prier pour lui, que dans le temps qu'il étoit un ſi grand ſpectacle pour le monde par ſes exploits, il pouvoit n'être pas un ſpectacle indigne des Anges par ſes ſentimens chrétiens. Non, MESSIEURS, le monde, à qui la Providence l'avoit rendu ſi néceſſaire, ne l'avoit pas tout pour lui. En rempliſſant toutes les parties d'un grand Capitaine, il ſçavoit qu'il étoit premierement Soldat de J. C. Sa valeur n'étoit pas toute mondaine : il la bornoit, comme David, à ne pas craindre les Armées de nos Ennemis rangées en Bataille : *Si conſiſtant adversùs me caſtra, non timebit cor meum.* Mais vous le ſçavez, ô mon Dieu ; ſa foi & ſon reſpect le rendoient tremblant devant

devant vous ; & la Majeſté de votre Nom faiſoit ſur lui, comme ſur Job, le même effet, que les flots ſoulevés d'une Mer irritée, prêts à fondre ſur la tête du Nautonnier : *Semper, quaſi tumentes ſuper me fluctus, timui Deum.* Non, il ne fut jamais, même dans ſa plus vive jeuneſſe, du caractére de ces braves maudits par le St. Eſprit, qui ſont intrépides par principe d'impieté ; qui yvres d'injuſtice & de débauche, & réſolus à n'en revenir plus, mépriſent la mort par déſeſpoir de bien vivre, & par remords d'avoir mal vécu. Le grand Homme, que nous pleurons, étoit brave de cette bravoure, qui eſt un don de Dieu ; que Dieu lui-même verſoit dans le cœur des Joſué, des Gédéons, des Sanſons, pour en faire l'épée & le bouclier de ſon Peuple, l'épée de vengeance, & le bouclier de protection. Auſſi ſa valeur n'éteignit jamais ſes vertus chrétiennes & civiles, malgré la diſſipation & le tumulte des armes.

Humain, juſques à la charité chrétienne, envers ſes priſonniers ; dont le

le nombre de ſon aveu, montoit à près de quatre-vingt-mille, il en ſecourut grand nombre de ſes propres deniers, dans leur premiere indigence, que cauſe toujours la ſurpriſe. Il avoit ſur-tout en horreur cette barbarie ſubite, & malheureuſement d'uſage, qui ajoûte à la perte de la liberté, celle encore des vêtemens néceſſaires pour ſauver du moins la pudeur naturelle; rarement le Soldat victorieux oſa impunément uſer en ſa préſence de ce privilége inhumain. La haine que ce fidéle Sujet avoit pour les Ennemis de l'Etat, finiſſoit dès qu'il les avoit vaincus. Auſſi ne pouvoit-il ſouffrir, que nos Troupes continuaſſent à faire des morts, dès qu'on pouvoit ſans riſque ne faire plus que des priſonniers.

La Providence, il eſt vrai, le fit parvenir à d'immenſes richeſſes; mais par les mêmes voies, que les fameux Capitaines d'Iſraël, par la juſte dépouille des Ennemis de l'Etat. Son opulence étoit un trophée domeſtique & public, qui ne nous parloit que de nos victoires, qui reſſembloit à ces

Ares

Arcs de triomphe des premiers Romains, à l'érection desquels nul Citoyen ne contribua jamais, mais seulement les Nations vaincuës & domptées. Il comptoit à peine ses revenus; mais c'est qu'il pouvoit à peine compter ses combats. Et pour le dire avec la force du stile saint, pas une piéce d'or ne cria jamais dans ses coffres: . . . Je suis la substance de tes Citoyens dépoüillés, de tes Fermiers contraints à des avances ruïneuses, de tes domestiques, de tes ouvriers frustrés de leur salaire. Les Ennemis de l'Etat, & la reconnoissance du Roi son Maître avoient pris seuls le soin de la fortune, le premier, par leurs défaites; & de son généreux Maître, par ses bienfaits. *Ne m'envoyez rien, cette année*, mandoit-il à ses Fermiers, *l'Allemagne toute ouverte ne me laisse manquer de rien; mais distribués mes revenus aux Communautés obérées, & aux pauvres des lieux.* Les Curés & les Consuls de ses Paroisses étoient devenus depuis long-temps ses Aumoniers en fonction: & c'est le témoi-

moignage, que depuis ſa mort, ils ont tous rendu à ſa charité ; tellement que les pauvres ont été ſecourus autant de temps, qu'il a été victorieux : & il l'a toujours été ; payant ainſi à Dieu éxactement, en la perſonne du pauvre, plus que la dîme de ſon bonheur.

Ennemi des nouveautés d'angereuſes, ſoit dans l'Etat, ſoit dans la Foi, il ne tint pas à ſon zéle pour le Peuple que l'or de la France ne continuât toujours à être de l'or, tel que L O U I S le Grand nous l'avoit laiſſé. Et cet Etranger, ſi fatal à la Nation, que l'Aquilon nous apporta dans ſa fureur auroit-il jamais établi parmi nous ſa ruïneuſe chimère, ſi la vérité, qui ſortoit avec tant de franchiſe de la bouche du Maréchal, avoit pû prévaloir contre la rage affamée des gains énormes & ſubits, qui s'étoit emparé de preſque tous les cœurs. Ferme & inébranlable dans la foi de ſes Peres, il avoit hérité de ſes deux oncles, les deux illuſtres Archevêques de Vienne, tout leur amour pour l'Egliſe & toute

leur

leur haine pour l'Héréſie. Comme il ne ſe laiſſa jamais ſurprendre à la guerre par les ruſes des Généraux Ennemis ; jamais auſſi toute la flatterie éloquente des chefs de parti pût-elle lui faire goûter, ſupporter même avec indifférence, ce qui eſt quelque fois le crime des Grands, les opinions proſcrites par l'Egliſe ? Moins encore pût-elle lui faire approuver, dans ces derniers temps, les manieres indécentes de les faire valoir, inventées par notre ſiécle : il ſe connoiſſoit trop bien en vrais prodiges, pour en avoüer de ſi groſſierement contrefaits. N'eſt-ce pas ce reſpect & cet amour pour l'Egliſe de J. C. qui le porta à uſer de tant de douceur, dans l'affaire des Fanatiques ? Il ſçût, par cette conduite, la leur rendre vénérable, & faire plus de véritable converſions peut-être, qui n'en furent jamais toutes les voyes de rigueur, que ces furieux avoient renduës malheureuſement néceſſaires.

Mais ſans entrer plus avant dans ce détail édifiant de ſes diſpoſitions chré-

chétiennes, par leſquels Dieu l'amenoient de loin à la grace ineſtimable d'une mort précieuſe : je me borne au dernier, ou plutôt à l'unique dégoût, qu'il ait éprouvé dans le cours ſi long de ſa vie militaire : & par lequel Dieu le diſpoſa immédiatement à mourir en Héros chrétien. Le terme de ſes jours, déja avancés, approchoit devant le Thrône de Dieu. La ſanté de l'héroïque Vieillard juſqu'alors toujours conſtante, ſa vigueur d'eſprit toujours la même, & le goût des armes, qui lui tenoit lieu de l'âge propre à les manier, tout cela lui diſſimuloit les approches de ſa fin. C'eſt cependant une grande grace, que le preſſentiment de notre terme ; ſur tout quand l'ame eſt d'une trempe ferme, robuſte, & incapable de ſe laiſſer maîtriſer par les frayeurs déſeſpérantes du tombeau. Telle étoit l'ame de David : auſſi ce grand Roi demandoit-il à ſon Dieu ce preſſentiment ſalutaire... Faites-moi connoître ma fin, ô mon Dieu, & quel eſt le nombre des jours, qui me reſtent : *Notum*

fac

fac mihi, Domine, finem meum, & numerum dierum meorum, quis eſt. C'eſt à ſon Dieu, dis-je, qu'il le demandoit, bien aſſûré que les Grands ne reçoivent jamais des Hommes cette ſalutaire connoiſſance. Intéreſſés à les flater, ceux-ci leur en cachent avec les attentions les plus ſuperſtitieuſes, juſques aux plus foibles lueurs; & ils oſent même leur dire, dans le temps que leur ame eſt preſques ſur leur lêvres: courage, vous ne vous êtes jamais ſi bien porté... Ah! Fuyez d'ici, & rougiſſez de honte, vous, qui dites à mon ame, ſi à contre-temps, ſanté, ſanté: *Erubeſcant, qui dicunt animæ meæ, euge, euge.* Vous la donnâtes vous-mêmes, ô mon Dieu, cette connoiſſance à ce grand Homme, dans le temps peut-être qu'il penſoit le moins à vous la demander: & vous la lui donnâtes, dans une legere diſgrace, (légere pour nous, puiſque deux grandes batailles gagnées par l'étonnante intrépidité de nos Légions, nous en ont abondamment dédommagés;) mais diſgrace pourtant infiniment ſenſi-

ſenſible au grand Capitaine que nous admirons. La vigeur d'eſprit, l'activité, la vigilence, furent les qualités, dont il fut toujours le plus jaloux, & peut-être même un peu fier. Jamais il ne ſe fit un mérite capital dans la guerre du talent équivoque de ſçavoir dérober la victoire, en trompant l'Ennemi : mais il s'étoit toujours piqué de la gloire de ne s'en laiſſer jamais ſurprendre.

Dieu, pour la premiere fois, & pour lui ôter le caractére de réprobation, dont parle David, qui eſt d'être conteſtamment ſans chagrin : *In labore hominum non ſunt, ideo tenuit eos ſuperbia* : Dieu, dis-je, pour la prémiere fois, frappe ce vigilant Capitaine de ce côté ſi délicat pour ſon amour propre. Sa vigilence accablée par l'âge, ou peut-être moins ſecondée par celle d'autrui, ſa vigilence, dis-je, s'aſſoupit pour un moment. C'eſt ce moment unique, qu'un brave, mais trop hardi Général prend pour paſſer le Po : & il y réüſſit contre toutes les régles de la guerre. Mais comme dit l'Eſprit Saint, un

témé-

téméraire, dont on ne peut préſumer les imprudences, eſt le ſeul qui puiſſe ſurprendre un habile homme : *Sapiens timet, ſtultus tranſilit, & confidit.* Le Sage Veillard ſent le coup, comme venant de la main toute miſéricordieuſe de ſon Dieu. Et pouvoit-il venir d'ailleurs ? Il reconnoît à cet événement, que ſa dépoüille mortelle commence à dépérir, puiſque ſon activité n'eſt plus ſi heureuſe. Il ſent, que Dieu, l'auteur & l'appui de ſa proſpérité ſi conſtamment ſoutenuë, y met enfin une ſorte de terme. Ce coup devient pour lui le ſignal d'en-haut pour la retraite. Il demande à la Cour ſon rappel, dans les mêmes vûës du ſalut, & dans les mêmes termes que ce ſage Vieillard des livres Saints, à qui David diſoit, dans une occaſion toute ſemblable : Berſellaï, ne me quittez point, mes Armées ont beſoin de vous : *Veni mecum, Berſellaï.* Je ſuis octogénaire, grand Roi, répondit-il, laiſſez-moi retourner, je vous en conjure, dans la terre de mes Peres, pour y finir mes jours dans un

ſaint repos: J'oſe me flater, que peu de vos ſujets vous ayent ſervi avec plus de ſuccès; mais j'ai à ſervir un plus grand Maître que vous: *Octogenarius ſum hodiè. . . . Obſecro, ut revertar ſervus tuus, & moriar in civitate meâ.* J'ai mon fils ici, avec moi, il eſt jeune, qu'il coure avec vous à la gloire, je lui en ai aſſez montré le vrai chemin: *Eſt autem ſervus tuus Chaaman; ipſe vadat tecum, Domine mi Rex.* Villars eſt écouté: le Prince le comble de bénédictions & d'éloges pour ſes anciens & nouveaux ſervices: *Oſculatus eſt Rex Berſellaï, & benedixit ei.* Le Héros ſe hâte d'arriver en France, pour s'y préparer à faire par une mort chrétienne, après tant de conquêtes, la ſeule conquête deſormais digne de lui; c'eſt celle du Ciel: *Et ille reverſus eſt in locum ſuum.*

C'eſt à ces diſpoſitions, où vous le vouliez amener, ô mon Dieu, par cette miſéricordieuſe affliction, qui mit le comble à ſon bonheur: en ceci ſeul différent de cet illuſtre ami de David, que la France

ne

ne devoit pas être ſon tombeau. Ce bel aſtre devoit ſe coucher dans le même lieu, où il avoit pris naiſſance; & étonner à ſon couchant, par l'éclat de ſa religion & de ſa force chrétienne un Peuple allié, dont il avoit étendu au double la domination. Le projet que ce grand homme avoit formé d'un parfait retour à ſon Dieu, n'étoit pas attaché, comme celui du Vieillard de l'Ecriture, à un lieu particulier, à la terre de ſes Peres : il étoit dans ſon cœur, ce projet; & là où Dieu l'arrête, là il l'éxécute en ſon entier.

Il étoit parti du ſein de nos armées, & leur avoit laiſſé, en partant, ce double eſprit de valeur & de fermeté, dont nous avons admiré les prodigieux effets; mais il en étoit parti, la mort dans le ſein. Elle ſe déclare à ſon arrivée dans ces murs fameux, autour deſquels autrefois une déroute malheureuſe avoit fait douter de la conſtance Françoiſe. Peuples, autrefois nos Ennemis, à preſent nos fidéles Alliés, atta-

chez tous vos regards ſur Villars mourant ; & rendez-nous toute votre ancienne eſtime. Ce n'eſt point ici une fermeté de valeur, ſujette à des éclipſes, comme le ſont toutes les vertus humaines : C'eſt une fermeté de religion & de foi, auſſi ſolide que ſon motif.

Grand Capitaine, Héros véritablement chrétien, vous nous étonnez au lit de la mort, plus que jamais vous ne l'avez fait à la tête de nos Armées. Apprend-on à mourir ainſi ſous le caſque & la cuiraſſe, dans la diſſipation & le deſordre des armes ? Non, il falloit que vous fuſſiez auſſi parfait chrétien dans l'ame, que vous avez paru grand Guerrier dans vos exploits. Vos derniers ſoupirs manifeſtent toute la ſolidité de votre ame, & toute la Religion de votre cœur. Oui : vous pouvez le dire, ainſi que David, tous vos exploits militaires n'ont été que les eſſais de votre force : vous l'avez, comme ce Roi guerrier, réſervée toute entiere pour le Seigneur : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Avec quelle conſtance de Religion reçoit-il

reçoit-il la grande nouvelle, qui fit tant verſer de larmes au Roi Ezéchias: *Diſpone domui tuæ, cras enim morieris.* Ce ne ſont que plaintes contre ſes amis, qui la lui ont cachée ſi à contre-tems: & qu'actions de graces à la pieuſe Reine, qui à eu la force de la lui faire annoncer. Quelque componction de ſes péchés! Quelle foi en l'Eternité! Quelle eſpérance au ſang du Rédempteur! Quelle réſignation aux ordres du ſouverain Maître! Quelle confeſſion réïtérée de ſes foibleſſes! Quelle adoration de nos ſacrés myſtéres! Quelle joye & quelle reconnoiſſance de mourir dans le ſein de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt! Certes, ô homme véritablement grand, parce que vous vous êtes montré ſolidement chrétien, vous avez gardé pour le Seigneur toute votre force: *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Ainſi mourut: en embraſſant non ſes trophées, non ce vain fantôme de gloire humaine; mais la conſolante image de ſon Dieu crucifié pour lui: non dans le lit d'honneur, comme parle le monde profane, mais dans le lit de la pénitence, baigné

des larmes de ſa contrition : ainſſi mourut, dis-je, ce Héros du monde & de Dieu tout à la fois.

Avec tout cela, mes Freres, je me trouve réduit, pour ne pas affoiblir la ſévérité de mon miniſtère, dont le poids m'accable aujourdhui, à terminer ce Diſcours funèbre par la même priere que ces Lévites & ces Sacrificateurs, trop long-temps interrompus dans le cours de leurs pieux ſuffrages, vont reprendre avec tant de zéle... Seigneur Jeſus-Chriſt, vrai & unique Roi de gloire, qui en avez fait tant de part à cet Illuſtre mort : *Domine Jeſu Chriſte, Rex gloriæ* ; préſervez cette grande Ame, par les mérites infinis de votre ſang répandu ſur ces Autels, des peines de l'abîme & du lac de douleur : *Libera animas defunctorum de pœnis inferni & de profundo lacu* : Que la nuit du Tartare n'enveloppe jamais de ſon éternelle obſcurité ce grand homme, dont vous avez rendu ſur la terre le nom ſi brillant & les hauts faits ſi mémorables, pour le ſalut d'Iſraël : *Ne abſorbeat eas Tartarus, ne cadant in obſcu-*

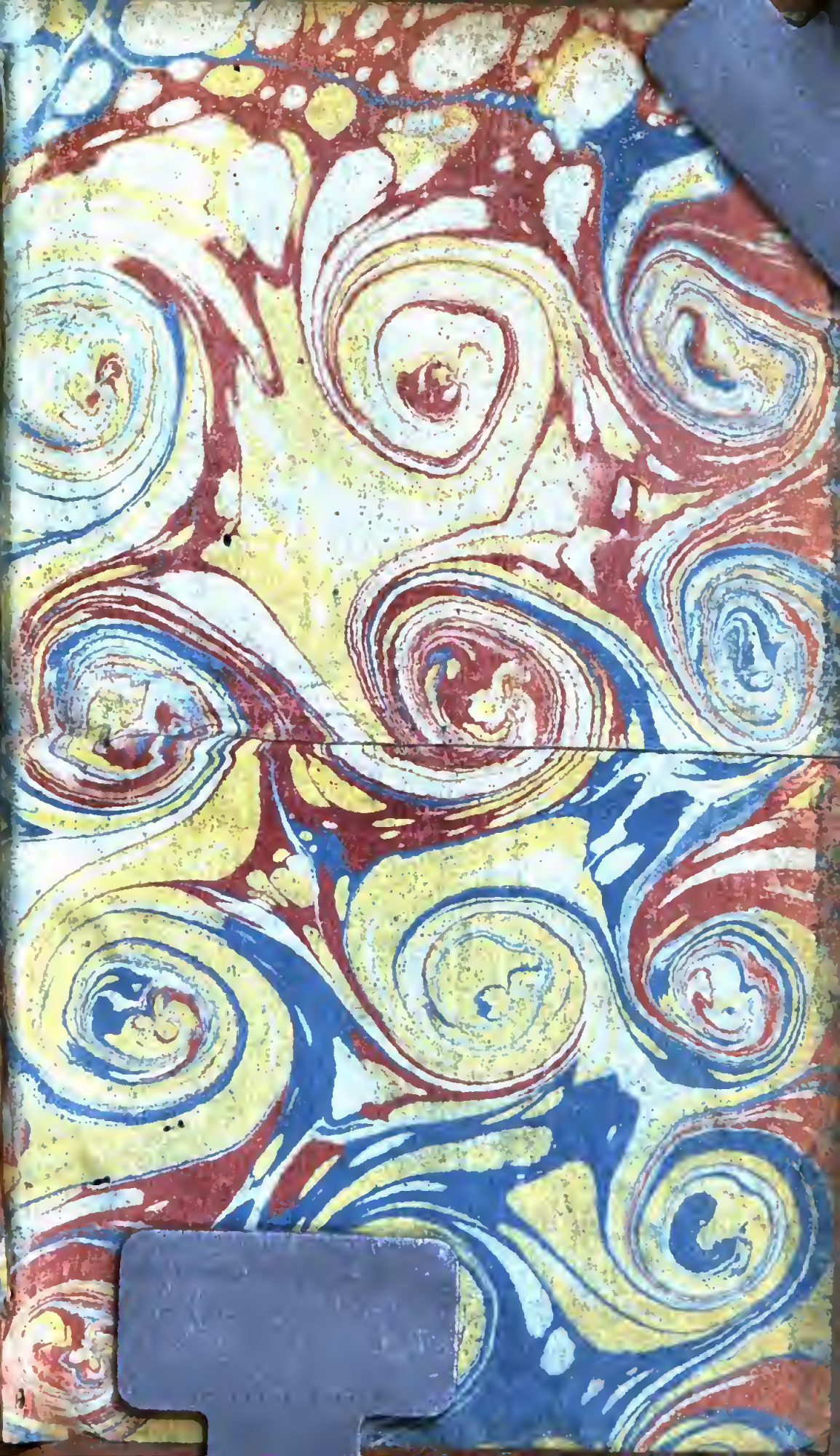
obſcurum ; mais que l'Ange, chef & conducteur de vos Armées céleſtes, conduiſe à la lumiere reſplendiſſante de votre Trône ce généreux chef & conducteur des Armées de votre peuple : *Sed ſignifer Sanctus Michaël repreſentet eas in lucem ſanctam.* Vous avez promis la joüiſſance de cette lumiere inacceſſible à l'Incrédule curieux, vous l'avez promiſe au fidéle, humble ſous le joug de la Foi, & vraye poſtérité d'Abraham ; quelle foi en vous & en votre Egliſe ce grand Général d'Iſraël n'a-t-il pas fait éclater à ſon terme ! *Quam olim Abrahæ promiſiſti & ſemini ejus.*

Voutes ſacrées, Sanctuaire ſaint, Autel de propitiation, vous avez retenti juſqu'ici, & du bruit éclatant des triomphes d'un guerrier victorieux, & des ſoupirs douloureux & ſincéres d'un guerrier contrit & pénitent : ne portez au Trône des juſtices que ſes cris de pénitence & de repentir. Tout le reſte n'eſt que vanité & que miſere : ſemblables à ces vapeurs malignes que la Terre exhale : ces vains éloges, qui ſont moins

pour

pour les morts que pour la ſatisfaction des Vivans, peuvent redoubler l'affliction d'une ame en ſouffrance; mais portez vers les Cieux les cris de miſéricorde de l'Agneau de Dieu, immolé ſur cet Autel, & qui ſeul porte & efface les péchés du monde. Faites y paſſer les vœux de ces Prêtres affligés, les larmes de ce Pontife pieux & zélé, la voix ſuppliante de ce grand peuple, qu'une juſte admiration & qu'une tendre reconnoiſſance animent : & que tous ces vœux, ſanctifiés par le ſang de la victime ſainte, retombent ſur l'illuſtre Mort en roſée douce & rafraîchiſſante, pour lui procurer, ô mon Dieu, le parfait repos de vos Elûs. Ainſi ſoit-il.

FIN.

016074

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III NAPOLI